



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

noy. 37c

Sainte-Foy
(Anchieta)


Bibliothèque Biographique
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

V I E
DU VÉNÉRABLE
JOSEPH ANCHIETA

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;
PRÉCÉDÉ DE
la vie du P. Emmanuel **DE NOBREGA**, de la même compagnie;

PAR
CHARLES SAINTE-FOY.



PARIS  **TOURNAI**
RUE BONAPARTE, 66. RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1838

1792. 37^e

(Anchura)

Santa Fe

BIBLIOTHÈQUE BIOGRAPHIQUE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

V I E

DU VÉNÉRABLE

JOSEPH ANCHIETA

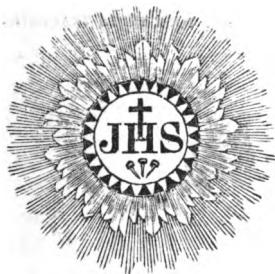
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PRÉCÉDÉ DE

la vie du P. Emmanuel **DE NOBREGA**, de la même compagnie,

PAR

CHARLES SAINTE-FOY.



PARIS



TOURNAI

RUE BONAPARTE, 66.

RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

1858



PROPRIÉTÉ

ET RÉSERVE POUR TOUTE TRADUCTION.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Notre Seigneur Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, et par qui tout don parfait descend du Père des lumières, est le principe et la source de tout ce qu'il y a de grand et de saint dans l'Église. Il est la cause et le moyen de tout bien surnaturel, et le modèle que se proposent tous ceux qui veulent être parfaits. Il est donc vraiment le Père et le Fondateur de tous les Ordres religieux, qui tendent par des moyens différents vers la perfection, et en retracent sous diverses formes le divin exemplaire. C'est de lui, c'est de son sang précieux qu'ils sont nés sur la croix. Les uns, livrés à l'action, au ministère apostolique, et continuant l'œuvre de la sanctification des âmes, pour laquelle il est descendu sur la terre, ont été engendrés, pour ainsi dire, par le sang qui a coulé de ses mains adorables. Les autres, plus humbles, et voués, par charité, aux services les plus bas, sont issus de ses pieds sacrés, cloués sur l'arbre de la croix. Les autres, enfin, adon-

nés à la contemplation des choses divines, sont nés de son cœur transpercé d'une lance. Ces derniers sont les privilégiés de Dieu et de l'Église, qui a, sur ce point, de bien autres pensées que le monde : ils ont choisi la meilleure part ; comme Marie, ils se tiennent aux pieds de Jésus, pendant que Marthe s'agite autour de lui.

Cependant, quoique le but et les fonctions des divers Ordres religieux ne soient point les mêmes à l'extérieur, ils ont une racine qui leur est commune à tous ; et les congrégations vouées au ministère le plus actif, loin de renoncer à la contemplation, y puisent au contraire la force qui les anime, le courage qui les soutient, et la vertu qui donne à leur action son efficacité. C'est qu'en effet, dans le grand travail de la régénération des âmes, l'homme n'est qu'un instrument : s'il ne se met en rapport par la prière et la méditation avec celui qui est le principe de toute sainteté, ses efforts seront impuissants ; et son action, privée du nerf qui lui donne son énergie, sera stérile et sans résultat. Aussi, ceux qui ont le mieux réussi dans le ministère apostolique ont été des hommes d'oraison ; et les Ordres qui ont fourni le plus d'apôtres et de missionnaires, ont été en même temps les plus féconds en contemplatifs. Il est donc très-difficile, ou plutôt impossible de séparer ces deux choses, l'action et la contemplation, lorsqu'on les considère dans les diverses familles religieuses, qu'a enfantées et que ne

cesse d'enfanter chaque jour l'inépuisable fécondité de l'Église.

Beaucoup néanmoins sont persuadés que la Compagnie de Jésus, livrée tout entière aux missions, à la prédication et à l'enseignement, est restée étrangère aux sublimes élans de la contemplation, et que ses religieux, même les plus saints, se distinguent de tous les autres par un caractère particulier, qui les rapproche davantage de la vie ordinaire. Parmi ceux qui ont cette opinion, la plupart font à la Compagnie de Jésus un mérite de cette exception. Plusieurs même s'en serviraient volontiers pour atténuer les avantages de la contemplation, et pour rejeter parmi les légendes sans autorité, les faits nombreux et incontestables, que l'histoire nous raconte de la plupart des saints, de ceux surtout qui ont prêché la foi parmi les infidèles. Ils seraient bien étonnés si on leur disait que la société fondée par saint Ignace n'a pas été moins féconde que les autres en contemplatifs, en mystiques et en thaumaturges. Sans parler de saint Ignace lui-même, quel homme s'est élevé plus haut dans la contemplation, et a opéré de plus grands miracles que l'Apôtre des Indes? Et cependant quelle vie a été plus active, plus agitée que la sienne?

L'erreur où l'on est en France, relativement à la Compagnie de Jésus, vient de ce qu'on y a publié très-peu de vies des religieux de cette

société. On n'y connaît guère que ceux qui ont été placés sur les autels par un décret de l'Eglise ; et encore , dans les histoires qui en ont été composées , s'est-on principalement appliqué à faire ressortir la part qui revenait à l'action , en dissimulant la partie intime et mystique. Mais si la Compagnie publiait ses annales, on serait étonné du grand nombre de contemplatifs et de thaumaturges qu'elle a fournis à l'Eglise, et l'on verrait que la grâce de Dieu , toujours une sous la multiplicité de ses formes , a produit les mêmes fruits que dans les autres sociétés religieuses fondées avant elle.

Parmi les personnages qui s'y sont distingués en ce genre, un des plus remarquables est sans contredit le vénérable père Anchieta, l'apôtre du Brésil. Cet homme incomparable a su unir la vie la plus active à la plus sublime contemplation. Sa longue carrière n'a été pour ainsi dire qu'une prière et un miracle continuels ; et il nous rappelle , à moins de trois siècles de distance , les grands thaumaturges des premiers âges de l'Eglise. Son ame , unie intimement à Dieu par la contemplation , semblait se jouer avec les prodiges ; et l'on eût dit que la nature , reconnaissant en lui l'image de son créateur , était redevenue sous sa main ce qu'elle était pour Adam dans le paradis terrestre. Aussi l'appela-t-on de son vivant , et après sa mort , le nouvel Adam ; tant son pouvoir sur les créatures était merveilleux.

Les éléments, dociles à sa voix, se prêtaient en quelque sorte à toutes ses volontés; et comme son maître, il commandait aux vents et aux tempêtes. Les maladies les plus rebelles cédaient à un simple commandement de sa part. L'avenir n'avait plus de secrets pour lui; et du sein de Dieu où il reposait habituellement, il semblait tout voir dans un présent éternel. Les animaux les plus indomptables oublièrent en sa présence leur férocité, et jouaient avec lui comme des serviteurs avec un bon maître. Les plantes elles-mêmes, publiaient à leur manière sa puissance et sa sainteté, tressaillant d'un saint frémissement sur son passage, et caressant en quelque sorte son pied qui les foulait. La nature, en un mot, semblait heureuse de trouver en lui un homme qui l'affranchissait de cette vanité, et de cette servitude à laquelle tant d'autres la soumettent, et dont elle gémit comme une femme dans l'enfantement, selon l'énergique expression de saint Paul; docile et souple sous sa main, on eût dit qu'elle lui avait livré tous ses arcanes.

Il arriva au père Anchieta ce qui est arrivé à presque tous les grands thaumaturges. Le miracle lui était devenu comme familier, il le faisait en se jouant; et le commerce qui s'était établi entre lui et le monde extérieur était si intime, que le dernier, pour déranger ses lois, n'avait plus besoin de ces motifs graves et importants qui, en justifiant le prodige aux yeux de la rai-

son , semblent en diminuer jusqu'à un certain point le merveilleux. Un simple désir , une prière d'Anchieta suffisait pour faire céder ces lois dont la déviation sert dans les desseins du Créateur à la manifestation de ses divins attributs. Il faisait des miracles, non-seulement pour convertir les âmes ou les affermir dans le bien ; non-seulement pour guérir les corps, ou leur procurer quelque soulagement , mais encore pour protéger les jeux innocents de quelques néophytes , employant ainsi le pouvoir divin dont il était dépositaire, à faire admirer la bonté de Dieu, qui ne paraît jamais aussi grande que dans les circonstances où elle daigne condescendre aux faiblesses de notre nature.

Tel fut l'homme dont nous publions l'histoire, dans l'espoir qu'elle contribuera à édifier les âmes simples qui, loin de s'effrayer du récit des merveilles que Dieu opère par le ministère de ses saints , y voient au contraire un motif de plus de louer sa puissance et sa miséricorde. L'homme a besoin du merveilleux , parce que celui-ci est comme un reflet de l'infini , vers lequel il tend malgré lui, et qu'il lui laisse entrevoir , pour ainsi dire , comme dans un éclair, ces régions supérieures où est sa véritable patrie. C'est donc répondre aux conditions mêmes de sa nature, que d'étaler sous ses yeux le spectacle des merveilles que ne cesse d'opérer le Tout-Puissant.

Nous avons fait précéder la Vie du vénérable Anchieta d'une courte notice sur le père Emmanuel de Nobrega, dont il fut le disciple et le successeur dans les missions du Brésil. Car, par une disposition admirable de la Providence, il eut le bonheur d'être formé par un saint, et de former à son tour un autre saint, dans la personne du père Jean de Almeida, dont la vie suivra celle que nous publions ici. Ces trois hommes sont au Brésil comme une triple génération de saints, autour desquels se sont ralliés les autres ouvriers évangéliques, appelés par Dieu à la conversion de ce pays. N'ayant eu à notre disposition qu'une vie du père Anchieta, écrite en italien par un prêtre de la Compagnie de Jésus, et publiée à Rome, en 1738, nous avons été contraint de suivre le plan qui nous y était indiqué. Elle a été composée sur les documents authentiques rassemblés pour la béatification de ce grand serviteur de Dieu; et par conséquent les faits qui y sont racontés reposent sur des témoignages dont aucun chrétien ne peut contester la gravité. On sait, en effet, avec quelle maturité l'Eglise procède en ces sortes de matières, et de quelles précautions elle s'entoure pour ne rien admettre que de vrai. Quoique ce livre nous ait fourni et les matériaux et le plan de celui que nous publions, ce dernier n'est point cependant une simple traduction. Prenant les faits dans leur substance, nous les avons le plus souvent racontés sous une forme

nouvelle, et plus appropriée au goût des lecteurs français. Puisse cet ouvrage produire l'effet que nous nous sommes proposé. Il est le premier volume d'une série d'autres histoires qui seront publiées plus tard, soit par nous, soit par d'autres, et formeront un recueil, lequel sera pour la Compagnie de Jésus, ce que sont pour les fils de Saint-Dominique et de Saint-François, les Bibliothèques franciscaine et dominicaine qui se publient en ce moment.

Avant de terminer cette préface, nous déclarons adhérer de tout notre cœur aux décrets du Pape Urbain VIII, et de la sainte Inquisition romaine, n'attribuant aux faits racontés dans ce livre qu'une autorité purement humaine, et ne voulant en rien prévenir le jugement du Saint-Siège, auquel nous le soumettons ainsi que tous ceux qui le suivront.

CHARLES SAINTE-FOI.

V I E

DE

P. EMMANUEL DE NOBREGA ,

PREMIER APÔTRE DU BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

Premières années du père de Nobrega. — Il entre dans la Compagnie de Jésus. — Ses premiers travaux en Portugal.

Le père Emmanuel de Nobrega fut distingué par sa naissance , mais plus encore par ses vertus. Il était Portugais de nation , et son père , nommé comme lui Emmanuel , avait le rang de conseiller du roi , et était fort considéré à la cour. Son oncle paternel, en sa qualité de grand chancelier et président du conseil royal , jouissait de beaucoup de crédit auprès du monarque , et exerçait dans tout le royaume un pouvoir très-étendu. Aussi notre Emmanuel se flattait-il de faire un jour figure dans le monde : il se tenait assuré de parvenir sans

peine aux postes les plus honorables et aux plus hautes dignités. Pour l'en rendre capable , on l'envoya étudier à l'université de Coïmbre. Là , ses talents et ses heureuses dispositions le placèrent à la tête de ses condisciples , et ce fut aux applaudissements universels qu'il reçut le grade de bachelier. Il n'en fallait pas tant pour porter au comble sa présomption ; dès lors , tout ce qu'il y avait de plus éminent dans le royaume lui parut fort au-dessous de son mérite et de ses prétentions. Mais Dieu , qui le destinait à des emplois bien plus relevés et plus avantageux à son service, choisit ce moment pour briser son orgueil de la manière que nous allons raconter.

Une bourse considérable , dans un collège de l'université de Coïmbre , à la collation du prier du couvent de Sainte-Croix, vint à vaquer. Emmanuel concourut pour cette place avec tant de chances de l'emporter , qu'il ne doutait nullement du succès, autant à cause du crédit de son père et de son oncle , le grand chancelier , qu'à raison de son savoir et de sa réputation. Le docteur Navarre, son professeur , avait été jusqu'à dire que dans toute l'université il ne connaissait pas de plus habile étudiant que lui. L'événement, cependant, trompa son attente ; et comme il n'est pas rare en ce

monde de voir le moins digne préféré , ainsi en advint-il en cette occasion : la bourse fut donnée à un autre. Ses espérances furent déçues, et il en ressentit tant de honte et de dépit, qu'il n'osa plus se risquer à paraître en public. L'humiliation fut profonde, et son orgueil en fut tout abattu. Quand il voyait son heureux concurrent porter fièrement la *beca*, sorte de bonnet qui est la marque distinctive des boursiers , ses blessures se rouvraient et il en concevait une haine mortelle contre le collateur.

Au moment où le jeune bachelier essayait cet affront , débarquaient à Coïmbre les pères Pierre Le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace, et Francois Strada, insigne prédicateur de la Compagnie de Jésus. Celui-ci prêchait avec feu sur les vanités du monde , sur ses artifices , la fausseté de ses honneurs et son étrange mobilité : il y opposait la vérité et la solidité de la gloire éternelle , qui contente pleinement le cœur , tandis que les honneurs temporels ne sont qu'un peu de fumée qui le laissent toujours vide et en proie à des inquiétudes sans cesse renaissantes. Nobrega l'entendit : ces considérations et d'autres semblables, appuyées sur la durée sans fin de la vie future que nous espérons , étaient exposées avec une telle force de raisons , une telle énergie , des paroles

si vives et si embrasées , qu'elles pénétrèrent son cœur et s'y imprimèrent profondément. Après les avoir ruminées dans la solitude , il se décida , éclairé de la lumière de la grâce , à quitter le monde et ses vaines prétentions. Détrompé par la perte de cette *beca* , qui lui était échappée au moment même où il croyait la tenir , il renonça généreusement aux biens de la terre , et fit à Dieu le sacrifice de ses études et de ses talents , de sa noblesse et de sa fortune , de ses goûts , de sa propre volonté et de toutes les espérances qu'il avait de briller dans le monde , foulant tout aux pieds pour embrasser la croix dans la Compagnie de Jésus. Il y fut reçu le 18 octobre 1544 , sous le généralat de saint Ignace , quatre ans seulement après sa confirmation par le Saint-Siège.

Qui pourrait peindre la ferveur avec laquelle ce serviteur de Dieu commença son noviciat , le courage avec lequel il embrassa la croix de Jésus-Christ , et se livra à l'oraison , à la mortification , à la pénitence et à la pratique de toutes les vertus religieuses ? De ceux qui entrent au service de Dieu et s'engagent dans sa milice , le Saint-Esprit a dit par la bouche d'Isaïe qu'ils changeront de force , et qu'ils prendront des ailes d'aigle pour voler sans se reposer. Il ne dit pas qu'ils perdront

ou amoindriront leur force , mais qu'ils en changeront , parce que cette force qu'ils déployaient au service du monde , ils la consacreront tout entière à chercher la gloire et l'honneur de Dieu , et à faire sa volonté. C'est ce qui s'accomplit en ce nouveau soldat de la sainte milice du Seigneur : il ne perdit point sa première ardeur , mais il la tourna au service de Dieu et à la mortification de l'amour-propre. L'énergie avec laquelle il avait poursuivi les honneurs , il la mit à les mépriser dans la religion ; tous ses désirs et toutes ses prétentions furent désormais de s'abaisser , d'être humilié et foulé aux pieds de tous. Personne ne fut plus humble , plus mortifié , plus obéissant , plus fidèle observateur du silence. Son recueillement et sa modestie étaient dès lors incomparables. Quant à l'oraison , c'était là qu'il puisait sa vie : toute sa conversation était avec Dieu et avec les habitants du ciel , où son ame semblait demeurer plus que sur la terre. Il était regardé comme le modèle de tous les novices , dont ses paroles et ses exemples entretenaient la ferveur. Enfin, Dieu, qui l'avait choisi comme saint Paul pour être un vase d'élection , destiné à porter son nom à travers les mers et les terres aux enfants de l'Eglise et aux nations barbares , alluma dans son cœur un désir brûlant de voler comme l'aigle par

le monde , pour y prêcher Jésus-Christ , et amener les gentils à la foi.

Les occasions de manifester ce zèle enflammé ne lui manquèrent pas , dès qu'il fut enrôlé dans la religion. Il commença par enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et aux gens grossiers , dans les rues et sur les places publiques. Bientôt on le vit s'en aller à pieds , et demandant l'aumône , par les campagnes et les hameaux , pour annoncer aux laboureurs le royaume de Dieu. Rien ne pouvait étancher sa soif du salut des ames. Aussi toutes ses conversations pouvaient-elles être appelées une prédication continuelle : par les chemins et dans les maisons , dans les fermes et dans les champs , il ne parlait guère que du ciel , de confession , de saintes habitudes à substituer aux mauvaises. Il n'est pas étonnant que les nombreuses missions , qu'il fit en divers lieux , produisissent des fruits admirables. Bientôt même son zèle se trouvant à l'étroit dans le royaume de Portugal , il obtint de parcourir en prêchant la Castille , puis la Galice ; et après avoir visité Saint-Jacques de Compostelle, il revint jusqu'à Salamanque.

Prêchant dans le territoire de cette dernière ville , il apprend qu'un seigneur entretenait une

liaison criminelle , au grand scandale de tout le pays. Revêtu de l'esprit d'en haut , comme un autre Elie , le père Emmanuel va le trouver chez lui ; et sans aucun respect humain , en présence de ses domestiques , il le reprend sévèrement de ses désordres. « Qui êtes-vous , lui dit-il avec une autorité toute divine , vous , ver de terre , homme de boue , pour oser offenser un si grand Dieu , en scandalisant tout le monde , et en particulier vos vassaux ? Songez au crime dont vous vous rendez coupable , et faites bien attention à mes paroles : si vous ne vous corrigez , la colère du Très-Haut tombera sur vous et vous précipitera au fond des enfers , où vous souffrirez pendant toute une éternité. » Le gentilhomme cherchait à tourner l'affaire en raillerie , en accablant l'homme apostolique de politesses ironiques. Mais le serviteur de Dieu ne prit pas le change. « Ce ne sont point des plaisanteries , reprit-il avec plus de force ; votre conduite est telle qu'elle ne se peut dissimuler : ouvrez donc les yeux , et voyez l'épée de la justice divine qui vous menace. Ne restez pas un moment de plus dans vos péchés ; car elle est prête à décharger le coup , et à vous lancer irrémédiablement dans l'abîme. Considérez , vous dis-je , que c'est de sa part que je vous avertis. » Les serviteurs , stupéfaits , s'attendaient à recevoir de leur maître l'ordre de mettre

en pièces le missionnaire audacieux : mais la grâce a parlé par sa bouche ; elle agit si puissamment que le gentilhomme, confus et touché jusqu'au fond du cœur, tombe à genoux, pleure ses péchés, et par une confession générale rompt les liens honteux où le démon le tenait si fortement enlacé. Il conserva toute sa vie une profonde reconnaissance pour le père de Nobrega, dont la sainte liberté l'avait arraché à une perte inévitable; et de ce père, son affection, passant aux autres ouvriers de la Compagnie, il s'y affectionna tellement, qu'il voulut désormais se servir toujours de leur ministère pour le bien de son ame. Il leur fonda même un collège dans ses terres, pour être plus à portée de les consulter.

Ceux qui négligèrent de suivre les avertissements du père Emmanuel, ne tardèrent pas à en recevoir le châtimement. Une femme qui vivait dans le désordre, l'éprouva pour son malheur. Dans une maladie qu'elle eut, on appela le père de Nobrega. Il remplit ce ministère avec son zèle et sa prudence accoutumés : la malade se repentit, et en recouvrant la santé, s'éloigna de la mauvaise occasion. Elle persévéra même durant un an dans la pratique de la pénitence et de la vertu ; mais alors, se croyant sans doute assez forte, elle ne tint plus

compte des conseils du père et de ses promesses : elle s'exposa témérairement au danger , et retomba aussitôt dans son premier état. La punition ne se fit pas attendre ; Dieu lui envoya une seconde maladie , qui la conduisit en quelques jours aux portes du tombeau. Ses domestiques , la voyant en péril de mort , l'exhortèrent à se repentir et à se confesser ; mais leurs avertissement furent sans effet. Elle se montrait touchée , mais non repentante ; et avec des larmes , non de contrition , mais de douleur de se voir mourir , elle s'écriait : « Faut-il donc que je sois damnée pour avoir vécu dans le péché ! Oui , oui , oui , trois fois oui , puisque ; dès cet instant , je me donne à Belzébuth pour toute l'éternité. » A ce blasphème , les assistants frémirent , et prenant un crucifix , ils le lui mirent sous les yeux , en la conjurant de lui demander pardon , et d'entrer dans ses plaies sacrées , où elle trouverait miséricorde. Mais rien ne put ébranler son obstination , et cette misérable endurcie détourna la tête pour ne pas voir la face de ce très-doux Sauveur , qui la regardait avec tendresse , prêt à lui pardonner ses péchés. On appela enfin le père Emmanuel de Nobrega comme dernière ressource : il fit tous ses efforts pour amollir ce cœur de pierre ; il cria vers le ciel , il répandit des larmes , il invoqua tous les Saints , pour lui obtenir la grâce effi-

cace d'une sincère conversion ; mais cette fois , tout fut inutile : elle expira sans donner aucun signe de repentir , réalisant ainsi les prophétiques menaces que le père lui avait fait entendre , en l'exhortant à fuir l'occasion du péché.

En 1547, le père de Nobrega entra dans la province de Beyra , comme saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain , en prêchant la pénitence et la rémission des péchés. Il s'y trouvait alors un seigneur puissant qui, semblable à Hérode , vivait publiquement avec la femme de son frère. Représentations de ses amis, instantes prières de ses parents , censures des prélats , il avait tout bravé avec mépris , et jusqu'aux menaces du roi lui-même. Sa folle passion l'avait tellement aveuglé , qu'il n'écoutait rien , et sa maladie semblait tout à fait incurable. Cependant, le père Emmanuel fut un médecin si adroit et si prudent, qu'avec la grâce de Dieu, il sut trouver remède au mal. Au premier abord , ses exhortations éprouvèrent une résistance à laquelle il s'était attendu. Comme un frénétique , le pécheur endurci vomit contre lui toutes les injures , et fulmina toutes les menaces que lui inspira sa fureur. Le père n'y opposa que douceur et humilité. Puis, avec une dextérité admirable et une invincible patience , il revint tant de

fois à la charge , et sut si bien manier cet homme intraitable , qu'il finit par trouver le chemin de son cœur , et par apprivoiser cette bête féroce. Le cœur une fois gagné , il attaqua l'entendement. Il fit valoir les raisons les plus propres à le faire réfléchir , mais surtout il sut réveiller sa foi si longtemps endormie ; enfin la grâce de Dieu triompha , l'occasion fut écartée , et par sa vie exemplaire , le converti répara les scandales qu'il avait donnés. Il ne savait comment remercier le père de Nobrega de la persévérance avec laquelle il avait supporté ses rebuts , avouant franchement que , sans cela , c'en était fait du salut de son âme , et que c'était à ce zèle patient et à cette charitable industrie qu'il le devait.

Le père , comme nous l'avons dit , parcourait les villages à pieds , en mendiant son pain de porte en porte , et logeait d'ordinaire dans les hôpitaux. On le vit un jour arriver au bourg de Sabugal , se traînant avec peine et pieds nus : les longues marches avaient complètement usé ses souliers. Le commandeur don Edouard de Castel-Blanco , qui connaissait son père , touché d'un tel dénuement , voulut lui donner asile dans son palais ; mais ce véritable ami de la pauvreté ne put consentir à une semblable proposition. A peine descendu

de chaire, il s'alla jeter dans d'épais halliers, où il pensait qu'on ne pourrait le découvrir. Mais le commandeur avait ordonné à ses gens de ne le point perdre de vue ; ils le suivirent donc, et le trouvèrent caché dans l'épaisseur de ces bruyères, tout couvert de sueur, exposé à l'air et tourmenté de la faim. Bien qu'il résistât d'abord à leurs instances, cependant, pour ne point faire d'impolitesse à un si noble personnage qui l'attendait, il vint avec eux au palais ; et remerciant le commandeur de l'honneur qu'il lui faisait, il le supplia de le laisser dans son hôpital, parce que les palais des princes ne conviennent point aux prédicateurs apostoliques, qui doivent persuader la pénitence et la mortification, non moins par leurs œuvres que par leurs paroles, et qui n'en viendraient pas à bout, si on les voyait si bien traités. Enfin, après un long débat, on trancha le différend, en décidant que le père vivrait à l'hôpital, mais que sa nourriture et tout son entretien seraient aux frais du commandeur. Mais ce vrai pauvre d'esprit, ami de la croix et des souffrances, ne put accepter de bon cœur ce léger soulagement : il abrégéa donc la mission dans ce bourg, et passa dans un autre lieu, où il trouva plus de matière à contenir son amour pour les humiliations.

Ce fut à l'heure de la Messe , un jour de fête , qu'il y arriva par un grand soleil : il était harassé , épuisé , dévoré de faim et de soif. Il entre cependant dans l'église : elle était pleine de monde. A cette vue , son zèle s'enflamme , il ne peut laisser échapper une si belle occasion, et se rappelant que notre Seigneur, fatigué du chemin, avait néanmoins prêché la Samaritaine , malgré son épuisement , il demande au curé la permission de parler. Celui-ci la lui accorde, mais de mauvaise grâce et comme par force. Comme le père était accablé de fatigue , son discours s'en ressentit : il fut loin de parler avec sa vigueur et sa grâce accoutumées, et l'auditoire sut bien montrer le peu de goût qu'il prenait au sermon; car les gens sortirent par troupes et le laissèrent presque seul. Mais cette mésaventure ne déconcerta pas le serviteur de Dieu : les bons soldats ne perdent pas courage pour un échec. Il pria donc le curé d'annoncer un nouveau sermon pour le soir. Celui-ci se mit à sourire malignement , et comme pour mieux se moquer du prédicateur et du sermon , il s'écria tout haut : « Que ceux qui voudront entendre ce clerc nasillard, reviennent à la chute du jour ; il les prêchera , s'il se peut , un peu plus mal encore que ce matin. » Le bon père essuya cet affront avec une patience et une humilité merveilleuses. Le soir , tout le peuple accou-

rut, et le prédicateur parla avec tant d'ardeur, que ses paroles étaient comme des traits enflammés. Aussi, entendit-on bientôt de toutes parts les femmes pleurer, les hommes pousser des gémissements, tous se frapper la poitrine en criant à Dieu miséricorde et pardon. Quand le père descendit de chaire, ils se précipitèrent en foule pour lui baiser la main, et lui couper sa soutane comme à un saint. A en juger par le changement qui s'opéra dans les mœurs, par des signes non équivoques de pénitence et de dévotion, ce village devint comme une autre Ninive à la prédication de Jonas. Ainsi fut récompensée la courageuse humilité du père Emmanuel de Nobrega.

On lui amena un jour, pendant cette mission, une possédée, dont l'esprit malin s'était si bien emparé, qu'il entraît dans son corps et en sortait à son gré, comme si c'eût été sa propre maison. Pour mieux tromper cette femme, il lui parlait, et lui découvrait des choses secrètes. Le père l'exorcisa, lui fit faire une confession générale, et lui recommanda de ne plus prêter l'oreille au démon, comme le meilleur moyen pour l'empêcher de venir la tourmenter. « Et s'il vient encore me parler, reprit-elle, que faut-il faire pour m'en débarrasser? — Vous lui répondrez avec fermeté

de venir me parler à moi-même et me dire ce qu'il vous veut , et vous lui fermerez la porte. » Ce remède eut un plein succès ; la crainte que le père Emmanuel inspirait au démon le mit en fuite, et il n'eut garde de revenir.

En entrant dans un autre village, le père, selon sa coutume , alla droit à l'église pour demander à Dieu la grâce de bien prêcher dans cet endroit. Quel ne fut pas son étonnement d'y trouver des gens qui dansaient une danse des plus profanes , avec accompagnement de couplets obscènes et de gestes pires encore. Saisi de douleur et d'indignation à la vue d'une si horrible profanation de la maison de Dieu , le saint homme donna carrière à son zèle ; il reprit ce désordre avec la sévérité qu'il méritait. Il commanda aux danseurs de sortir de l'église , les menaçant des châtimens de Dieu , s'ils n'obéissaient sur-le-champ. Comme ils ne le connaissaient pas , et ne l'avaient même jamais vu , ils s'offensèrent de ses paroles , et le plus hardi de la bande lui répondit par des grossièretés et des blasphèmes. Le père se jette à genoux et demande à la divine Majesté miséricorde pour ce sacrilège blasphémateur. Mais la mesure était comble , et ce misérable, refusant de se convertir , Dieu résolut d'en faire un exemple pour

tous , et surtout pour les danseurs. Le ciel était serein : il se couvrit de nuages sombres au moment où cet homme proféra ses blasphèmes, comme s'il se voilait la face pour ne pas l'entendre ni le voir. Puis une horrible tempête accompagnée d'éclairs et de tonnerre éclate à l'instant , la foudre l'atteint et le tue. A la vue de ce cadavre à demi consumé, à la pensée de cette ame tombant à l'improviste dans les brasiers éternels , les spectateurs furent saisis d'effroi et touchés de componction. Depuis , ils vénérent le père comme un saint.



CHAPITRE II.

Le père de Nobrega est envoyé au Brésil.

Telles furent les prémices de la prédication de cet homme apostolique , et les premières preuves qu'il donna de la grandeur de son courage et de son zèle pour la gloire de Dieu. Pendant qu'il s'employait tout entier de son ministère , en 1549 , le roi de Portugal, Jean III, demanda à saint Ignace des hommes de la Compagnie pour aller évangéliser le Brésil. Ce pays était habité par des nations féroces et indomptées , qui se nourrissaient de chair humaine dans leurs festins. Errants, comme des bêtes fauves , sur les montagnes et dans les immenses forêts du nouveau monde , ces peuples ne connaissaient ni police, ni gouvernement réglé ; ils étaient , de plus , fort adonnés à la sorcellerie et aux plus grossières superstitions. C'était une entreprise difficile , mais bien glorieuse à Dieu , d'éclairer ces nations aveugles de la lumière de l'Évangile , de leur apprendre à connaître Dieu ,

de les faire entrer dans le sein de l'Église , et de les former à la civilisation chrétienne : œuvre vraiment apostolique , et digne d'enflammer les désirs des cœurs généreux. Le père Simon Rodriguez , provincial de Portugal , à qui saint Ignace remit le soin de cette affaire en jugea ainsi ; et cet homme plein d'un zèle brûlant choisit cette mission du Brésil pour sa part. Il disposa donc tout pour se donner un successeur au gouvernement de la province, et ne pensa plus qu'à s'embarquer. Mais, malgré tous ses efforts, il survint tant d'affaires importantes et qui ne se pouvaient différer, qu'il lui devint impossible d'accomplir son dessein. Le temps de partir étant arrivé , il envoya en hâte à Coïmbre prévenir le père Emmanuel de Nobrega d'aller prendre sa place, et remplir la charge , non-seulement de prédicateur , mais aussi de supérieur de cette mission.

Le père reçut l'ordre de partir avec une grande joie , et sans s'arrêter un moment , il se mit en route à pied et le bourdon à la main. Quand il arriva à Lisbonne , les vaisseaux avaient fait voiles pour le Brésil. Ce fâcheux contre-temps ne déconcerta pas ce cœur magnanime. Sa confiance en Dieu était si grande, qu'il eût volontiers tenté de marcher sur l'eau , s'il n'eût trouvé une felouque

qui , à force de rames , atteignit la capitane avant qu'elle n'eût perdu Lisbonne de vue. Le père Emmanuel y fut reçu à bras ouverts par le capitaine général et par tous ses compagnons , qui eussent été désolés de le laisser à terre.

En changeant de climat , il ne changea point de genre de vie : tel on l'avait vu en Castille et en Portugal , tel on le vit et sur le vaisseau et au Brésil. Ce fut la même ferveur, la même vigilance, le même soin de sa propre perfection et de celle des autres. Pendant la traversée, sa grande occupation fut de prêcher et de catéchiser les passagers et les matelots : il leur apprenait à observer la loi de Dieu et à fréquenter les sacrements. Il bannit du navire les imprécations et les jurements , et y établit d'une manière merveilleuse la paix et la dévotion. Du reste, le capitaine était le premier à donner l'exemple de la docilité à ses avis : il en fournit un jour une preuve singulière que nous allons rapporter.

Il avait invité à dîner le père de Nobrega. On servit sur la table un poisson qu'on venait de pêcher dans la mer , et il échappa au capitaine de dire en le voyant : « Voilà bien des années que je n'ai goûté tête de poisson , ni de mouton ,

ni de quoi que ce soit , en l'honneur de la tête qu'on a coupée à saint Jean-Baptiste ; et je crois que cela m'a valu bien des grâces de Dieu. » Le père n'eût garde d'approuver la dévotion du capitaine; il la traita de vaine observance et de superstition , comme en ont souvent les vieux soldats. Il s'efforça donc de lui persuader d'abandonner cette pratique ridicule pour en adopter quelque autre plus agréable au saint; mais comme l'habitude avait jeté de profondes racines , le capitaine ne pouvait se résoudre à y renoncer. Alors , avec un esprit prophétique , comme l'événement le montra , le père lui dit de faire jeter la ligne à la mer , en lui déclarant que ce qui en viendrait trancherait toute difficulté. On obéit, et, par une permission divine, à la grande stupéfaction de tout l'équipage , on amène une tête de poisson séparée du corps. Du coup , la superstition fut vaincue : le capitaine ne craignit pas de manger de cette tête , et dès lors il conçut la plus haute estime d'un homme dont Dieu manifestait par des prodiges l'éminente sainteté.

Cependant les terres du Brésil , que notre Seigneur avait assigné à son apostolat , apparurent enfin. A la vue de cette terre promise , il sentit son cœur tressaillir , et levant les yeux et les

main au ciel , il entonna d'une voix angélique le *Te Deum*, auquel tous ses compagnons répondirent avec une dévotion admirable , remerciant le Seigneur de la grâce qu'il leur avait faite de les conduire en ce pays , et lui demandant celle d'y prêcher dignement son Évangile. Aussitôt après , le père Emmanuel , élevant la main et formant le signe de la croix , donna sa bénédiction à cette terre , pour en chasser le démon et la sanctifier. Dès que le vaisseau eut touché au port , il prit sur ses épaules une grande croix , comme l'arme indispensable pour engager le combat ; puis , suivi de ses compagnons et des Portugais qui étaient sur le navire , il mit pied à terre au chant des psaumes et des oraisons , et en récitant , comme le peuple d'Israël au passage de la mer Rouge , le cantique : *Cantemus Domino* , etc. Ils se rendirent ainsi processionnellement au sommet d'une colline , où ils plantèrent ce glorieux étendard de notre rédemption , si terrible à l'enfer , comme pour prendre possession de cette contrée nouvelle , au nom de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il fallut , après le débarquement , s'occuper de disposer un logement convenable pour la communauté naissante. Le père Emmanuel le fit avec la pauvreté que demandaient et l'amour qu'il avait

toujours professé pour cette vertu , et la position particulière où se trouvait cette mission : elle n'avait d'autres possessions et d'autres revenus que la confiance en Dieu et les aumônes des Portugais : mais ceux-ci , nouveaux venus , peu nombreux , et presque sans biens pour la plupart, ne songeaient guère qu'à amasser pour hâter leur retour. Aussi les pères eurent-ils bien à souffrir , surtout au début. Ils se construisirent de petites huttes couvertes de paille , et une église non moins pauvre , mais assez décente pour qu'on y pût dire la messe et entendre les confessions. Le père de Nobrega, toujours à la tête des travailleurs, était le premier à porter le bois , le foin et le mortier pour la bâtisse , servant de manœuvre aux ouvriers. C'était encore lui qui allait quêter pour eux la nourriture. Et tout cela, il le faisait avec une joie visible et un goût singulier , tant il était aise de payer ce tribut à la sainte pauvreté , vertu qu'il s'était toujours efforcé d'acquérir dans toute sa perfection.

Le soin de construire l'édifice matériel ne lui fit cependant point oublier le spirituel. Dans cette étroite maison , il régla tout ce qui concerne l'observance religieuse, le silence, la distribution de l'oraison , des examens et des autres exercices de

piété , aussi bien qu'on l'eût pu faire dans le collège le mieux formé de la Compagnie. Il est vrai que , servant de modèle en tout , il n'avait pas de peine à entraîner les autres par son exemple. Sa première étude fut d'apprendre la langue du pays , afin de pouvoir prêcher les indigènes ; mais en attendant , il ne resta pas oisif. Comme saint François Xavier à son entrée dans Goa , il avait compris qu'il fallait avant tout réformer la vie licencieuse des Portugais. La liberté dont ils jouissaient , et leurs communications faciles et continues avec un peuple sans pudeur , avaient porté le désordre à son comble. Leurs mœurs étaient devenues un scandale pour les Brésiliens eux-mêmes , et un sérieux obstacle à la propagation de la foi. Aussi le père , dans ses prédications , se mit à attaquer leurs vices avec une vigueur extraordinaire , et non content de revenir sans cesse dans la chaire sur la nécessité d'une complète réformation , il en faisait l'objet habituel de ses conversations avec les particuliers. Enfin , il eut recours à l'autorité du gouverneur , et ne négligea aucun des moyens qui étaient en son pouvoir : aussi , bien qu'il lui en coûtât d'excessives fatigues , bien qu'il se vît plus d'une fois en danger manifeste de perdre la vie , sa persévérance fut couronnée de succès ; il parvint à changer entièrement les habitudes perverses des

anciens chrétiens , sur qui les néophytes avaient les yeux fixés. Il mit surtout un terme aux injustices et aux avanies que les Portugais faisaient subir aux Indiens , et qui étaient un des plus grands obstacles à la paix et à la conversion du pays.

Mais le père de Nobrega n'eût jamais obtenu ce double résultat si désiré , la réforme des Portugais et la conversion des gentils , s'il n'eût mis en œuvre le plus efficace de tous les moyens , la protection de la très-sainte Vierge. Il l'avait choisie pour patronne et avocate de la mission , et pour guide de tous ses pas. Afin de l'obliger en quelque sorte à prendre plus vivement ses intérêts à cœur , il travailla de ses mains avec ses compagnons à lui bâtir une chapelle, sous le titre de Notre-Dame du Secours , au sommet d'une colline , dans le district de Porto-Seguro, afin qu'elle fût comme un château fort pour la défense et la sûreté de tous , et comme un lieu de refuge universel pour les affligés. Les nombreux et éclatants miracles qui s'y opérèrent par l'intercession de la bienheureuse Vierge , ne tardèrent pas à confirmer sa dévotion. Dès lors et depuis, ce sanctuaire a toujours été le pèlerinage le plus célèbre et le plus fréquenté du Brésil. Le premier miracle eut lieu à sa fondation.

La montagne sur laquelle la chapelle se bâtissait était entourée de plantations de cannes à sucre ; il fallait , au grand mécontentement des propriétaires , transporter au sommet l'eau nécessaire pour les constructions , ce qui ne se faisait qu'avec beaucoup de travail. Touché de leurs plaintes et de la fatigue de ses compagnons , le père de Nobrega , comme autrefois saint Clément en pareille nécessité , se jette à genoux et se met en oraison : il demande à Dieu de leur donner une source , et conjure la bienheureuse Vierge Marie d'appuyer sa requête auprès de la divine Majesté. A ce moment , arrive un de ses frères , accablé sous le poids d'une charge d'eau. « Ah ! s'écrie celui-ci en versant des larmes , et en regardant un tronc sec qui était près de l'autel , si la Vierge , Mère de Dieu , nous donnait ici une source d'eau vive , nous ne gênerions pas les voisins , et nous éviterions la peine de monter l'eau jusqu'ici ! — Ayez confiance , mon frère , lui répond aussitôt le père Emmanuel ; et sachez que Notre-Dame est assez puissante pour faire ce miracle et bien d'autres encore. » Après quoi , s'étant revêtu des ornements sacrés , il célébra la sainte messe , avec la dévotion que réclamait la circonstance , sur ce même autel de l'ermitage de Notre-Dame du Secours : et le nom parut bien choisi , car le secours ne tarda pas. Au milieu du

saint sacrifice, à l'élévation de la sainte hostie, la terre s'entr'ouvrit au côté de l'autel où était le tronc desséché, et, comme si Moïse l'eût frappée de sa verge miraculeuse, une source abondante en jaillit tout à coup. Il serait difficile de peindre la joie et l'admiration de tous les assistants, qui ne cessaient de rendre grâces à Dieu et à sa très-sainte Mère. On accourut de toutes parts pour voir cette eau obtenue de Dieu, par l'intercession de Marie, grâce aux prières et à la confiance de son fidèle serviteur. Cette merveille le fit regarder comme un saint, et ne contribua pas peu à augmenter son autorité, pour les œuvres qu'il eut depuis à entreprendre pour le salut des âmes et le service de Dieu. L'eau a toujours continué depuis à couler de la miraculeuse fontaine, et un grand nombre de malades ont été guéris en en buvant.

Un des ministères que le père aimait le plus à exercer, c'était l'explication du catéchisme aux grands et aux petits, aux fidèles et aux infidèles, parce que cet enseignement convient à tous. Il réunissait sur le soir les esclaves et les nègres au retour de leur travail, ainsi que les enfants des chrétiens et des gentils, pour leur apprendre les réponses du catéchisme et les prières de l'Église.

De petites récompenses venaient de temps en temps stimuler leur zèle pour ce saint exercice, et les parents, attirés par leurs enfants, se faisaient un plaisir d'y assister. Enfin, le catéchisme se terminait par le chant des cantiques, que ces enfants répétaient par les rues en se retirant : en sorte que là où l'on n'entendait auparavant que discours contre la religion chrétienne, et blasphèmes contre notre Seigneur et sa sainte Mère, les voix pures et sonores de ces petits anges retentissaient. Cette industrie et ce spectacle touchant amenèrent bon nombre de païens à la connaissance de Jésus-Christ; et beaucoup reçurent le baptême, entraînés par l'exemple de leurs enfants. Ceux-ci, arrivés à l'âge mûr, et se ressouvenant de la foi sainte qu'ils avaient apprise au catéchisme, la communiquaient à leurs enfants et à leurs amis, qui devenaient comme autant d'apôtres à leur tour : et c'est par ce moyen surtout que la religion se propagea au Brésil.

Cependant, le père Emmanuel ne s'en tint pas là, et dès qu'il eut une connaissance suffisante de la langue, il résolut d'aller porter le flambeau de l'Évangile dans ces vastes régions, plongées jusqu'alors dans le plus effroyable aveuglement. Il était le premier de la Compagnie à se lancer dans

une pareille entreprise, et il ne se pouvait aider de l'expérience de personne. Il lui fallut d'abord arriver à ces peuples, disséminés au milieu des montagnes et des forêts, et errant à l'aventure comme des bêtes fauves, sans forme de police ou de gouvernement. Il se mit donc à leur recherche avec d'incroyables fatigues. Voyager à pieds, en butte à toutes les intempéries de l'air, par les monts et les ravins, à travers d'immenses plaines incultes et désertes, en danger manifeste d'être dévoré par les bêtes féroces; prendre son sommeil sur les arbres ou dans le creux des rochers; se voir quelquefois à la veille de mourir de faim : ce saint homme comptait tout cela pour rien. Quand il eut atteint ceux qu'il voulait gagner à Dieu, il commença à leur annoncer la loi de Jésus-Christ; mais il comprit bientôt que leur vie nomade serait toujours le plus sérieux obstacle à leur parfaite conversion, et que, quelque persévérance qu'on y mit, il était impossible de les instruire à fond des mystères de la foi et des préceptes de l'Eglise, si l'on n'arrivait à les tirer de leurs montagnes et à les réunir. Il tourna donc tous ses soins à l'exécution de ce projet, qui lui coûta un travail immense, à cause de leur naturel sauvage et indompté. Cependant, avec la grâce de Dieu et après des peines indicibles, il parvint à fonder un

grand nombre de réductions ou hameaux dans le voisinage des Portugais. Il y bâtit des églises où ils venaient entendre avec assiduité la parole de Dieu. Aussi se fit-il bientôt un changement admirable : des milliers d'infidèles furent baptisés, et de loups devinrent agneaux. L'abominable coutume de manger de la chair humaine fut abolie ; à leurs guerres continuelles succéda la paix ; on vit cesser l'ivrognerie si fréquente chez eux, et des mariages réguliers mirent un frein à leurs passions. Le père leur donna des lois pour se gouverner , désigna des chefs et des caciques , et eut soin de faire tomber les choix sur des chrétiens exemplaires, dont la vie fût une prédication pour les païens. Il fit bannir les sorciers et poursuivit à outrance leurs vieilles superstitions. Partout, à la place des idoles détruites et des temples brûlés , s'élevèrent des croix pour annoncer au loin le triomphe du vrai Dieu. Enfin, on peut dire que, quand le père de Nobrega entra au Brésil , il le trouva comme une forêt de vices et de péchés , et qu'en trente ans qu'il y vécut et y prêcha , il le changea en un paradis de vertus. Grâce aux pratiques de dévotion envers Dieu et les Saints qu'il leur inculqua pour remplacer leur idolâtrie , des hommes qui , à son arrivée ne savaient que boire , manger et se livrer sans retenue à leurs passions brutales , étaient devenus

tempérants, modestes, doux, pacifiques et dévots : si bien que prier, travailler à des œuvres de piété, employer leur temps et leurs forces au service de Dieu et au salut de leur ame, faisait leur principale occupation.

Parmi les faits qui contribuèrent à amener ce résultat, nous en rapporterons un, d'après le père Balthazar Tellez, dans sa Chronique de la province de Portugal, qui montrera la puissance merveilleuse dont Dieu l'avait revêtu.

Dans les montagnes vivait retiré un insigne magicien, qui, par ses prestiges et ses artifices, avait séduit un grand nombre de peuplades. Il s'en faisait craindre et vénérer à son gré comme un Dieu : la pluie, la grêle, le tonnerre semblaient lui obéir ; il rendait malades et guérissait, comme il lui plaisait, les pauvres Indiens ; et, grâce à la terreur qu'il inspirait, présent ou absent, on accourait de toutes parts pour réclamer sa protection. Mais pour accroître la vénération qu'on lui portait, ce n'était qu'à grand'peine qu'il se laissait voir. Le père de Nobrega, qui sentait que ce malheureux était un piège de Satan, et la cause de la perte d'une multitude d'ames, fit les derniers efforts pour lui faire accepter une entrevue. Après bien des pourparlers, le magicien y consentit, et désigna

pour le lieu de la conférence la cîme d'une montagne. Au jour marqué, une foule immense accourut pour être témoin du combat singulier entre ces deux capitaines, l'un de Jésus-Christ, l'autre du démon. Dès que le magicien parut, tout bouffi d'orgueil et couvert de plumes et de bijoux plus éclatants que précieux, le père Emmanuel, avec une sainte liberté, l'interpella ainsi, d'une voix assez haute pour être entendu de tous : « En vertu de qui faites-vous les prodiges qu'on vous attribue ? Au nom du vrai Dieu, créateur de toutes choses, ou du démon, père du mensonge et mortel ennemi du genre humain ? — C'est moi-même, répond le sorcier, avec une arrogance diabolique, qui suis Dieu et le fils de celui qui règne dans le ciel ; il m'aime d'un amour de père ; à ma voix, il lance les éclairs et les foudres, et bien des fois il m'est apparu dans des nuages resplendissants. — O vain et orgueilleux Lucifer, s'écrie le serviteur de Dieu avec des paroles enflammées, tu n'es qu'un misérable ver de terre, un vil et téméraire imposteur ! Abaisse-toi sur-le-champ à mes pieds, et reconnais la vertu du Très-Haut ; sinon, à l'instant même, l'abîme va t'engloutir et tes supercheries seront mises à nu. » Il prononça ces mots avec une telle autorité, que le magicien, stupéfait et tremblant, vint se jeter à ses pieds, comme Goliath frappé par

la pierre de David. Il confessa hautement ses impostures, en demanda pardon, reconnut que le Dieu du père était le seul vrai Dieu, et supplia qu'on l'inscrivit au nombre des catéchumènes, parce qu'il voulait désormais être chrétien. Le père le releva avec bonté, et lui donna de grandes marques d'affection; il l'instruisit avec soin, et bientôt il put lui administrer publiquement le baptême, à la grande admiration des gentils. Pour les chrétiens, joyeux de cette victoire, ils ne cessaient de la comparer à celle de David. En effet, ce Philistin abattu, le camp entier demeura au père de Nobrega. Cette multitude d'idolâtres qui, jusque-là, séduits par les fourberies de cet imposteur, avaient courbé la tête sous son joug, descendit de ses montagnes et vint habiter les réductions. Là, ils embrassèrent le christianisme, et trouvèrent dans la loi de Dieu plus de sécurité, et des remèdes plus salutaires à tous leurs maux, qu'ils n'en avaient puisé dans leurs superstitions.

Après avoir enfanté les néophytes à Jésus-Christ, le saint apôtre du Brésil ne les abandonnait pas. Jusque dans sa vieillesse, on le voyait visiter leurs villages en détail, à pieds et le bâton à la main. Il les prêchait, les encourageait, consolait les infirmes, enterrait les morts, baptisait les

nouveau-nés , et administrait les sacrements aux adultes , avec une inépuisable charité. Il aimait ses chers Indiens comme un père , et les protégeait en toute occasion. Aussi l'aimaient-ils à leur tour d'un amour filial ; dès qu'il paraissait dans un hameau , on venait le recevoir avec des rameaux verts , au son des flûtes et des tambours ; ils ne savaient quelle fête imaginer pour témoigner leur joie de revoir le père de leurs ames , celui qui avait tant souffert pour leur salut.

En effet , dans son apostolat , les persécutions n'avaient pas manqué au serviteur de Dieu. Comme son zèle ardent pour la conversion des Indiens l'avait rendu le défenseur inébranlable de leurs droits et de leurs intérêts , toutes les fois que , poussés par la cupidité , les Portugais entreprenaient d'y porter atteinte , le père de Nobrega accourait , et , quelque fussent les agresseurs , il leur résistait sans crainte ni respect humain. Aussi ne laissaient-ils échapper aucune occasion de lui montrer leur haine. Pour pouvoir exécuter en toute liberté leurs iniques desseins , ils résolurent même de se défaire de lui , et plus d'une fois sa vie fut menacée. Il n'opposait à leur rage qu'une patience invincible , et cette constance qui , ne se rebutant jamais , finit tôt ou tard par triompher.

Cependant ces excès étaient parvenus à leur comble. Pour préserver ses néophytes des scandales que donnaient quelques Européens, le père forma le projet de leur bâtir une ville à cent lieues de la colonie ; et si le gouverneur n'y eût mis obstacle, il l'eût exécuté. Enfin, dans le district de Saint-Vincent, les désordres des colons en vinrent au point, que les Brésiliens, lassés de leur tyrannie, se soulevèrent, prirent les armes, et, massacrant tous ceux qui se rencontrèrent sur leur passage, fondirent avec une telle impétuosité et une telle fureur sur les terres conquises, qu'il devint impossible de résister au torrent. Les Portugais ne se trouvant pas en forces, résolurent d'abandonner ces cantons, et de se retirer dans leurs forts. Ce fut alors que le père Emmanuel, calculant le dommage qui résulterait pour toute la chrétienté de l'exécution de ce dessein, s'offrit à aller au milieu des ennemis, pour calmer leur irritation, et les amener à conclure la paix. Tout le monde jugea cette proposition téméraire : on ne doutait pas qu'une nation si barbare, enorgueillie par ses victoires, au lieu de faire la paix, ne le mit à mort, comme il était arrivé à d'autres négociateurs ; mais le serviteur de Dieu, faisant volontiers le sacrifice de sa vie pour la gloire de son maître et le bien des âmes, plein d'ailleurs de

confiance dans la bonté du Seigneur , qui n'abandonne jamais ceux qui s'exposent pour lui , n'hésita point à s'engager au milieu de ces farouches vainqueurs. Sa tentative fut couronnée de succès. Par je ne sais quel charme , de lions furieux ses douces paroles en firent de paisibles agneaux. Il leur mit sous les yeux , avec beaucoup d'égards, les fâcheuses conséquences d'une guerre qui pouvait se prolonger longtemps, et les avantages d'un traité solide ; il leur offrit des satisfactions pour les injustices passées , et des sûretés pour l'avenir ; enfin , il vint à bout de les réduire et de les amener à des conditions avantageuses pour tous. Ils envoyèrent dix des principaux Indiens comme otages , et de son côté le père de Nobrega avec son compagnon resta en leur pouvoir , heureux de conclure par cette captivité une affaire si ardue , d'où dépendaient la vie et le salut d'une multitude de chrétiens, qui eussent couru risque dans la guerre de perdre la foi.

Grande fut l'allégresse des Portugais, qui s'attendaient à devenir la proie de ces anthropophages. Mais Dieu , qui avait si visiblement assisté le père dans ce danger , voulut mettre sa charité à une nouvelle épreuve. Il permit que les Indiens voisins des Jamoyos , avec qui la paix venait de se con-

clure , la jugeassent contraire à leurs intérêts ; ils prirent donc à leur tour les armes pour s'y opposer. A la vue de leur armée qui s'avavançait , le père ne perdit point courage ; il alla droit au devant d'eux et parla à leurs chefs avec tant d'éloquence , qu'il les décida à prendre part au traité avec les Portugais. Ceux-ci ne se lassaient pas de le louer et de le remercier d'une action si héroïque , qui avait sauvé la colonie ; mais lui , plus humble dans la victoire que les autres ne sont fiers , répondait que Dieu seul avait tout fait , que pour lui , il n'était qu'un ver de terre et un misérable pécheur.

Ces périls ne furent pas les seuls dont le tira la main toute-puissante du Très-Haut. Il n'échappa pas sans peine à la dent des tigres et des lions , ainsi qu'à la fureur des gentils et aux embûches des sorciers. Une fois même on lui versa du poison , mais il n'en ressentit aucun mal. D'autres fois , il faillit périr dans les flots , comme il arriva sur la mer de Saint-Vincent , où le vaisseau qui le portait sombra. A ce moment terrible , il cria vers Dieu , et bien qu'il ne sût pas nager , il se trouva miraculeusement transporté sur la grève. Dans une autre circonstance , où il voyageait avec le vénérable Joseph Anchieta , il fut préservé d'un nau-

frage imminent par un signe de croix du bienheureux Ignace d'Azévedo.

Les dix premières années que le père de Nobrega passa au Brésil , il eut le titre de supérieur de la mission , puis de vice-provincial avec dépendance du provincial de Portugal ; mais il travailla avec tant de succès à l'accroissement de la Compagnie dans ces contrées , et y bâtit tant de collèges , de maisons et de résidences , qu'il y forma une belle province , que le père général détachade celle de Portugal. Il fut donc nommé premier provincial du Brésil ; et pendant vingt ans il gouverna cette province avec une admirable prudence. Autant par l'exemple de sa sainte vie que par ses chaleureuses exhortations , il y fit fleurir le zèle et la discipline religieuse. Le foyer où il allait raviver son ardeur était l'exercice presque continuel de l'oraison. Tout le temps que lui laissait l'accomplissement de son ministère , il l'employait à traiter familièrement avec Dieu ; il y trouvait son repos , et il y consacrait la plus grande partie de ses nuits. La conversation des hommes ne le faisait même pas sortir de son recueillement : car il ne perdait jamais Dieu de vue , et ne souffrait pas que son cœur s'égarât dans les objets extérieurs. Mais où sa dévotion

éclatait davantage , c'était à la sainte messe. En montant à l'autel , il semblait transformé en un autre homme. Il récitait les prières du sacrifice avec autant de calme , de dignité et de lenteur, que s'il n'eût eu rien autre chose à faire de tout le jour. Avec la permission des supérieurs qui l'avaient dispensé de la règle en ce point , le moins de temps qu'il y mettait était une heure. Son ame y était inondée de délices, et éclairée de lumières célestes pour le bon succès des affaires qu'il avait en main. Il y fut favorisé du don des larmes , et il en répandait une grande abondance, non-seulement pendant la sainte messe , mais encore pendant l'oraison et la récitation de l'office divin : c'était d'ordinaire le souvenir des bienfaits de Dieu et de la Passion de notre Seigneur qui les faisait couler.

Quant aux vœux de religion , il les observait avec la plus parfaite fidélité. Il était vêtu comme le plus pauvre mendiant , et les aumônes qu'il recueillait au jour le jour formaient tout son revenu. Sa confiance en la Providence lui tenait lieu de bourse , de provisions de voyage , et d'autres semblables précautions ; elle était si grande, qu'elle le rendait hardi à tout entreprendre pour la gloire de Dieu. Ainsi sans un sou d'avance,

il parvint à former toute une province, et à la soutenir pendant vingt ans, après l'avoir fondée. Son obéissance, depuis son entrée dans la Compagnie, fut toujours ponctuelle et sans réplique. Jamais il n'eut d'autre volonté que celle de son supérieur ou de celui qu'il se substituait, fût-ce un novice d'un jour. Quand on lui demanda quel degré il désirait dans la Compagnie, il répondit avec simplicité qu'il ne désirait rien autre chose que de faire la volonté de Dieu et du révérend père général. Sur cela, on lui fit faire la profession des quatre vœux, et comme il avait si bien su obéir, il sut pareillement bien gouverner. Sa chasteté fut vraiment angélique ; car il vécut au milieu des sauvages sans pudeur, et qui allaient presque nus, comme s'il n'eut point eu de chair. Bien loin qu'il fût tenté, sa pureté rendait chastes ceux qui l'approchaient, ou du moins il forçait les plus libertins à s'observer devant lui, non-seulement par ses paroles, mais par sa modestie et sa retenue, et par la douce gravité de son maintien.

Dans une violente tempête qui assaillit le vaisseau qui le portait, notre saint religieux, raconte le père Balthazar Tellez dans la première partie de la chronique déjà citée, persuadé que sa dernière heure était venue, et poussé par une inspiration

soudaine , confessa à haute voix que ce qui lui donnait en ce moment suprême le plus de courage et de consolation , c'était d'avoir toujours fidèlement gardé son vœu de chasteté , joyau d'un prix inestimable dont Dieu , dans sa miséricorde , avait doté la Compagnie. Puis aussitôt , d'une voix surhumaine et comme dernier adieu , il maudit ceux qui oseraient ternir l'éclat de ce don inappréciable , qui communique à la religion une si grande beauté : mais il le fit avec une telle véhémence , une telle énergie , une telle autorité , que tous ceux qui l'entendirent jugèrent que Dieu lui avait confié une juridiction particulière sur ceux qui seraient infidèles à leur vœu, et qu'ils auraient tout à craindre d'une malédiction prononcée par un homme si admirable, et dans une occasion si solennelle. Nous avons rapporté les propres termes du père Tellez.

Le père de Nobrega conservait sa chasteté à l'aide de pénitences et d'austérités qui le faisaient appeler le bourreau de son corps.

Enfin, après qu'il eut passé les trois dernières années de sa vie retiré au collège de Rio-Janeiro qu'il avait fondé , employant le peu de forces que lui laissait la vieillesse, à l'oraison et aux ministères

accoutumés de la Compagnie , il plut à Dieu de l'appeler à lui , pour le récompenser de ses travaux : mais comme à un fidèle serviteur , il lui révéla le jour et l'heure de sa mort. Le père Emmanuel avait alors soixante-dix ans. La joie qu'il ressentit en apprenant la fin de son exil , rejaillit sur ses traits , et fit deviner ce que sa langue voulait taire. Il sortit aussitôt par la ville , pour prendre congé de ses amis et de ses chers enfants qu'il avait engendrés en Jésus-Christ ; il les embrassa tendrement , et avec plus de larmes que de paroles , il leur recommanda de ne jamais abandonner Dieu , de fuir de toutes leurs forces le péché et de persévérer dans le bien , parce qu'il allait partir pour un lieu où ils ne le verraient plus. Et comme ils lui demandaient dans quel pays , il ne leur répondit qu'en levant les yeux au ciel , comme pour leur dire qu'il partait pour la bienheureuse éternité où Dieu l'attendait. Il pleurait , et ils pleuraient aussi comme les fidèles au départ de saint Paul. Tous l'accompagnèrent jusqu'au collège ; il reçut ensuite les sacrements de l'Eglise ; puis , les yeux fixés vers le ciel , dans de dévots et doux colloques avec Dieu , il rendit son esprit au Seigneur le 18 d'octobre , jour de saint Luc , qui fut le jour de sa naissance , le jour de son admission dans la Compagnie , et le jour de son entrée au ciel.

VIE

DE

VÉNÉRABLE JOSEPH ANCHIETA.

VIE DU VÉNÉRABLE JOSEPH ANCHIETA

De la Compagnie de Jésus.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et patrie du Père Anchieta. — Sa première éducation et sa vie dans le siècle.

Le père Anchieta naquit à Saint-Christophe de la Lagune, capitale de l'île de Ténérif, laquelle fait partie de ce groupe d'îles, connues sous le nom de Canaries. Les anciens leur avaient donné le nom d'îles Fortunées à cause de la fertilité du sol, et de la beauté du pays. Mais la fureur des vents ayant rendu la navigation, dans ces parages, presque impraticable, elles étaient restées pendant plusieurs siècles oubliées, et ce n'est qu'au seizième siècle, qu'elles furent conquises par le Portugal, et passèrent ensuite sous le domaine des rois de Castille.

C'est le 7 avril 1534 que naquit à Ténérif le vénérable serviteur de Dieu, Joseph Anchieta, appelé ordinairement l'apôtre du Brésil, le thaumaturge de son temps, et le nouvel Adam ; tant à cause de l'innocence de sa vie, que pour le pouvoir merveilleux qu'il exerça, pendant tout le temps qu'il vécut, sur les éléments et sur les animaux. Son père, don Juan, était de la province de Guipuscoa, dans la Biscaye. Il appartenait à la noble famille des Anchieta, connue dans toute l'Espagne : sa mère, dona Mencia Diaz de Claviko Llarena était née à la grande Canarie, la principale des îles de ce nom ; elle était riche, et descendait du célèbre don Fernand de Llarena, un des premiers conquérants de Ténérif.

Dès que Joseph eut atteint l'âge de raison, ses parents, qui étaient pieux, s'appliquèrent aussitôt à l'élever dans la crainte de Dieu, et dans l'exercice des vertus chrétiennes. L'enfant ne tarda pas à profiter des leçons qu'il recevait ; et l'on pouvait déjà entrevoir en lui comme le germe des grandes choses qu'il fit plus tard, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il n'y avait rien de puéril en lui ; et dès ses premières années, il ne montra de goût que pour la piété et l'étude. Comme il apprenait facilement et retenait très-bien ce qu'il avait

une fois appris , il fit de rapides progrès , et sut bientôt son catéchisme et les éléments de la grammaire , la vivacité de son esprit et son assiduité à l'étude , suppléant en lui le défaut de l'âge.

Ses parents comprirent bientôt que Joseph , remis entre les mains de maîtres plus capables , ferait beaucoup plus de progrès encore. Et comme il leur était difficile de lui procurer de tels maîtres dans le pays , ils songèrent à l'envoyer en Europe , malgré la peine qu'ils avaient à l'éloigner d'eux.

L'université de Coïmbre en Portugal , fondée par la munificence des souverains de ce royaume , et dirigée par les pères de la compagnie de Jésus , avait alors une grande réputation , non-seulement dans toute l'Europe , mais encore jusqu'aux Indes et aux îles Canaries. On racontait partout que cette université était le rendez-vous des hommes les plus distingués , qui y accouraient de tous les pays , pour y apprendre avec les bonnes mœurs les sciences et les beaux-arts. Ce fut là ce qui décida les parents de Joseph à l'y envoyer pour y faire ses études. Quoiqu'il lui fallût quitter sa patrie et ses parents , Joseph , loin d'être troublé par cette détermination , fut le premier à presser son départ. Il arriva en Portugal ; après une tra-

versée heureuse, et se rendit aussitôt à Coïmbre , heureux de se voir sous la direction de maîtres aussi saints que savants. Ayant choisi l'un d'entre eux pour son confesseur , il se fit , d'après son conseil , un règlement de vie , et prit la résolution de ne jamais s'en écarter. Il faisait ainsi l'essai de l'obéissance et de la vie religieuse ; car non-seulement toutes ses journées , mais encore toutes les heures du jour étant déterminées d'avance , il obéissait à une règle dans ses moindres actions, et se trouvait ainsi préservé des dangers de la volonté propre.

Il consacrait aux exercices de piété tout ce qui lui restait de temps après ses études. Il avait coutume d'entendre tous les matins trois ou quatre messes , et quelquefois plus encore , tant il avait de dévotion pour cet auguste sacrifice , tant il était convaincu des fruits qu'il procure aux âmes bien disposées. Il n'avait point de plus grand plaisir que de servir la messe , et pour se procurer ce bonheur , il n'est sorte d'industrie qu'il n'employât. Il savait par la foi que ce ministère est envié des anges eux-mêmes , et que celui qui sert le prêtre à l'autel , participe d'une manière plus complète aux fruits du saint sacrifice. Il consacrait chaque jour un temps déterminé à la médita-

tions , à l'examen de conscience , à la lecture de quelque livre pieux , et à la visite du saint Sacrement ; et grâce à ces moyens , il sut entretenir son esprit dans une ferveur continuelle. Lorsqu'il se présentait au tribunal de la pénitence , ou à la sainte table , il était tellement recueilli , et son extérieur était si modeste et si composé , qu'on ne pouvait le voir sans être ému. Il avait , comme tous les prédestinés , une dévotion particulière pour la sainte Vierge : il l'aimait comme sa mère , et mit sous sa protection son innocence et ses études. Quoiqu'il eût un naturel vif , et un tempéramment ardent , il sut garder ses sens avec tant de soin , et il était si recueilli , qu'on le montrait comme un modèle de modestie et de gravité. Et cette disposition était d'autant plus admirable en lui , que son caractère la lui rendait plus nécessaire et plus difficile à la fois.

Cependant , son union intime et continuelle avec Dieu ne nuisait en rien à ses études. L'esprit de Dieu , qui le dirigeait en tout , lui faisait comprendre que la piété consiste précisément à faire bien chaque chose , et que l'ame peut rester unie à Dieu jusque dans les occupations qui semblent la distraire davantage. Il fit de tels progrès dans ses études , qu'il eut bientôt laissé derrière lui tous ses

condisciples. Ses compositions en prose étaient d'une rare perfection. Il excellait aussi dans les vers latins : c'est pourquoi on l'appelait le *canari*, par allusion au pays où il était né, et à l'oiseau de ce nom, connu par la douceur de ses chants. Ayant achevé sa rhétorique, il passa en philosophie, et s'y montra égal à lui-même. Ou plutôt, son application semblait croître, à mesure que les objets de ses études devenaient plus graves et plus élevés.

Mais Dieu avait enrichi cet enfant de dons si précieux, non pour en faire simplement un littérateur habile et capable de faire figure dans le monde, mais pour préparer en lui un apôtre, destiné à convertir un grand nombre d'âmes. Il se fit donc son maître, et commença à lui donner, au fond le plus intime du cœur, des leçons d'une philosophie plus haute. Joseph sentit tout à coup son esprit éclairé d'une lumière céleste et inaccoutumée : il lui sembla qu'on lui ôtait un voile épais de devant les yeux. Le monde lui apparut, ce qu'il est en effet, comme une mer orageuse, semée d'écueils, et fertile en naufrages. Pénétré, à cette vue, d'un dégoût profond pour toutes les choses de la terre, il comprit que Dieu est le meilleur de tous les maîtres, et que la liberté consiste surtout

à s'affranchir du joug de ses passions , en prenant sur soi celui de Jésus-Christ , et à devenir maître de soi-même , en se faisant le serviteur de Dieu. Il conçut, dès ce moment , un tendre amour pour notre Seigneur , et résolut de se donner tout à lui.

Il ne lui restait plus qu'à chercher en particulier ce que Dieu voulait de lui , et quel état il devait embrasser pour lui plaire. La vocation est une chose d'une souveraine importance dans la vie ; et c'est d'elle , en grande partie , que dépend , non-seulement le bonheur auquel nous pouvons légitimement prétendre ici-bas , mais encore notre sort dans l'éternité. Aussi tous les saints se sont-ils appliqués avec un soin extrême à consulter Dieu dans la méditation et la prière , afin de bien connaître sa volonté. La plupart des hommes , au contraire , traitent cette affaire avec une négligence déplorable , suivant dans le choix d'un état leur caprice , ou ceux de leurs parents , se laissant guider par les circonstances , ou par quelque motif indigne d'un chrétien. Comment espérer , après cela , que Dieu bénisse une carrière où l'on est entré sans le consulter , et qu'il s'intéresse à une affaire que l'on a faite sans lui ? Comment s'étonner de ces mécomptes , de ces regrets , tardifs et inutiles ,

qui témoignent trop souvent du peu de soin que l'on a mis à s'assurer des desseins de Dieu sur nous ? Il n'en fut pas ainsi de Joseph : afin de ne point se tromper dans une chose aussi grave , et d'obtenir les lumières dont il avait besoin , il redoubla ses prières et ses pénitences , et eut recours à son directeur , sachant combien il est nécessaire de trouver en ces circonstances un guide sage et éclairé , qui aît une connaissance profonde du cœur humain et une grande expérience de la vie. Il implora surtout le secours de celle que l'Eglise invoque sous le titre de Mère du bon conseil. Non content de la prier , et de passer de longues heures au pied de ses autels , il voulut lui arracher en quelque sorte la grâce dont il avait besoin , et la piquer , pour ainsi dire , de générosité , en lui donnant ce qu'il avait de plus précieux. Il alla donc se jeter à ses pieds , et après lui avoir exposé , au milieu des sanglots et des larmes , ses agitations et ses doutes , il lui consacra par un vœu perpétuel sa virginité , comme une victime d'holocauste en son honneur.

Une résolution aussi magnanime de la part d'un jeune homme , à peine âgé de dix-sept ans , acheva de lui gagner avec le cœur de Marie celui de son divin Fils. Dans un instant tous ses doutes

disparurent , il sentit dans son esprit un calme et un repos ineffable. A partir de ce moment , il éprouva un attrait singulier pour l'état religieux , et tout sembla conspirer à affermir en lui cette vocation. Comme il désirait extrêmement de porter la lumière de l'Évangile à ses compatriotes , dont plusieurs étaient encore idolâtres , la compagnie de Jésus attira naturellement ses regards ; car aucune société religieuse ne s'employait avec plus de zèle à cette époque au salut du prochain , et ne répondait mieux , par conséquent , à l'attrait que Dieu avait inspiré à Joseph. Ayant donc résolu d'entrer chez les Jésuites , il fit toutes les diligences nécessaires pour mener le plus promptement possible à bonne fin son pieux dessein.

CHAPITRE II.

Joseph entre dans la compagnie de Jésus. — Sa ferveur pendant son noviciat. — Il tombe gravement malade et est envoyé au Brésil.

Le directeur de Joseph ayant reconnu que sa vocation venait de Dieu , et ayant approuvé son dessein , il alla trouver le provincial , et le pria dans les termes les plus humbles de vouloir bien l'admettre au noviciat. Le provincial qui-connaissait déjà l'innocence de sa vie et la capacité de son esprit , l'accueillit avec une bienveillance toute paternelle , et lui accorda promptement la grâce qu'il demandait , à la condition toutefois qu'il terminerait d'abord ses études. L'amertume de ce délai ne permit point au pieux jeune homme de goûter la douceur du bienfait qu'il venait d'obtenir. Mais Dieu donnant efficacité à ses paroles , il plaida sa cause avec tant d'éloquence , que le provincial , changeant d'avis , lui permit d'entrer cette année là même 1554 , le premier mai , au noviciat. Joseph n'avait alors que dix-huit ans.

Dès que sa résolution de fuir le monde , pour entrer chez les Jésuites , fut connue dans l'université , elle causa parmi tous ses condisciples une douloureuse surprise. La véritable piété , en effet, exerce sur les esprits un attrait invincible : elle est comme un parfum qui s'exhale de l'ame , et embaume tout ce qui l'approche. Les condisciples de Joseph n'avaient point échappé à cet empire de la vertu : en le perdant , ils savaient qu'ils perdaient un modèle , un conseiller , un ami. Ils se racontaient la candeur de son ame , sa vie exemplaire , ses manières douces et affables , sa modestie , son application , toutes les qualités , en un mot , qui le leur avaient rendu si cher.

Mais autant les regrets que causa son départ furent vifs parmi ceux qu'il quittait , autant fut grande la joie des novices , en apprenant sa résolution. Ce fut bien autre chose encore , lorsqu'au bout de quelques jours qu'il eut passés parmi eux, ils s'aperçurent qu'ils avaient en lui , non-seulement un confrère qui venait se former à la vertu , mais un modèle qu'ils pouvaient imiter en toute chose. Il donna , en effet , une telle idée de lui , qu'il semblait n'être venu que pour revêtir d'une nouvelle forme les vertus qu'il avait déjà pratiquées dans le siècle. Il avait une basse opinion de

lui-même , une sainte haine contre son corps , une application continuelle à l'oraison , une union intime avec Dieu , un respect scrupuleux pour les moindres pratiques de la règle , un dépouillement entier de sa volonté et de son jugement propre , une faim insatiable de fatigues et de peines , et un zèle ardent pour le salut des âmes. C'était là l'objet de toutes ses pensées , de toutes ses affections. Aussi , loin d'avoir besoin d'être poussé dans la voie de la perfection , il fallait au contraire réprimer parfois son ardeur excessive.

Au bout de quelques mois passés au noviciat , Dieu , pour éprouver sa vertu , lui envoya une maladie grave et dangereuse. L'habitude de prier à genoux pendant plusieurs heures , et de servir à genoux également six , et quelquefois jusqu'à huit messes dans un jour , lui causa une grande faiblesse , et des douleurs très-vives dans tous les membres. Il en conçut d'abord quelque inquiétude. Mais ne pouvant s'imaginer que ce qui était si utile à son âme pût être nuisible à sa santé , il garda le silence , et continua pendant plusieurs semaines à servir les messes comme auparavant. Néanmoins, malgré ses précautions , pour cacher son mal , il ne tarda pas à se révéler , à l'occasion d'un coup qu'il reçut , par la chute d'une échelle qui lui

tomba sur les reins. Le coup fut si violent, qu'il attaqua le dos et les épaules et le rendit estropié, sans que l'art des médecins et des chirurgiens pût le guérir. Joseph montra en cette circonstance délicate un courage et une patience héroïques. Sachant par la foi combien c'est une chose précieuse que de souffrir pour Jésus-Christ et de partager sa croix, il baisait avec humilité la main qui le frappait. Une épine aiguë cependant lui perçait le cœur, et malgré toute sa vertu, en troublait de temps en temps la paix et la sérénité. C'était la crainte que son mal, venant à augmenter, ne le rendît incapable de remplir les fonctions du ministère apostolique.

Le père Simon Rodriguez, l'un des dix premiers compagnons de saint Ignace, qui l'avait établi supérieur des Jésuites, au Portugal et dans toutes les Indes orientales, s'aperçut bientôt du trouble qui agitait notre jeune novice. Il en devina la cause ; mais pour lui offrir l'occasion de s'ouvrir à lui, il lui demanda un jour comment il se trouvait. Joseph, à cette demande, se jeta à ses pieds, et éclata en sanglots. Le père Rodriguez, attendri à cette vue et le pressant contre son cœur, avec la tendresse d'un père : « Joseph, lui dit-il, mon fils Joseph, pourquoi pleurez-vous ? Prenez cou-

rage , et consolez-vous. Cette infirmité n'est pas mortelle , mais elle tournera à la gloire du Fils de Dieu. Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre bon père, vous veut ainsi ; il veut se servir de vous en cet état , pour faire de grandes choses à sa gloire. » Ces paroles prophétiques , comme le fit bien voir l'événement, firent une telle impression sur l'esprit de Joseph , que ses agitations disparurent comme par enchantement ; et plus tard , étant déjà vieux, il affirma qu'à partir de ce moment , il n'avait jamais ressenti , pour quelque cause que ce fût , aucun trouble ni aucune tristesse.

Il passa deux années en de cruelles souffrances, sans qu'aucun remède pût lui apporter de soulagement. Ses supérieurs néanmoins, bien décidés à tenter tous les moyens qui pouvaient offrir quelque espoir de guérison, prirent, d'après l'avis des médecins, le parti de l'envoyer au Brésil , pensant que l'air y étant plus doux , conviendrait mieux au malade. C'est ainsi que Dieu , par une providence d'autant plus admirable qu'elle était plus cachée , le conduisait comme par la main à l'apostolat , par les voies mêmes qui semblaient aux hommes devoir l'en éloigner davantage. Joseph partit donc de Lisbonne le 8 de mai 1553, à l'âge de vingt ans avec le nouveau gouverneur du Brésil, Acosta , et

quelques autres membres de la compagnie de Jésus.

A peine fut-il en mer , que sa santé s'améliora au point qu'il put , pendant le voyage même , et sur le navire qui le portait , exercer les fonctions d'un apôtre. A l'exception du temps très-court qu'il était obligé de donner au sommeil et aux soins de son corps , il partagea le jour en trois parties. La première était pour Dieu , avec lequel il s'entretenait souvent , quoique mal portant , les nuits entières , en plein air , sur le pont du vaisseau. Sa ferveur était alors si grande qu'elle s'exhalait, sans qu'il s'en aperçût, en des aspirations et des colloques qui touchaient jusqu'aux larmes tous les assistants. Il employait la seconde partie de la journée au salut des âmes , prêchant , instruisant , faisant le catéchisme. Et comme il ne pouvait administrer lui-même les sacrements de pénitence et d'eucharistie , n'étant pas encore prêtre , il disposait les passagers et les hommes de l'équipage à les recevoir avec les dispositions nécessaires , leur en inculquant la nécessité , et leur en facilitant la pratique , en excitant en eux une vive contrition. Il consacrait tout le reste du temps à subvenir aux besoins corporels de ses frères , autant que le comportaient ses forces , s'employant comme le der-

nier des manœuvres aux travaux les plus humbles, se mettant à la disposition de tous, sains ou malades, sans jamais se plaindre de ses fatigues. C'est au milieu de ces occupations, et de ce genre de vie, qu'il aborda, le 13 juillet de cette même année, à Bahia ou San-Salvador, capitale du Brésil. Mais avant de passer outre, il est nécessaire de donner une légère esquisse de ce pays.



CHAPITRE III.

Courte notice sur le Brésil. — Etat de la foi et de la compagnie de Jésus dans ce pays, à l'arrivée d'Anchieta.

Le Brésil appartient, comme on le sait, à l'Amérique méridionale. Il est situé en grande partie sous la zone torride, et sous le tropique du Capricorne, entre 37 et 75 longitude occidentale, et entre 4 latitude boréale et 33 latitude australe. Il figure un triangle mal formé, dont la base tournée vers le nord, et le côté qui regarde l'orient sont baignés par l'Océan, tandis que l'autre côté, qui regarde l'occident, joint le Brésil au reste de l'Amérique méridionale. L'immense côte, qui du fleuve des Amazones jusqu'au fleuve de la Plata, entoure le Brésil, semble plutôt un travail de l'art qu'une œuvre de la nature. Les vastes golfes qu'y forme la mer, et les embouchures des fleuves qui la traversent, offrent comme autant de ports sûrs, et capables de contenir de nombreux vaisseaux. Le climat est si doux et si salubre, la terre

si fertile en toute sorte de produits, que le Brésil peut être regardé avec raison comme le plus beau pays du monde.

Mais cette fertilité du sol, et la beauté du climat ne servaient qu'à faire ressortir davantage encore la barbarie des habitants, et la férocité de leurs mœurs. Ils étaient en effet également portés à la cruauté et à la volupté ; deux vices qui, on le sait, ont entre eux un rapport singulier, et se trouvent très-souvent réunis. L'anthropophagie était alors en usage chez ces peuples, qui semblaient n'avoir d'humain que la figure. Nous ne pouvons avoir aujourd'hui une idée de ce qu'ils étaient alors ; car le christianisme a fait parmi eux ce qu'il ne manque jamais de faire partout où il est prêché. Il y a introduit, avec les lumières de l'Évangile, les premiers éléments de la civilisation, dont il est à la fois le principe et la règle. Ingrats que nous sommes, nous jouissons des dons de Dieu, sans bénir leur auteur. Accoutumés aux bienfaits de la civilisation, nous oublions que c'est à l'Eglise que nous les devons, et que sans elle, nous serions encore plongés dans les ténèbres de la barbarie, comme les peuples que n'a point éclairés la lumière de l'Évangile. C'est aux apôtres, qui les premiers l'ont portée parmi eux, et principalement aux disciples de saint

Ignace, que les habitants du Brésil doivent les avantages dont ils jouissent aujourd'hui.

La découverte du Brésil fut l'effet du hasard, si l'on peut appeler ainsi un événement qui, dans les desseins de la Providence, devait avoir de si grands résultats. Ce fut Pierre Alvarez Cabral, portugais qui, dans un voyage qu'il faisait aux Indes orientales, s'étant trompé de chemin, aborda sur cette terre, et prépara ainsi pour son pays la plus riche de ses conquêtes. Le Portugal s'empara de toute la côte de 800 milles d'étendue : mais il n'y envoyait chaque année que deux vaisseaux, chargés de malfaiteurs, de juifs et de prostituées. Ces nouveaux habitants apportèrent de Madère au Brésil la canne à sucre, et l'y cultivèrent avec tant de succès, qu'elle devint bientôt un objet important d'exportation. Le roi Jean III résolut enfin de coloniser le pays. D'après ses ordres, Thomas de Souza y fonda, en 1549, la ville de Bahia, ou San-Salvador. Le roi permit en même temps à la noblesse portugaise de conquérir des terres et de les défricher pour son compte. Pendant la domination espagnole en Portugal, les Hollandais s'emparèrent en 1624 de San-Salvador, et en 1630 de tout le district de Bahia et de Fernambouc. En 1637 et les années suivantes,

le prince Maurice de Nassau, gouverneur du Brésil pour la Hollande, soumit à la république tout le pays situé sur les côtes. Cependant la maison de Bragance étant montée sur le trône de Portugal en 1640, la république des Pays-Bas conclut avec cette puissance une trêve de dix ans, d'après laquelle les Pays-Bas devaient rester en possession du Brésil. Mais déjà, en 1645, les propriétaires du sol, soutenus en secret par Cromwell et le gouvernement portugais, se soulevèrent contre les Hollandais, et un aventurier, Cavalcante, après plusieurs combats heureux, força en 1654 les Pays-Bas à capituler et à céder le Brésil aux Portugais. Enfin la Hollande, en 1661, par la médiation de l'Angleterre, renonça à tous ses droits sur le Brésil, moyennant une somme de trois cent soixante mille livres sterling.

La maison de Bragance avait cédé aux cadets de la noblesse portugaise les terrains marécageux, situés sur le bord des grands fleuves. Les possesseurs de ces dotations enrolèrent des aventuriers, et achetèrent par milliers des esclaves nègres, afin de cultiver le sol. Ils soumirent ou chassèrent les indigènes, des districts et des forêts vierges qu'ils occupaient, et devinrent à peu près indépendants du gouvernement portu-

gais. Celui-ci avait concédé également des terres aux Jésuites. Mais ces derniers , au lieu de détruire par le fer , ou de chasser les indigènes , comme les propriétaires laïques , s'efforcèrent au contraire de les civiliser , en les convertissant à la véritable foi. Pénétrant toujours plus avant dans l'intérieur du pays , ils réussirent après bien des soins et des fatigues , à les réunir dans des villages sur le bord des fleuves et sur les côtes , et à dompter leur caractère et leurs mœurs sauvages. En un mot , en faisant d'eux des chrétiens , ils en firent des hommes. C'est un témoignage que leur rendent les protestants eux-mêmes , vaincus par la force de la vérité. On vit bien alors quelle différence existe entre les conquêtes entreprises au nom de la religion et pour la gloire de Dieu , et celles qu'inspirent l'intérêt et la cupidité.

Thomas de Souza avait partagé le pays qu'il avait conquis en districts , sous le nom de préfectures ou capitainies. Il y avait fait construire des villes et des bourgs , et y avait fondé diverses colonies de Portugais et d'autres européens , que l'appât du gain avait attirés en grand nombre dans ces contrées. Chacune de ces préfectures avait son gouverneur et ses lois. Jean III , désireux de donner autant d'enfants à l'Église qu'il gagnait de sujets à

sa couronne , envoya au Brésil , en 1549 , des ecclésiastiques et des religieux de plusieurs ordres, pour y prêcher l'Évangile. Parmi ces derniers étaient six religieux de la compagnie de Jésus , laquelle venait d'être fondée , et comptait déjà des ouvriers évangéliques dans toutes les parties du monde. Ces derniers , arrivés au Brésil , et voyant combien la moisson était abondante , écrivirent en Portugal , priant avec instance qu'on leur envoyât des aides qui pussent travailler avec eux au salut de tant d'ames , plongées dans les ténèbres de l'infidélité. Le père Rodriguez , cédant à leurs désirs, leur envoya, l'année suivante , quatre religieux, et en 1553, huit autres , parmi lesquels était , comme nous l'avons dit , Joseph Anchieta , qui n'avait alors que vingt ans , et n'était pas encore prêtre.

Il trouva, il est vrai, le Brésil déjà un peu civilisé par le commerce avec les Européens, et bien plus encore par les lumières de la foi , que beaucoup de ces barbares avaient embrassée. Et pour ce qui regarde la compagnie de Jésus , quoiqu'elle n'eut encore aucun collège lorsqu'il arriva , elle possédait cependant dans plusieurs préfectures , des maisons, des églises et des séminaires où l'on élevait les jeunes gens. Celui de Bahia avait à lui

seul jusqu'à deux cents élèves , qui y étaient instruits dans la foi et les bonnes mœurs.

Vers ce même temps , les religieux de la compagnie se trouvant assez nombreux , par les recrues qui leur étaient venues , soit du Portugal , soit du Brésil , saint Ignace résolut d'y former une province , et il en donna le gouvernement au père Emmanuël de Nobrega , un des missionnaires les plus zélés de ce pays , et qui était déjà supérieur de tous les Jésuites du Brésil. Le premier soin du nouveau provincial , qui demeurait alors à saint Vincent , fut de pourvoir d'une manière stable à la bonne éducation des jeunes novices , et de les former à la piété et aux lettres , afin qu'ils fussent plus tard en état d'exercer avec fruit les fonctions pénibles de l'apostolat. Comprenant bien que , pour atteindre ce but , il était nécessaire d'avoir un collège , où l'observance régulière fut introduite , et d'ouvrir des écoles , il fixa les yeux sur Anchieta , dont il connaissait déjà par la renommée l'esprit et les vertus ; et il l'appela près de lui , afin de le consulter , et de prendre une dernière résolution.

Il n'y avait encore que quelques mois que Joseph demeurait à Bahia , et déjà ses vertus

avaient attiré sur lui l'attention , et l'avaient rendu pour tous un objet d'admiration. C'est alors qu'il reçut la lettre du provincial , et qu'il lui fallut quitter ce pays , où il pouvait espérer de recueillir bientôt les fruits de ses travaux et de son zèle. Mais l'obéissance ne calcule point , elle s'en remet à Dieu du soin de procurer par d'autres sa gloire. Et d'ailleurs l'humilité de Joseph lui cachait le bien qu'il faisait , et il était persuadé que d'autres réussiraient beaucoup mieux que lui à terminer l'œuvre commencée. Il se mit donc aussitôt en route pour Saint-Vincent, qui était situé à l'autre extrémité du Brésil, sans craindre les fatigues d'un voyage long et périlleux. Cinq autres religieux de la compagnie devaient se joindre à lui , et ils partirent tous ensemble sur deux vaisseaux.

Ce départ du serviteur de Dieu sembla susciter contre lui tous les efforts de l'enfer. Le démon , prévoyant sans doute les victoires que le serviteur de Dieu devait remporter sur lui , et les conquêtes qu'il devait gagner à Jésus-Christ , souleva contre lui une horrible tempête , afin d'engloutir , s'il le pouvait , dans les flots , le vaisseau qui le portait. C'était la veille de la Présentation de la sainte Vierge : pendant toute la nuit les deux embarcations furent dans un danger continuel de se

briser contre les écueils. Mais Joseph , prenant en main une image de la sainte Vierge , plein de foi et de confiance en son secours , encouragea ses compagnons , et calma la fureur des flots.

Plusieurs lecteurs seront peut-être étonnés de nous voir attribuer à l'intervention du démon un événement très-simple en soi , et qui semble ne s'écarter en rien des lois de la nature. Nous ne faisons en cela que suivre l'auteur de la vie du père Anchieta , et nous conformer au langage des saints , et de ceux qui ont écrit leurs vies. Ce langage est d'ailleurs justifié par les enseignements de la foi , et par les idées qu'elle nous donne sur l'action de la Providence dans le gouvernement des choses de ce monde. Notre Seigneur nous dit lui-même qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la permission de Dieu , et que c'est Dieu lui-même qui donne à l'oiseau la nourriture dont il a besoin , et à la fleur cette riche parure qui flatte nos regards. Il est vrai qu'il agit par le moyen des causes secondes : mais que son action soit médiate ou immédiate , il n'en fait pas moins ce qu'il veut ; et c'est de lui que part le premier mouvement qui donne le branle à tout le reste. Entre ce point de départ et le terme où aboutit l'action , il peut y avoir une multitude innombrable de causes qui se

rapportent les unes aux autres, et qui sont d'autant plus élevées qu'elles se rapprochent davantage de la cause première.

La théologie nous enseigne que Dieu daigne associer au gouvernement de l'univers les esprits angéliques, que c'est par eux qu'il produit la plupart des phénomènes qui frappent nos regards, et qu'il applique les lois générales de la nature. Il ne dédaigne pas même de se servir du ministère des anges déchus, pour produire ces accidents et ces catastrophes qui nous affligent et nous épouvantent; car ils sont les instruments de sa justice, non-seulement dans l'autre vie, mais encore ici-bas. Quelquefois aussi, il les emploie comme manœuvres pour ainsi dire, afin d'éprouver la vertu de ceux qu'il veut purifier davantage, comme nous le voyons par l'exemple de Job. Et c'est là ce qui explique cette intervention directe du démon, dont les exemples sont si fréquents dans les vies des saints.

Il y a donc plusieurs manières de considérer les événements, selon le point de vue où l'on se place. Les esprits qui ne regardent que la terre, et qui ne voient rien au-dessus, attribuent au hasard ou à ce qu'ils appellent l'ordre de la nature,

les phénomènes dont ils sont les témoins , et jamais ils ne songent à élever leurs pensées jusqu'à la cause première. D'autres , se plaçant à un point de vue plus haut et plus vrai , sans nier l'action des causes plus rapprochées de nous , et qui produisent immédiatement les effets qui s'accomplissent sous nos yeux , croient que ces causes sont elles-mêmes dirigées et mises en mouvement par d'autres plus élevées; et de degré en degré , ils remontent jusqu'à Dieu , cause suprême de toute chose.

Pourquoi s'étonner, d'ailleurs, que la fureur du démon s'exerce d'une manière spéciale contre les serviteurs de Dieu , qui doivent être un obstacle à son action? Nous savons par la foi qu'il tourne autour de chacun de nous comme un lion dévorant. S'il attaque avec tant de rage quelquefois les hommes ordinaires , dont il semble avoir peu à espérer ou à craindre , que ne doit-il pas faire à l'égard de ceux qu'il sait devoir être un jour entre les mains de Dieu, des instruments de miséricorde et de salut? Les esprits rebelles n'ont point perdu la puissance naturelle qu'ils ont reçue à l'origine. Ils ne peuvent , il est vrai , l'exercer que sous la dépendance et avec la permission de Dieu, comme toutes les intelligences créées. Mais Dieu fait pour

eux comme pour les autres ; il les laisse agir dans leur sphère , se contentant de faire servir à sa propre gloire leur action ; et c'est même là une partie de leurs tourments ; car ils ne peuvent , sans frémir , voir leurs efforts produire des effets contraires à ceux qu'ils se sont proposés.

Nous avons cru devoir insister sur ce sujet , premièrement , afin d'expliquer une fois pour toutes notre langage ; et en second lieu , pour le justifier dans l'esprit des lecteurs , qui pourraient le trouver étrange. Cette précaution nous a paru d'autant plus nécessaire , que par suite de l'affaiblissement de la foi , les esprits les meilleurs sont exposés à perdre de vue l'action de Dieu dans les événements de ce monde , pour ne considérer que les causes les plus basses et les plus médiocres. Le naturalisme a tellement envahi les âmes , que ceux-là même qui sont nourris des enseignements de la foi , et accoutumés à élever leurs regards vers le ciel , les tiennent trop souvent abaissés vers la terre , dès qu'il s'agit des choses qui n'ont pas par elles-mêmes un caractère surnaturel. Revenons maintenant à notre sujet.

Joseph et ses compagnons , à peine échappés au danger d'être engloutis dans les flots de la mer ,

se trouvèrent exposés à un péril non moins grand sur la terre. Les deux vaisseaux qui les portaient furent jetés avec une telle violence contre le rivage que l'un d'eux fut entièrement brisé, et l'autre resta comme enseveli dans le sable , laissant à peine , à ceux qui les montaient, le temps de sauver leur vie. Ils trouvèrent, en descendant une plage déserte, sans aucun aliment pour apaiser leur faim, sans une goutte d'eau pour calmer leur soif. Épuisés par la fatigue de la nuit , et les efforts qu'ils avaient dû faire pour lutter contre la tempête , ils se trouvèrent réduits à la plus cruelle extrémité. Essayer de pénétrer dans l'intérieur du pays , c'était se mettre entre les mains des sauvages qui l'habitaient , et d'un autre côté , se remettre en mer était impossible. Ils étaient donc tous dans l'angoisse et la consternation. Mais Anchieta, inspiré par la sainte Vierge dont il avait invoqué le secours , et assisté miraculeusement par elle , descendit avec ses compagnons sur le rivage ; et ayant après bien des efforts tiré de dessous le sable le vaisseau le moins endommagé , ils le réparèrent le mieux qu'ils purent , avec les débris de l'autre , et le mirent en état de reprendre la mer.

Le Seigneur cependant daigna consoler son fidèle serviteur au milieu de l'épreuve terrible à laquelle il l'avait soumis , et lui en adoucir l'amertume , en lui donnant l'occasion de gagner une ame qui allait se perdre , dans un hameau situé sur la plage. Ce fut là comme les prémices de cette multitude d'ames qui lui durent plus tard leur salut , et le premier fruit de son apostolat dans ces contrées. Ayant trouvé une petite fille qui allait mourir , il la baptisa , après en avoir obtenu la permission de ses parents , et lui procura ainsi le bonheur de passer immédiatement de la terre au ciel. La joie qu'il éprouva de cet événement lui fit oublier tout ce qu'il avait souffert dans son voyage.

Joseph et ses compagnons arrivèrent à Saint-Vincent , le 24 décembre de cette même année 1553. A la première vue le père Nobrega , avec ce discernement que lui avaient donné l'esprit de Dieu et une vieille expérience , reconnut en Joseph un homme destiné de Dieu à faire de grandes choses pour le salut des infidèles. Après avoir conféré avec lui du dessein qu'il avait d'ouvrir un collège et des écoles à Piratininga , la plus convenable de toutes les colonies portugaises , il le chargea d'enseigner les humanités , non-seulement aux exter-

nes que le lieu pourrait fournir, mais encore à douze novices, sous la conduite du père Emmanuel de Paiva leur nouveau recteur.



CHAPITRE IV.

Anchieta enseigne les humanités à Piratininga , connu aujourd'hui sous le nom de Saint-Paul. Sa vie sainte pendant ce temps , et ses immenses travaux pour le salut du prochain.

Pour comprendre combien la charité est ingénieuse , et combien elle est insatiable de fatigues pour la gloire de Dieu , il suffit de considérer la vie laborieuse et pénible du père Anchieta , pendant le temps qu'il enseigna les lettres humaines dans la colonie de Saint-Paul. Il semble à peine croyable , en effet , qu'un jeune homme , d'une complexion aussi délicate , épuisé par de longues et douloureuses maladies , ait pu faire pour la gloire de Dieu et les intérêts de la religion , ce que l'on pourrait espérer à peine des hommes les plus forts et les plus robustes. Dès que le collège des Jésuites fut ouvert à Saint-Paul , si l'on peut donner ce nom à une maison pauvre , étroite et dépourvue de tout , Anchieta se mit à cultiver avec la tendresse d'un père plutôt que d'un maître , les jeunes ames confiées à ses soins. Ce serait trop

nous éloigner de notre sujet, que de vouloir raconter ici les pieuses industries dont il se servait pour les perfectionner dans la piété et dans les lettres. Rien ne saurait égaler l'assiduité avec laquelle il veillait sur leur conduite, le soin qu'il prenait de se proportionner à la capacité de chacun , et les peines qu'il se donnait pour développer en eux leurs bonnes dispositions. Qu'il nous suffise de dire ici, que cet homme incomparable , pour remédier à la rareté des livres, après avoir passé presque toutes les heures du jour à instruire ses chers élèves , soit en public, soit en particulier, veillait encore les nuits entières , afin de copier plusieurs fois de sa main les mêmes leçons qu'il avait déjà expliquées , voulant ainsi donner à chacun la facilité de les revoir , d'en pénétrer le fond par une étude plus assidue, et de mieux les graver dans son esprit.

A ce travail ingrat et fatigant , il en joignait un autre non moins pénible ; car il voulut apprendre la langue du pays , et il y réussit si bien , qu'ayant réduit en peu de temps cet idiôme barbare à ses principes et à ses lois , il pût , au bout de quelques mois , en composer une grammaire exacte , et un dictionnaire très-étendu , ce qui fut d'une grande utilité pour les missionnaires , et pour les progrès de la foi. Ce fut encore dans le désir

d'aider au salut des ames, qu'il traduisit en langue brésilienne le catéchisme , en y joignant quelques dialogues simples et familiers de sa composition, sur les principaux mystères de notre foi. Il écrivit dans la même langue deux autres opuscules à l'usage des confesseurs : l'un renfermait les questions qu'on devait faire aux pénitents grossiers et peu instruits; l'autre était une instruction très-utile, tirée de l'Écriture et des Pères , sur la manière d'aider les fidèles à bien mourir.

Afin de faire disparaître les chansons profanes et mauvaises, abus commun parmi ces peuples très-portés au chant , il composa une quantité prodigieuse d'hymnes et de pieux cantiques , qu'il répandit dans les villages. On ne peut lire sans attendrissement les lettres écrites à cette époque en Europe , par des témoins oculaires touchant les merveilles qu'ils avaient sous les yeux. Ils racontent dans ces lettres que l'on entendait partout , et dans les rues , et sur les places , et dans les maisons , et jusque dans les cabanes des bergers , retentir les louanges du vrai Dieu , et les saints noms de Jésus et de Marie ; chose à peine croyable , dans un pays encore presque tout entier infidèle. Et cependant, ces heureux effets, Joseph les avait obtenus en peu de temps , par le seul

atttrait de la musique et du chant , faisant servir , à l'exemple de Dieu , les inclinations de la nature au progrès de la grâce.

Entre les industries sans nombre qu'inventa son zèle , il en est une que nous ne pouvons passer sous silence , d'autant plus que Dieu la favorisa d'une manière toute merveilleuse. Le commerce habituel et familier des Indiens avec les Européens avait , comme il arrive d'ordinaire en ces circonstances , communiqué à ces derniers plusieurs vices des premiers , au grand détriment de la foi et de la piété. Afin de leur en faire remarquer d'une manière plus frappante , et plus persuasive à la fois , la difformité , il résolut de leur en offrir la représentation sur le théâtre , dans un drame vif et animé , afin que les détestant dans les personnages qu'ils auraient sous les yeux , ils apprissent à les détester en eux-mêmes , et à s'en corriger. Le drame étant achevé , il prit pour acteurs quelques-uns des jeunes gens les plus habiles , et choisit la colonie de Saint-Vincent , comme le lieu le plus propre à cette représentation. Prévoyant que la nouveauté du spectacle attirerait un grand concours de monde , il fit dresser le théâtre en plein air. Comme on était sur le point de commencer , l'air s'obscurcit tout à

coup et le ciel se couvrit de nuages, avec tous les signes d'une horrible tempête ; de sorte que les assistants épouvantés se préparaient déjà à s'enfuir pour chercher un abri.

Le saint homme comprit que c'était là l'œuvre du démon qui, prévoyant bien que cette représentation devait tourner mal pour lui , cherchait à l'empêcher. Plus convaincu que jamais des heureux effets qu'elle devait produire , il se mit en prière : puis, d'une voix haute et ferme , qui semblait avoir quelque chose de prophétique , il rappela tout le monde à sa place , assurant qu'il ne pleuvrait pas avant que le spectacle fût achevé , et que tous fussent à l'abri. Il en fut ainsi en effet. La pièce dura plus de trois heures , aux applaudissements de la foule , et avec un profit très-sensible , comme on le vit plus tard. Lorsque tout fut terminé , et que les spectateurs furent partis , le ciel, comme s'il en eût enfin obtenu la permission, se déchargea en une pluie torrentielle , mêlée de foudres et d'éclairs. Tous , à cette vue , crièrent au miracle, et proclamèrent la sainteté de Joseph , dont la parole avait suspendu l'orage pendant quelques heures.

Nous lisons dans la Vie de saint François de Sales que, pour attirer les populations à quelque cérémonie extraordinaire, il eut plusieurs fois recours au moyen qui réussit si bien au père Anchietta, et qu'il fit représenter comme lui sur le théâtre quelques drames pieux, capables de porter à Dieu les assistants. Il alla même plus loin, et ne fit pas difficulté de jouer lui-même un rôle dans ces sortes de représentations. C'est ainsi qu'aux quarante heures d'Annemasse, il représenta Dieu le Père, dans un drame composé par son cousin le chanoine de Sales et son frère Louis, et dont le sujet était le sacrifice d'Abraham (1). Ces faits prouvent que le zèle et la charité sont inépuisables en inventions, et ne rejettent rien de ce qui peut attirer les âmes à Dieu. L'Eglise n'a point dédaigné de favoriser autrefois et d'encourager les représentations théâtrales, lorsqu'elles ne s'étaient point encore écartées de leur véritable but, qui est d'inspirer aux hommes l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Elle n'a condamné le théâtre, que lorsque s'éloignant de sa fin, il a cherché à rendre le vice aimable, et la vertu ridicule, ou même odieuse. Non-seulement elle ne rejette aucun plaisir légitime,

(1) *Vie de saint François de Sales*, par M..., curé de Saint-Sulpice, t. 1, p. 257.

mais sachant que l'homme a besoin de se délasser du travail , par quelque récréation honnête , elle s'est toujours appliquée , avec une tendresse toute maternelle , à préserver les jeux et les divertissements de ses enfants de la corruption qui les rend dangereux et coupables.

Joseph , non content de se consumer tout entier comme une victime d'holocauste , pour la gloire de Dieu , cherchait encore à communiquer à ses élèves et à ses frères le feu de la charité dont il était dévoré. Il les envoyait de temps en temps , par les campagnes et les forêts voisines , s'essayer à l'apostolat , et courir à la poursuite des âmes. Et bientôt , les barbares convertis à la foi dans ces excursions apostoliques furent si nombreux , qu'il n'avait plus où les loger. Il ne se découragea pas pour cela , et sa charité se dilatant en proportion des besoins qui la sollicitaient, il entreprit, de concert avec ses écoliers , de bâtir lui-même plusieurs maisons pour le service de ces nouveaux convertis, se faisant architecte , manœuvre , maçon , serrurier , charpentier , menuisier , selon l'occasion , jusqu'à ce qu'il eut procuré à ces nouvelles familles les choses indispensables à la vie. Ces pauvres néophytes , entendant raconter les merveilles que Dieu opérait par son serviteur ,

ressentirent un vif désir de voir célébrer les saints mystères. Anchietta bâtit donc de la même manière une nouvelle église plus grande , et lorsqu'elle fut achevée , il y fit offrir le saint sacrifice , avec une grande pompe. Chants , musique , illumination , il ne négligea rien pour donner à cette cérémonie le plus de solennité possible , afin de frapper davantage les sens de ces barbares , et de pénétrer ainsi jusqu'à leur cœur. Trente d'entre eux reçurent le baptême , et l'on ne saurait exprimer quelle fut la joie de Joseph , en voyant ainsi le règne de Jésus-Christ s'étendre dans ces contrées, et son saint nom glorifié.

Il voulut associer à son apostolat jusqu'aux petits enfants qui fréquentaient son école , se servant d'eux pour agir sur leurs parents , et maintenir en ces derniers la pureté de la foi et l'innocence des mœurs. Malheur à ceux qui osaient , en présence de leurs enfants, pratiquer leurs anciennes superstitions , ou faire quelque autre chose qui sentît le paganisme. Ceux-ci étaient les premiers à les reprendre , et à leur reprocher avec une sainte liberté l'infidélité dont ils se rendaient coupables envers Dieu, leur ingratitude, et les terribles châtiments qu'ils attiraient sur leurs têtes. Et si tout cela ne suffisait pas pour les ramener dans la

bonne voie, ils accouraient auprès de leur bon maître, pour l'informer de ce qui se passait, afin qu'il pût appliquer lui-même au mal un remède plus efficace.

Dans les calamités publiques, par lesquelles Dieu a coutume de punir principalement les scandales publics, il opposait aux traits de la justice divine, comme un bouclier puissant, l'innocence de ses chers enfants. C'était un spectacle vraiment touchant de le voir en ces circonstances, à la tête d'une troupe nombreuse d'enfants innocents, vêtus d'habits de deuil et de pénitence, les uns une couronne d'épines sur la tête, les autres une croix pesante sur les épaules, d'autres se flagellant jusqu'au sang, parcourir ainsi les rues les plus fréquentées, et demander à Dieu, la cessation des fléaux dus aux crimes de leurs pères. Voilà ce que le zèle et la charité d'Anchieta étaient parvenus à faire au milieu d'une population sauvage, et qui sortait à peine des ténèbres de la barbarie. Ces pauvres gens, qui ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des hommes, et qui n'avaient suivi jusque là que les appétits de la brute, il en avait fait moins des hommes que des anges, en les rendant chrétiens; et l'on voyait reflourir dans ces contrées les vertus des premiers

fidèles. Tant il est vrai que l'esprit de Dieu est toujours le même, toujours aussi puissant, aussi efficace; et que, s'il ne produit pas partout les mêmes effets, c'est que notre faiblesse et notre tiédeur opposent à son action une résistance opiniâtre.

Telle fut la vie pénible et laborieuse d'Anchieta, pendant les sept ans qu'il enseigna à Saint-Paul les lettres humaines. Elle ne le cède, on le voit, en merveilles et en sainteté à aucune vie d'apôtre. Aucune consolation temporelle ne venait relever de temps en temps la nature, écrasée sous tant de fatigues et de peines, et lui donner un peu de soulagement. Il raconte lui-même, dans une lettre du mois d'août 1554, à saint Ignace, combien la maison qu'il habitait était étroite et dénuée de toutes choses. « Depuis le mois de janvier, lui dit-il, jusqu'à présent, nous habitons au nombre de vingt une pauvre cabane, faite de bois et de terre, et couverte de chaume. Elle a en tout quatorze pas de long et dix de large. La même chambre est à la fois l'école, le dortoir, l'infirmerie, la dispense, le réfectoire, la cuisine, etc. Malgré cela, notre joie et la paix de nos cœurs sont telles, que nous ne saurions envier les maisons plus belles et plus commodes de nos frères bien-aimés d'Europe. »

Il n'avait pour lit qu'un simple hamac, et c'est tout au plus si, de temps en temps, il faisait un peu de feu pour se réchauffer, malgré la rigueur du climat, et quand il le voulait faire, il allait lui-même chercher du bois dans la forêt voisine. Son vêtement consistait dans une pauvre soutane de coton, sans bas ni souliers. Sa nourriture se composait d'un peu d'herbes et de fruits, ou de quelques petits poissons, et quelquefois d'un peu de farine de maïs, dont les Indiens lui faisaient l'aumône. Nous ne parlons point ici de ses jeûnes, de ses veilles, de ses cilices, de ses disciplines, et de tous les genres de supplices dont il avait coutume de tourmenter son corps. Nous aurons occasion d'en parler plus tard. Il nous faut le voir maintenant, non plus dans la sphère étroite d'une école, mais parcourant les campagnes en missionnaire, et devenant l'apôtre de plusieurs provinces.

CHAPITRE V.

Joseph Anchieta est chargé du ministère des missions. — Les indigènes se révoltent pendant les premières années de son apostolat. — Les peines et les fatigues qu'il se donne afin d'assoupir la révolte.

Après ces sept années, passées avec tant de mérite et de fruits à enseigner les lettres humaines, les supérieurs de Joseph, apercevant en lui une aptitude particulière à la prédication jointe à un zèle ardent du salut des âmes, l'appelèrent, au commencement de l'année 1560, au ministère apostolique des missions, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre. Il exerça ces saintes fonctions pendant près de trente-sept ans, et Dieu seul sait combien de milliers d'âmes il lui a gagnées pendant tout ce temps. Mais avant de suivre le nouveau missionnaire dans ses excursions pacifiques, l'ordre des temps et des actions du serviteur de Dieu nous le représente devenu guerrier pour la défense de la foi, et donnant carrière à son zèle au milieu du bruit des armes et des combats.

La religion catholique faisait dans ces contrées des progrès merveilleux , et cette vigne choisie du Seigneur , grâce aux soins assidus des ouvriers évangéliques, florissait toujours plus vigoureuse et plus belle , lorsque tout à coup , en 1556 , elle fut ravagée par une furieuse tempête. Les Tamoins et les Tupis , peuplades plus féroces et plus indomptables que les autres, prirent tout à coup les armes, se révoltèrent contre les Portugais , et par leurs excursions répandirent la consternation dans tout le pays. Les préfectures de Saint-Vincent et de Saint-Paul se trouvant plus proches d'eux , furent plus particulièrement exposées à leurs insultes. Il n'est point de notre sujet de raconter les commencements, les progrès et les vicissitudes d'une guerre qui, allumée par la rancune et la vengeance des indigènes, et fomentée par la cupidité des étrangers , troubla pendant près de vingt ans ce royaume et cette chrétienté naissante , malgré les secours qui furent envoyés de Portugal , à diverses reprises , par Jean III d'abord , et plus tard, par Catherine d'Autriche , sœur de Charles-Quint , grand'mère et tutrice du roi don Sébastien encore enfant. Pour ce qui regarde le serviteur de Dieu dont nous écrivons ici la vie , il suffit de savoir que cette guerre lui coûta beaucoup de fatigues , de sueurs et de larmes.

Son cœur fut déchiré à la vue des calamités qui affligeaient cette chrétienté jeune encore. Il passait les nuits entières en prières devant le saint Sacrement, s'offrant comme une victime de propitiation pour le salut public. Reconnaissant dans ces malheurs un châtiment de Dieu, qui voulait, par la main des infidèles, punir les crimes d'un grand nombre de chrétiens, surtout parmi les Européens, il s'éleva avec une liberté toute apostolique contre leur vie dissolue, leurs extorsions, leurs violences, leurs scandales publics, leur représentant avec force le tort qu'ils faisaient à la foi, l'obligation où ils étaient de donner aux autres l'exemple, et les châtiments terribles qui leur étaient réservés, s'ils ne se corrigeaient promptement et de tout cœur. Non content de satisfaire lui-même à la justice divine par la prière, le jeûne et les disciplines, il engagea les autres à en faire autant, et c'est à lui que l'on doit les pénitences publiques qu'on vit alors à Saint-Vincent, et en plusieurs autres lieux. Il parcourait les rues, les places, et entrait dans les maisons, exhortant tout le monde à apaiser la colère divine justement déchaînée contre eux.

Il ne lui fallut ni moins de peines ni moins de fatigues pour assister, et de près et de loin, les

soldats envoyés par le gouvernement portugais, afin de réprimer l'audace des rebelles, et de les rappeler à la soumission. Les intérêts de leurs âmes étaient surtout l'objet de sa sollicitude, et il n'épargnait aucune industrie pour les réconcilier avec Dieu. Sa charité envers les blessés ou les malades était admirable. Elle revêtait alors toutes les tendresses d'un père et d'une mère. Il était à la fois pour eux un directeur, un médecin, un chirurgien, un infirmier; il se faisait même à l'occasion leur valet, remplissant à leur égard les offices les plus bas.

Regardant cette guerre comme une guerre de religion, à cause du grand préjudice qui en revenait à la foi, il entreprit à ce sujet plusieurs voyages, tint plusieurs fois conseil avec les officiers du roi, et alla jusqu'à enrôler, en son propre nom, de nouvelles milices, pour renforcer l'armée chrétienne. Il ne cessait d'animer les troupes à combattre avec valeur, leur représentant que c'était la cause de Dieu qu'ils défendaient. Mais ni le courage des soldats, ni les victoires qu'ils remportèrent, ni la sage conduite du général en chef de Sa, gouverneur du royaume, ne purent étouffer la révolte qui semblait au contraire prendre une nouvelle vigueur de ses défaites mêmes, et se mon-

trait plus audacieuse après chaque revers. Anchieta et le père Emmanuel de Nobrega conçurent donc le projet hardi, et presque téméraire, d'aller trouver les rebelles, pour traiter avec eux de la paix. Ils communiquèrent leur projet aux chefs de l'armée, qui non-seulement l'approuvèrent, mais comblèrent d'éloges les deux religieux, ne pouvant assez admirer leur dévouement et leur courage. Ils partirent donc tous les deux de Saint-Vincent, au mois de mai 1563, et abordèrent dans le pays ennemi, après une navigation courte et heureuse.

Les Tamoins, apprenant que des étrangers se préparaient à descendre sur la plage, entrèrent dans de grandes alarmes, et se disposèrent à leur disputer l'entrée du pays. Mais dès qu'on leur eût dit que ces étrangers étaient le père de Nobrega et Anchieta, déjà connus parmi eux pour des hommes d'une vie pure et d'un commerce agréable, et qu'ils étaient venus seulement pour leur offrir la paix, ils les accueillirent avec bienveillance, et les admirèrent chez eux. On leur offrit un logement dans la maison d'un vieillard vénérable et d'un caractère très-doux. A peine furent-ils installés, qu'ils demandèrent et obtinrent la permission d'ériger dans un lieu planté d'arbres une petite

chapelle , couverte de branches de palmiers , où le père de Nobrega célébrait chaque jour le saint sacrifice , en présence des sauvages eux-mêmes , que la nouveauté du spectacle attirait. Et comme le concours des Indiens , poussés par la curiosité , devenait toujours plus grand , Anchieta se mit à leur expliquer dans leur langue les mystères de notre foi , d'une manière si claire , avec des comparaisons si bien adaptées au génie de la nation , qu'un grand nombre d'entre eux , convaincus par l'évidence de la vérité , demandèrent le baptême ; et ils l'auraient reçu , si le peu de sûreté qu'offrait ce lieu n'eût conseillé aux deux religieux de leur différer cette grâce.

Pendant qu'Anchieta et son compagnon exerçaient ainsi leur zèle , pleins d'espoir dans le succès de leurs efforts , ils furent sur le point d'être massacrés par les sauvages. Il y en avait en effet beaucoup parmi eux qui , voulant à tout prix la guerre , ne pouvaient souffrir qu'on leur parlât de paix. Pour la rendre à jamais impossible, ils essayèrent donc plusieurs fois de les tuer , ou par force ou par ruse ; mais ils n'y purent réussir , grâce à la vigilance et à la fidélité de leur hôte , qui ne tarda pas à recevoir la récompense du service qu'il leur avait rendu : car peu de temps après, il

eut le bonheur de connaître le vrai Dieu ; et de se convertir au christianisme.

Il y avait déjà deux mois qu'ils demeuraient parmi les rebelles , sans avoir pu conclure la paix , à cause des conditions inexécutables qu'y mettaient ces derniers, lorsque le père de Nobrega fut rappelé en hâte à Saint-Vincent, où sa présence était nécessaire pour plusieurs affaires concernant la religion et le bien de l'État. Il consulta Anchieta pour savoir ce qu'il devait faire. Quelque pénible que fût ce coup pour ce dernier , préférant le bien public à son avantage particulier, il l'encouragea à partir , s'offrant à rester seul au milieu des ennemis, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'amollir le cœur de ces barbares , et de les amener à faire la paix. Les deux religieux s'étant donc embrassés tendrement, le père de Nobrega partit vers la fin du mois de juin , pour retourner à Saint-Vincent , où il fut accueilli avec un amour et une joie incroyables , par la population tout entière , qui l'aimait et le vénérail comme un père.

Joseph étant resté seul au milieu d'une nation perverse , vécut pendant tout ce temps comme un lis parmi les épines. Mais ce séjour qui aurait pu être funeste pour une volonté moins affermie dans



le bien , ne fit que fortifier sa vertu , et lui donner un nouvel éclat. C'était , il faut en convenir , une position bien délicate , pour un homme à la fleur de l'âge , de se voir entouré de mille occasions de péché , de mille dangers , de mille scandales , sans sacrements , sans livre , sans directeur. Aussi , comprenant le péril où il était , et se défiant de ses propres forces , il redoubla ses prières , ses jeûnes , ses disciplines , et garda toujours sur lui un dur cilice , qui en tourmentant continuellement sa chair , en émoussait la vigueur , et en réprimait les saillies. Persuadé que pour conserver le précieux trésor de la pureté , il faut veiller exactement sur son cœur , il redoubla en même temps de vigilance , observant avec exactitude les moindres mouvements de la nature , afin d'étouffer dans leur germe tous ceux qui pourraient affaiblir en lui la grâce. Sa dévotion envers la sainte Vierge devint plus vive et plus tendre encore ; et c'est à elle qu'il confia d'une manière spéciale la garde de son cœur et de sa pureté , lui promettant , s'il parvenait à sortir de cette épreuve , sans tache ni souillure , de composer en vers sa vie , comme il le fit plus tard en effet , afin de remplir son vœu.

A l'exception du temps très-court qu'il donnait au repos , et aux autres besoins de la nature , on

peut dire que toutes ses nuits étaient à Dieu , et ses jours au prochain. Non content d'accréditer la sainteté de la foi qu'il prêchait , par l'innocence de sa vie , il s'efforça encore d'en prouver la vérité par des discours énergiques et convainquants. Ne pouvant , comme nous l'avons vu plus haut , accorder la grâce du baptême à ceux qui la demandaient , à cause du danger où ils auraient été de retomber dans l'infidélité , il eut le bonheur de baptiser à leur lit de mort plusieurs sauvages , enfants ou autres , et de leur ouvrir ainsi le ciel. Ses soins et son zèle à l'égard des adultes ne furent pas non plus inutiles ; et s'il ne put les convertir tous , il eut du moins la joie d'empêcher beaucoup de péchés parmi eux. A force de leur représenter avec énergie , dans ses entretiens familiers , dans ses catéchismes et dans ses prédications , la difformité des vices auxquels ils étaient le plus sujets , comme la vengeance , les haines l'incontinence et l'anthropophagie , il leur en inspira tant d'horreur , qu'un grand nombre y renoncèrent tout à fait , ou firent du moins quelques efforts pour s'en corriger.

Lorsqu'il était accablé de fatigue , son délassement était d'aller sur le rivage de la mer ; et c'est là que pour accomplir son vœu , il composa en vers

latins, sans livre et en se promenant , la vie de la sainte Vierge. En lisant ces allégories touchantes , ces symboles, ces figures tirées de l'Écriture et des Pères, dont ce poème est rempli , on ne sait lequel admirer davantage , ou de la piété de l'auteur , ou de son érudition , de sa doctrine et de son génie. Dieu et la sainte Vierge montrèrent combien cette œuvre leur était agréable : car plusieurs témoins oculaires racontent que bien souvent , pendant qu'il y travaillait , un oiseau charmant , revêtu des plus riches couleurs , voltigeait autour de lui , et venait se poser tantôt sur ses épaules, tantôt sur sa tête ou sur ses mains.

Telle fut la vie que mena le serviteur de Dieu , pendant les trois mois qu'il demeura seul parmi les sauvages. La douceur de ses manières et la pureté de ses mœurs finirent par lui gagner tous les cœurs : si bien qu'il réussit enfin à conclure la paix , à la satisfaction de toutes les parties , qui se donnèrent réciproquement les témoignages les plus sincères d'une parfaite amitié. Après avoir rendu à Dieu de publiques actions de grâces pour un si grand bienfait , il se disposa à partir pour Saint-Vincent. Cette résolution lui coûta beaucoup , et elle paraît héroïque , vu les circonstances. Joseph , en effet , se rappelait les faveurs

innombrables qu'il avait reçues de Dieu et de la sainte Vierge en ce lieu. Comme un autre Jean , dans l'île de Pathmos , il aimait cette contrée , qui d'une terre d'exil , était devenue pour lui une patrie chère à son cœur. Il savait d'ailleurs que ces peuples , quoique sauvages, étaient faciles à civiliser , et qu'il ne fallait pour cela qu'une main habile et charitable. Il savait qu'il y en avait parmi eux un grand nombre disposés à embrasser la foi de Jésus-Christ , et désireux de recevoir le baptême.

Son cœur saignait à la seule pensée de quitter ce pays, où il avait déjà fait tant de bien, où il lui en restait tant à faire, et de laisser ainsi inachevée une œuvre qui lui avait causé tant de peines , et que Dieu avait bénie. Il trouva un obstacle non moins grand à son départ , dans l'amour de ces peuples pour lui. Ces pauvres gens , en effet , semblaient avoir changé de nature ; ils ne pouvaient souffrir de rester privés de la présence d'un homme , qui les avait édifiés par les exemples de toutes les vertus , qui leur avait enseigné tant de belles doctrines , qui les avait aimés comme un père, qui les avait toujours assistés dans leurs maux , consolés dans leurs travaux , et secourus dans leurs besoins. Accourant en foule autour de lui , ils le

suppliaient , les larmes aux yeux , et les bras tendus vers lui , d'avoir pitié d'eux , de leurs enfants, de leurs pauvres familles. Mais l'obéissance appelait Joseph ; il n'y avait donc plus à hésiter pour lui. Il les remercia de leurs bonnes dispositions à son égard , les bénit tous , les pressa tous sur son cœur , leur assurant que , s'il se séparait d'eux de corps , il les porterait toujours dans son cœur , et ne cesserait jamais de prier pour eux le Père des miséricordes. Il leur recommanda de conserver et de cultiver avec soin les semences de la foi qu'il avait répandues parmi eux , leur promettant que s'ils le faisaient , Dieu de son côté ferait croître et mûrir ces germes précieux. Il s'embarqua le 14 septembre de cette même année pour Saint-Vincent , où il arriva après sept jours d'une navigation difficile et périlleuse. Cette fois encore, le démon suscita contre lui une horrible tempête. Le vaisseau allait être englouti par les flots. Mais Joseph, avec l'assurance d'un prophète , prédit aux passagers et aux matelots qu'aucun ne périrait , et qu'ils seraient bientôt hors de danger ; ce que l'événement ne tarda pas à justifier.

CHAPITRE VI.

Anchieta se rend à Rio-de-Janeiro et de là à Bahia , où il est ordonné prêtre. — Ses relations avec le vénérable martyr Ignace d'Azevedo. — Il retourne à Rio , où il convertit un hérétique fameux.

Anchieta ayant abordé à Saint-Vincent , se reposa de ses fatigues et de ses travaux , en mettant par écrit la vie de la sainte Vierge , qu'il avait composée en vers , au nombre de plus de quatre mille , et que sa mémoire prodigieuse avait su conserver jusque là. L'œuvre terminée , il la dédia en accomplissement de son vœu à la Mère de Dieu , protestant qu'il avait désiré bien des fois mourir martyr de la main des infidèles , mais que ses péchés l'avaient rendu indigne de cet honneur , réservé seulement aux héros. Il ne demeura pas longtemps à Saint-Vincent , ayant été appelé ailleurs au service de la religion.

La paix avec les barbares n'avait pas été tellement générale , qu'elle eût fait tomber des mains

les armes à tous les rebelles. Deux villages entiers près de Rio-de-Janeiro , irrités d'une paix conclue malgré eux , avaient allumé la guerre avec plus de fureur encore qu'auparavant. A cette nouvelle , la cour de Portugal expédia promptement de nouveaux secours , avec l'ordre d'éteindre à temps ces étincelles qui , si on n'y prenait garde , ne tarderaient pas à produire un incendie irréparable. Le gouverneur du Brésil n'avait ni moins de résolution ni moins de courage ; mais il ne se crut assez fort que lorsqu'il eût obtenu d'avoir avec lui Anchieta , persuadé que la sainteté de ce religieux serait, pour toute l'armée, un encouragement pendant le combat et un gage de victoire.

Cependant Joseph , à peine arrivé à Rio avec l'armée , fut appelé par ses supérieurs à Bahia , pour y être ordonné prêtre. Il avait alors trente-trois ans. Il reçut en même temps l'ordre de visiter, en passant par la préfecture du Saint-Esprit, la maison que les Jésuites y possédaient , et les villages voisins , avec la faculté d'y prescrire et ordonner tout ce qu'il jugerait utile à la discipline régulière des religieux de la Compagnie, et au bien de cette chrétienté. Elle avait grand besoin de consolations et de secours , car la peste venait d'y faire de grands ravages. Cette mission , confiée à

un jeune homme , qui n'était pas encore prêtre , montre bien quelle estime on avait de sa sainteté , de son zèle et de sa prudence. Au Saint-Esprit , il régla d'abord les affaires de la maison ; après quoi il tourna ses soins au dehors, parcourant tous les villages , pénétrant dans toutes les cabanes , visitant chaque famille , prêchant, enseignant le catéchisme, exhortant tout le monde à bien vivre, avec la douceur persuasive de ses paroles et la vertu des prodiges dont Dieu confirma plus d'une fois ses discours, en un mot, portant partout l'allégresse et la paix.

A Bahia , après plusieurs jours d'une retraite fervente, sanctifiée par des jeûnes rigoureux , de longues veilles , et de rudes disciplines , pour se préparer au grand pas qu'il allait faire , il reçut en 1566 les ordres sacrés, des mains de l'évêque du Brésil, dom Pierre Leitan , qui le connaissait déjà depuis longtemps. Il célébra sa première messe avec une si grande abondance de larmes , et de consolations intérieures , qu'il lui semblait impossible que l'on pût goûter au ciel des joies plus pures et plus vives que celle dont son ame était inondée , et qui avait débordé jusque sur ses sens.

C'est à cette époque que Joseph connut le père Ignace d'Azevedo qui, quatre ans plus tard, en 1578, fut tué avec trente-neuf autres religieux de la compagnie de Jésus, par des corsaires hérétiques, en haine de la religion catholique, près de l'île de Palma. Le père Ignace d'Azevedo avait été envoyé au Brésil par le général de la compagnie, saint François Borgia, avec la charge de visiteur. Il arriva à Bahia pendant que Joseph y recevait les ordres. A la première rencontre, et dès qu'ils se furent embrassés, ces deux grands serviteurs de Dieu lurent chacun dans l'âme de l'autre ce que la bonté divine y avait daigné faire. Ils eurent ensemble plusieurs conférences secrètes, où ils se communiquaient réciproquement les grâces dont le Seigneur les avait enrichis, et les saints désirs dont ils brûlaient de procurer la gloire de Dieu, même aux dépens de leur vie. Le visiteur traita avec Joseph les affaires les plus importantes de la province et de cette chrétienté, et des moyens les plus propres pour y maintenir et y développer la ferveur et toutes les vertus chrétiennes. Ils ne se séparèrent que lorsque la guerre avec les barbares fut terminée.

La reine Catherine avait fait élever la ville de Rio-de-Janeiro, pour la défense de la religion et de

l'État. Cette ville faisant chaque jour de nouveaux progrès, les Jésuites résolurent d'y bâtir un collège. Et la reine elle-même, désirant de maintenir la foi et les bonnes mœurs dans cette nouvelle chrétienté, offrit à la Compagnie un emplacement convenable, des revenus, et sa royale protection. Anchieta et le père de Nobrega furent chargés du soin de pousser les travaux avec activité.

Le séjour de Rio donna à Joseph l'occasion de gagner un plus grand nombre d'ames à Dieu, mais il fut en même temps pour lui la source de beaucoup de souffrances et de fatigues. Le père de Nobrega était, il est vrai, en sa qualité de supérieur, chargé du soin des nouvelles colonies, et c'était à sa vigilance que le père d'Azevedo, visiteur, avait recommandé les maisons de la Compagnie, et les fidèles de Saint-Vincent, de Tous-les-Saints, de Saint-Paul, du Saint-Esprit, et des villages environnants. Mais comme il avait une santé très-faible, et qu'il était sujet de temps en temps à des maladies très-graves, tout le poids de ces pénibles fonctions retombait sur Anchieta. Il était donc obligé d'être continuellement en route, et le jour et la nuit, allant d'un lieu à un autre catéchiser, instruire, prêcher, administrer les sacrements, arranger les procès, retrancher les scandales,

consoler les malades, assister les mourants, pourvoir à tout, en un mot, et porter secours partout où il en était besoin.

Il y avait entre autres un village peuplé d'Indiens, qui étaient venus à Rio de contrées éloignées, à l'occasion de la guerre. Le serviteur de Dieu se mit à cultiver cette chrétienté avec un soin tout particulier, n'épargnant aucune fatigue, et n'omettant aucun moyen pour porter ces âmes à Dieu, et les affermir dans le bien. Dieu récompensa son zèle et ses efforts, car ce village devint bientôt la portion la meilleure du troupeau de Jésus-Christ, et les habitants se distinguèrent toujours par leur fidélité à Dieu et au gouvernement portugais.

C'est à cette époque que le père Anchieta convertit un célèbre calviniste, nommé Jean Boles, français de nation, homme de beaucoup d'esprit, et très-savant dans les saintes Écritures et dans les langues hébraïque, grecque et latine. Il était avec cela grand parleur, et très-habile dans l'art de gagner les cœurs, ayant une éloquence très-insinuante, et d'autant plus dangeureuse qu'elle paraissait moins étudiée. Il n'était pas seulement hérétique, mais il était devenu hérésiarque, et s'était

mis à répandre ses erreurs parmi les populations , en secret d'abord , puis ouvertement déclamant en public , contre les saintes images , contre l'autorité de l'Église , et plusieurs autres dogmes catholiques. Mais quelques précautions qu'il prit pour cacher son jeu , il fut bientôt découvert , mis en prison , convaincu et condamné à mort. Avant d'exécuter la sentence , on tenta , selon la coutume , tous les moyens pour le convertir. Mais ces esprits orgueilleux et opiniâtres reviennent difficilement à Dieu ; et il faut ordinairement un miracle de la grâce pour les faire rentrer en eux-mêmes. Tous les moyens que peuvent suggérer le zèle et la charité chrétienne ayant échoué contre la dureté de ce cœur intraitable , on appela enfin , comme dernière ressource , le père Anchieta. A peine celui-ci l'eût-il vu , qu'il l'embrassa , le pressa tendrement sur son cœur , usant à son égard de toutes les industries que peut inspirer la charité la plus vive. Après avoir ainsi gagné le cœur , il n'eut pas de peine à gagner l'esprit , et en peu d'heures , il fit de cet hérétique un catholique sincère et repentant. Jean Boles abjura le calvinisme , rétracta publiquement ses erreurs , demanda pardon de tous les scandales qu'il avait donnés , et s'étant remis entièrement entre les mains de son bon père , comme il appelait Anchieta , il mourut

en produisant des actes fervents de foi , de contrition et d'amour de Dieu , et laissant à tous ceux qui furent témoins de sa mort l'espoir bien fondé de son salut éternel.



CHAPITRE VII.

Missions apostoliques du père Anchieta. — Son excellente doctrine, et son talent dans la prédication.

Jusqu'ici le père Anchieta n'avait été apôtre qu'à moitié, puisque n'étant pas encore prêtre, il n'avait pu remplir les fonctions les plus importantes et les plus difficiles du ministère apostolique. Mais avant d'entrer dans le détail de son apostolat, il n'est pas inutile de mettre ici sous les yeux du lecteur un aperçu général des missions de ce grand serviteur de Dieu. Elles firent, à partir de ce moment, l'occupation de toute sa vie, même pendant le temps qu'il fut supérieur, quoiqu'il dut songer alors, plutôt à former des apôtres qu'à en exercer lui-même les fonctions.

Il y avait au Brésil deux sortes de missionnaires. Les uns parcouraient continuellement les côtes de la mer, pour maintenir dans la foi et la piété, non-seulement les Indiens nouvellement baptisés, et réunis dans des villes ou des villages, mais

encore les Européens venus en ces pays , soit pour le service du roi , soit pour leurs propres intérêts. Les autres pénétraient dans l'intérieur du pays , jusqu'à cent lieues quelquefois , à la recherche des sauvages , pour leur porter , au milieu des forêts , la lumière de l'Evangile et la connaissance de Jésus-Christ. Quoique ces deux sortes de mission fussent extrêmement pénibles , la seconde toutefois était bien plus difficile , plus fatigante et plus dangereuse. Souvent , en effet , les pauvres missionnaires manquaient des choses les plus indispensables à la vie , n'ayant pour nourriture que les fruits sauvages des arbres des forêts , et pour breuvage que l'eau des fleuves. Il leur fallait voyager à pied , des mois entiers , quelquefois , par des routes inconnues et inaccessibles , exposés à l'intempérie des saisons , à la voracité des tigres , des serpents et d'autres animaux féroces , et surtout aux embûches des sauvages , plus avides de chair humaine que les bêtes les plus féroces. Or , on peut dire que le père Anchieta fut ou le premier fondateur , ou le restaurateur de ces deux sortes de missions. Ce fut lui qui , par ses exemples , ses conseils et son autorité , leur donna leur forme et leurs lois : et Dieu seul sait les fatigues , les peines et les dangers qu'il eut à essuyer pendant ses quarante-deux ans d'apostolat.

Voici l'ordre qu'il avait établi dans la journée pour les chrétientés confiées à ses soins. Dès le lever de l'aurore, la cloche sonnait l'*Angelus*, et tous commençaient la journée en saluant la sainte Vierge, et implorant son secours. Puis les enfants se rassemblaient devant l'église, et récitaient alternativement le rosaire; après quoi, toute la population du village assistait ensemble au saint sacrifice, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. La messe était suivie de l'explication du catéchisme, et, à l'heure marquée, les adultes allaient à leurs affaires, et les jeunes gens à leurs écoles respectives, pour y apprendre la lecture, l'écriture, les cérémonies de l'Église; ils prenaient aussi des leçons de chant et de musique, qui servaient ensuite à glorifier Dieu, et à relever l'éclat des cérémonies, soit à l'église, soit dans les processions. A cinq heures après midi, toute la population se rendait de nouveau à l'église, pour entendre un sermon sur les fins dernières de l'homme, ou sur quelque vérité importante de notre foi. La journée se terminait par une procession de tous les enfants, afin d'implorer la miséricorde divine pour les âmes du purgatoire.

Outre ces nombreuses occupations, qui duraient pendant tout le temps des missions, il lui fallait encore, en tout temps et à toute heure, entendre les confessions, donner la sainte communion, bénir les mariages, arranger les procès et les différends, baptiser les enfants nouveau-nés, préparer ceux qui devaient faire leur première communion, recueillir les nouveaux convertis, qui venaient tous les jours demander le baptême, assister les malades et les mourants. Tous ces travaux du ministère apostolique étaient chers au serviteur de Dieu, et réclamaient tous ses instants. Il ne se contentait pas de produire parmi les populations qu'il visitait quelques effets passagers, comme il arrive souvent dans les missions, où l'entraînement de l'exemple, les prédications et les exercices de piété, qui se suivent sans cesse, arrachent pour ainsi dire l'âme pendant plusieurs jours à la terre, et l'élèvent comme malgré elle vers le ciel. Il savait que, par suite de la faiblesse et de l'inconstance du cœur humain, ces impressions salutaires sont bien souvent fugitives, et qu'au bout de quelque temps, la volonté n'étant plus soutenue par cet ensemble de pratiques qui accompagnent une mission, reprend ses anciennes habitudes, ou tombe dans une tiédeur qui mène presque infailliblement au péché.

Il cherchait donc à établir si bien la piété dans le cœur , qu'elle y jetât de profondes racines. Aussi, reconnaissait-on encore, longtemps après sa mort, les traces de son passage , à la ferveur qui régnait en ces contrées , où l'on retrouvait l'esprit des premiers fidèles.

Il n'y avait point dans toute l'Amérique de lieu où le culte de Dieu fût plus florissant , où l'on traitât avec plus de respect les saints mystères et tout ce qui regarde la religion et la foi. Tout le luxe de ces peuples était dans les églises , et chacun s'empres-
sait de fournir ce qu'il avait de plus précieux chez lui pour orner la maison de Dieu. Ils célébraient les fêtes avec une splendeur incroyable , n'épar-
gnant ni fatigues ni dépenses pour leur donner le plus d'éclat possible. Manquer aux offices , aux jours marqués, leur aurait paru, quelle que fût d'ail-
leurs la distance , un scandale et un sacrilège ; et l'on aurait montré au doigt celui qui se serait rendu coupable de cette négligence. La modestie , le silence et la dévotion avec laquelle ils assistaient aux cérémonies de l'Eglise auraient pu servir à la fois de reproche et d'exemple aux Européens nés dans le christianisme. Le soir qui précédait le jour de la communion , un silence religieux régnait dans tout le village, et jusque dans l'intérieur des

maisons , chacun s'occupant à purifier sa conscience et à préparer à l'hôte divin qu'il devait recevoir un logement convenable. Le jour de la communion tout entier était consacré à la prière , à la méditation , et aux autres exercices de piété.

Tous les vendredis de l'année , on leur prêchait la passion de Jésus-Christ , et l'émotion des assistants était si grande que tous , fondant en larmes , ne croyaient pouvoir témoigner à notre Seigneur leur reconnaissance pour un si grand bienfait , qu'en se donnant la discipline , et en lui rendant sang pour sang. C'était bien autre chose encore pendant la semaine sainte : on voyait alors , non-seulement les hommes d'un âge mûr , mais encore les enfants visiter en foule les sépulcres somptueux élevés pour honorer la mort du Christ , et là , se flageller jusqu'au sang. Ces peuples avaient une merveilleuse dévotion pour la sainte Vierge : outre les pratiques dont ils l'honoraient chaque jour dans leur particulier , ils se réunissaient tous les samedis à l'église , pour y chanter le *Salve Regina* avec une telle profusion de cierges , avec un orchestre si nombreux , et en un si grand concours de peuple , qu'on eût dit une des plus grandes fêtes de l'année. Ils étudiaient le catéchisme avec un zèle admirable et , pour mieux pénétrer le

sens des vérités qui leur étaient enseignées , ils tenaient tous les dimanches , et les jours de fêtes, des conférences et des dialogues instructifs et édifiants à la fois. Tels furent les fruits de bénédiction que produisit dans cette terre , autrefois stérile , le zèle apostolique du père Anchieta ; telle fut la moisson qu'il prépara au père de famille , par ses travaux et ses sueurs.

Ces occupations , qui auraient absorbé la vie d'un autre , ne suffisaient pas à son ardente charité ; il lui fallait des missions plus difficiles et plus méritoires encore. Après avoir , pendant une partie de l'année , évangélisé les Indiens qui habitaient les côtes , et avaient déjà goûté les premiers fruits de la civilisation , il s'enfonçait dans l'intérieur des terres , vêtu d'un habit simple et court , avec un crucifix , un chapelet au cou , un bourdon à la main , et sur les épaules un petit paquet qui renfermait son bréviaire et les choses nécessaires pour le saint sacrifice. Accompagné d'un catéchiste , il pénétrait au plus épais des forêts , grimpait le long des montagnes les plus abruptes , et s'aventurait au fond des vallées , à la recherche des âmes. S'il rencontrait quelqu'un , il prenait aussitôt son crucifix , et le levait en l'air comme un étendard. Puis tendant de loin les bras vers lui ,

il s'efforçait de lui faire comprendre avec la voix et le geste qu'il lui voulait du bien. Enfin lorsqu'il l'avait rejoint , il le pressait tendrement sur son cœur, le baisait, le caressait, et cherchait par les manières les plus suaves à lui découvrir le précieux trésor de la foi qu'il venait lui apporter, lui faisant entendre qu'il ne tenait qu'à lui de le posséder, et qu'en le possédant , il serait heureux pour toujours.

Avec ces industries et d'autres encore qu'inventait sa charité , ce grand chasseur d'ames ne sortait jamais sans faire un butin considérable, et il lui arrivait quelquefois de gagner jusqu'à cent ames dans une seule excursion. Mais ces chasses lui coûtaient des fatigues et des travaux infinis : il lui fallait parcourir pieds nus d'affreux précipices , des contrées marécageuses ou des sables brûlants. Aussi, bien souvent, ses pieds blessés laissaient derrière lui une longue trace de sang. Privé de tout secours humain , obligé de passer presque toujours les nuits en plein air , sur la terre nue , au milieu des bêtes féroces dont les hurlements troublaient son sommeil , il était encore exposé à chaque instant à être tué et mangé par les sauvages , dont plusieurs étaient d'un naturel si pervers et si soupçonneux , que les bienfaits les rendaient plus mauvais encore. Mais la charité de Dieu dont

son cœur était consumé lui donnait un courage et une force qui semblaient croître avec les obstacles.

C'est ici le lieu de raconter une conversion vraiment miraculeuse , faite par ce grand serviteur de Dieu , dans les premières années de son ministère apostolique , et dans laquelle le Seigneur voulut donner à ce saint homme comme un gage anticipé des conversions bien plus nombreuses , et bien plus extraordinaires , qu'il devait faire dans le cours de son apostolat. Il n'était pas encore prêtre alors. Un jour donc qu'il s'était aventuré au milieu des rochers et des précipices , pour voir s'il n'y trouverait point quelqu'ame à gagner , il vit à peu de distance couché à terre un pauvre vieillard âgé de plus de cent ans , qui n'avait plus que la peau sur les os , et semblait plutôt mort que vivant. Joseph le salua d'abord d'une manière affable et prévenante ; puis, après lui avoir parlé de plusieurs sujets , il fit tomber adroitement la conversation sur les choses du ciel , lui montrant avec son énergie accoutumée la nécessité de reconnaître un seul Dieu créateur de l'univers , l'immortalité de l'ame , les récompenses éternelles préparées aux bons après la mort, et les peines réservées aux méchants , la rédemption du genre humain ,

avec tous les principaux mystères de notre foi. Le vieillard, en entendant ces choses si nouvelles pour lui , fut frappé d'étonnement ; puis la grâce divine opérant toujours davantage en son cœur , il courut tout joyeux , et pleurant de tendresse , chercher sa femme et ses enfants , pour leur faire partager le bien qu'il venait de trouver. Ils le suivirent , et convaincus comme lui de la vérité des dogmes chrétiens , ils demandèrent instamment le baptême. Le père Anchieta les conduisit à l'Eglise, où il furent accueillis par les acclamations de joie de toute cette chrétienté. Mais nul ne fit éclater ses transports de reconnaissance et de piété avec autant de vivacité que le bon vieillard , une fois qu'il fut régénéré par les eaux du baptême. Comme un autre Siméon, il protestait qu'il ne voulait plus sortir de ce lieu que pour s'envoler au ciel. Le Seigneur ne tarda pas à exaucer ses vœux ; car il mourut au bout de quelques jours , avant d'avoir perdu son innocence baptismale.

Le talent qu'avait le père Anchieta de gagner les cœurs dès le premier abord était sans doute en grande partie un don extraordinaire et gratuit de Dieu. Mais il le devait en partie aussi à sa profonde doctrine , et à cette éloquence , d'autant plus persuasive qu'elle était naturelle, qui lui attachait pour

toujours ceux qui l'avaient une fois entendu. Quoiqu'il n'eût fait d'autres études que ses humanités, et un peu de philosophie à Coïmbre, comme nous l'avons dit plus haut, il devint bientôt, en étudiant de lui-même, si bon théologien, qu'il n'y avait point de difficultés qu'il ne pût résoudre sur le champ, avec une facilité et une clarté incroyable. Parmi ses contemporains, peu l'égalaient dans l'intelligence des livres saints, et il mérita l'éloge donné à saint Jérôme et à saint Bernard, à savoir que lorsqu'il parlait, c'était la sainte Écriture qui parlait en lui. Il avait un talent tout particulier pour diriger les consciences, et conduire les âmes à la plus haute perfection : aussi les religieux dont il était supérieur, loin d'éprouver quelque répugnance à s'adresser à lui, étaient les premiers à le prendre pour confesseur. Il prêchait avec tant de force et d'éloquence, et, dans ses entretiens familiers, il savait si bien s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs, que l'on disait généralement qu'il était presque impossible de l'entendre parler de Dieu, sans pleurer de componction et s'avouer vaincu. L'expérience confirmait bien cette opinion. Aussi don Pierre Leitan, évêque du Brésil, avait coutume de dire qu'il aimait mieux entendre chanter ce canari, que d'écouter tous les autres prédicateurs ensemble.

CHAPITRE VIII.

**De quelques faits miraculeux arrivés au serviteur de Dieu
pendant le cours de ses missions.**

Ce serait fatiguer la patience du lecteur, que de vouloir lui raconter en détail tous les faits extraordinaires qui sont arrivés au père Anchieta pendant le cours de ses missions, et tous les miracles qu'il a plu à Dieu d'opérer par lui. Les actes authentiques qui ont été recueillis pour la cause de la béatification de ce grand serviteur de Dieu en sont pleins, et ceux qui désireraient de plus amples détails pourront y avoir recours. Nous nous contenterons de rapporter ici ceux qui nous ont paru les plus propres à instruire et édifier le lecteur, et à mettre davantage en relief la sainteté du père Anchieta.

Il y avait dans la ville de Tous-les-Saints un homme nommé Diégo, qui passait pour chrétien, parce qu'il menait une vie exemplaire, et montrait un grand zèle pour l'honneur de Dieu et de la foi.

Un chevalier portugais , nommé Dominique Diaz , frappé de ses qualités , l'avait recueilli chez lui , et le traitait plutôt comme un fils que comme un serviteur. Or, Diégo, au bout de quelques années, tomba gravement malade et mourut en quelques jours , extrêmement regretté de Diaz , et de tous ceux qui le connaissaient. On porta son corps à l'église , et l'on se préparait déjà à le mettre en terre , lorsque le défunt se mit à faire quelques mouvements , à la vue de la foule accourue pour assister à sa sépulture. Tous les assistants étaient dans la stupéfaction. Mais ce fut bien autre chose, lorsque ouvrant les yeux il demanda à voix haute qu'on allât chercher tout de suite son cher père Anchieta , ayant à traiter avec lui de choses très-importantes. On lui répondit qu'il était à Saint-Vincent à deux lieux de là. « Non , reprit Diégo , il est ici , et nous sommes venus ensemble : allez le chercher , vous le trouverez. » On le fit , et le serviteur de Dieu , qui connaissait déjà tout ce qui s'était passé , accourut aussitôt , et embrassant tendrement Diégo , il lui ordonna de dévoiler , pour la gloire de Dieu et l'instruction des fidèles , ce mystère auquel personne ne comprenait rien.

Diégo déclara donc , en présence de tout le peuple , que lorsque son ame séparée de son corps

avait voulu s'envoler vers le ciel , une voix l'avait arrêté en lui disant qu'il ne pouvait y entrer, n'ayant point été baptisé. En effet , il avait été dès ses premières années instruit des vérités de la foi ; mais on avait différé , pour je ne sais qu'elle raison , de lui donner le baptême , et il n'avait plus songé depuis à le demander , croyant qu'il suffisait , pour être sauvé , d'observer exactement la foi divine. Dieu , touché de compassion à cause de son ignorance et de sa bonne foi , avait permis que son ame apparut au père Anchieta , et se réunit , sur l'ordre de celui-ci , à son corps , pour recevoir le baptême , et pouvoir ensuite entrer au ciel. Tout le peuple , à ce récit , fondit en larmes d'attendrissement , et le saint missionnaire , admirant les merveilles de la Providence divine et ses infinies miséricordes , se hâta de baptiser Diégo. Ce dernier , une fois régénéré dans les eaux du baptême , prit congé des assistants , les embrassa tous tendrement ; puis , se couchant sur sa bière , il expira de nouveau , avec la bénédiction du père Anchieta , et la certitude de son salut. Le saint homme éprouva tant de consolations en cette circonstance , que jusque dans la vieillesse , il ne pouvait se la rappeler sans fondre en larmes. Il assurait que Dieu , avec le salut de cette seule ame , avait am-

plement payé les fatigues et les peines qu'il avait souffertes pendant quarante ans pour sa gloire.

Le fait suivant , quoiqu'il ait fait moins de bruit, n'est pas moins merveilleux. Le zèle du serviteur de Dieu s'étendait au Brésil tout entier : il y avait néanmoins dans ce vaste pays un coin de terre qu'il cultivait avec un soin tout particulier , et qui lui était plus cher que tout le reste , parce qu'il lui coûtait plus de peines, et lui donnait ainsi l'occasion d'acquérir plus de mérites. C'était une vaste plaine de huit ou dix lieues , s'étendant vers le midi , et appelée Itannia, à cause de son sol pierreux. Le terrain était d'une extrême aridité, pavé tout entier par la nature d'un roc si dur, qu'on n'y pouvait marcher sans briser ses chaussures , ou s'écorcher les pieds, et que les chariots les plus pesants n'y laissaient aucune trace. Aussi était-il insupportable , non-seulement aux hommes mais même aux bêtes. C'était là ce que le serviteur de Dieu appelait son Pérou. Du côté de l'Occident, le pays était semé de villages de Portugais et d'Indiens appliqués à cultiver la terre, qui en cet endroit était plus fertile.

Or, un jour que le père Anchieta traversait pieds nus cette plaine rocailleuse , s'étant éloigné de ses

compagnons, il entra, poussé par la divine Providence, dans une épaisse forêt. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut à quelque distance un vieillard décrépît, assis par terre et appuyé contre un arbre. A la vue du missionnaire, le pauvre vieillard étend les mains vers lui, et lui crie d'une voix mourante : « Venez vite, mon père, venez vite ; il y a si longtemps que je vous attends. — Qui êtes-vous, lui demanda le père, et d'où venez vous ? — Ma patrie est située au delà de la mer, » répondit l'autre. Cette réponse et plusieurs autres encore firent comprendre au père Anchieta qu'il n'était pas de ce pays, mais qu'il y était arrivé, non sans miracle, des extrémités du Brésil. Il fut confirmé encore dans son opinion, lorsque lui ayant demandé ce qu'il voulait, l'autre lui répondit : le droit chemin. Anchieta s'étant mis à l'instruire des mystères de notre foi, trouva que cet homme n'avait jamais transgressé gravement la loi naturelle, et qu'avec les seules lumières de la raison, il connaissait beaucoup de vérités touchant l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la beauté de la vertu. En entendant le saint missionnaire lui exposer les mystères de la religion chrétienne, le vieillard s'écria plusieurs fois : « C'est bien cela, c'est bien cela ! C'est ainsi que je me figurais les choses, mais je ne pouvais

me les expliquer. » Le père Anchieta l'ayant instruit plus à fond, recueillit de l'eau de pluie sur des feuilles de chardons sauvages, ne pouvant espérer de trouver d'autre eau dans ces sables arides, puis il le baptisa, et lui donna le nom d'Adam.

Le néophyte ne tarda pas à ressentir les effets admirables de la grâce. Plein de reconnaissance envers l'auteur de tout bien, il leva les mains vers le ciel, bénissant mille fois la bonté divine, et répandant son cœur en des actes fervents de foi, d'espérance et d'amour envers Dieu : et n'ayant plus rien à désirer sur la terre, il mourut entre les bras de son bienfaiteur, pour aller continuer dans le ciel l'hymne de reconnaissance qu'il avait commencée sur la terre. Le père Anchieta, après avoir mis son âme en sûreté, voulut encore exercer sa charité envers le corps du défunt. Ayant récité sur lui les prières accoutumées de l'Église, il creusa une fosse et l'y ensevelit. Ce fait extraordinaire, confirmé par l'autorité d'un si grand homme, n'étonnera point ceux qui se rappellent ce qu'enseignent après saint Thomas de graves théologiens : à savoir, que si un infidèle observe exactement les préceptes de la loi naturelle, Dieu fera plutôt un miracle, pour l'instruire des choses

nécessaires au salut , que de le laisser mourir dans son infidélité.

Deux officiers portugais habitaient la ville de Saint-Paul : ayant commis en 1570 plusieurs délits très-graves, et craignant de tomber dans les mains de la justice , ils avaient pris la fuite avec leurs femmes et leurs enfants , et s'étaient réfugiés parmi les barbares. Là , non contents de prendre les mœurs et les habitudes de ces derniers , ils attisaient encore parmi eux le feu de la guerre , au grand préjudice des chrétiens de ce pays. Le père Anchieta , ne songeant en cette circonstance qu'au salut commun , alla trouver le gouverneur et les magistrats de la ville , et leur représenta combien il serait convenable de pardonner aux coupables , et de leur donner promptement un sauf-conduit , pour qu'ils pussent revenir dans le pays. Il se chargea lui-même d'aller les chercher , espérant de la divine miséricorde qu'elle donnerait tant d'efficacité à ses paroles , qu'il pourrait amollir ces cœurs endurcis , et les regagner à la foi.

Ayant obtenu le sauf-conduit et le pardon qu'il désirait , il partit en compagnie du père Vincent Rodriguez , et de quelques jeunes Indiens. Pendant

qu'ils descendaient le fleuve , dans une petite barque, et que les deux missionnaires récitait ensemble , avec un profond recueillement , leur office , la barque se renversa , et les passagers tombèrent dans l'eau. Tous cependant parvinrent à regagner sains et saufs le rivage , à l'exception du père Anchieta. Un jeune Indien qui l'aimait tendrement , voyant qu'il manquait , se jeta dans la rivière , qui était très-profonde , résolu d'exposer sa vie , s'il le fallait , pour sauver son bon père. Mais il eut beau chercher , il ne le trouva point. Tous , comme on le pense bien , étaient profondément affligés de cette perte. Au bout d'une heure , le même jeune homme se jeta de nouveau à la rivière avec l'espoir d'en retirer au moins le cadavre du père Anchieta. Mais quel fut son étonnement , lorsqu'il le vit assis au fond de l'eau , récitant tranquillement son bréviaire. On faisait ce jour-là l'office de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Encouragé à cette vue , il plonge au fond de la rivière , et le saisissant avec vigueur , il le tire jusqu'à terre. On demanda au saint missionnaire ce qui lui était arrivé , et où il avait été pendant tout ce temps. Il raconta naïvement que , lorsque la barque avait été renversée , la sainte Vierge , dont il récitait en ce moment les louanges , l'avait miraculeusement préservé de la mort. Et le miracle était

d'autant plus grand, que bien que ses habits fussent trempés d'eau, son bréviaire était resté sec et n'avait été nullement endommagé. Ce n'est pas tout encore : la barque avait disparu, et l'on ne savait ce qu'elle était devenue. Anchieta, par un nouveau miracle, indiqua l'endroit où elle était, quoique ce lieu fût éloigné, et on l'y trouva en effet, à moitié ensevelie dans le sable.

Cependant l'homme de Dieu, oubliant son propre danger, et ne songeant qu'au salut de ceux pour qui il avait entrepris ce voyage, se remit aussitôt en route par terre, et les pieds nus, avec ses compagnons, par une pluie battante. Au bout de quelques heures, ils furent pris par la nuit, au fond d'une forêt entrelacée d'épines, sans guide, sans feu, sans nourriture et sans abri d'aucune sorte. Il échappa avec le secours de la sainte Vierge à ce danger ; mais ce ne fut que pour en rencontrer un autre bien plus grand encore.

Etant entré de nuit avec ses compagnons sur les terres des infidèles, ceux-ci craignirent que ce ne fût quelque ennemi qui venait les attaquer, et ils prirent aussitôt les armes. Mais le bruit s'étant répandu parmi eux, je ne sais comment, que l'un de ces étrangers était le père Anchieta, ce grand

ami de Dieu, célèbre par les merveilles qu'il opérât, leur fureur se calma sur-le-champ, et ils l'accueillirent avec les plus grandes marques d'estime et de respect. Dès qu'il leur eut communiqué le sujet de son voyage, non-seulement ils ne s'opposèrent point à ses desseins, mais ils furent les premiers à lui remettre entre les mains les deux officiers qu'il était venu chercher. Ceux-ci, gagnés également par ses manières affables, et assurés du pardon, furent reconduits en triomphe à la ville de Saint-Paul, comme un noble trophée du zèle infatigable, et de l'invincible charité du saint missionnaire.

Il s'exposa volontairement à un danger non moins grand, pour sauver la vie à un pauvre Indien, que ses ennemis se préparaient à manger. Le serviteur de Dieu demeurait alors au collège de Saint-Vincent. Rencontrant un jour un jeune homme, qui l'avait déjà accompagné dans plusieurs missions : « Veux-tu, lui dit-il, venir avec moi cette nuit sauver une ame?—Volontiers, répondit l'autre. » Lorsque la nuit fut venue, ils se mettent tous les deux en route ; et, après neuf lieues de chemin, étant arrivés sur le bord d'un fleuve, ils y trouvent une barque toute prête, qui semblait les attendre. Ils passent le fleuve, et

arrivent à un village où ils voient une grande multitude d'infidèles poussant des cris de joie. C'est qu'un pauvre Indien, d'une nation ennemie, était tombé peu de temps auparavant entre leurs mains, et ils se préparaient à le tuer, pour en faire ensuite un grand festin, suivant la coutume de ces barbares. Déjà le bois, le feu, et tous les instruments nécessaires pour le faire cuire étaient prêts; déjà le ministre de cette exécration boucherie, vêtu comme en un jour de fête, avait le couteau à la main pour le frapper. A cette vue, le père Anchieta hâte le pas, s'ouvre un passage à travers la foule, et jetant autour de lui un regard terrible, il réprimande des yeux, de la voix et du geste ces forcenés, et les menace de la colère divine, s'ils ne renoncent à leur horrible dessein. Puis, arrachant de force de leurs mains ce malheureux, il l'emmène sans qu'aucun ose s'opposer à lui, tant la sainteté a de force pour frapper, même des ennemis, de respect ou de crainte. Ce ne fut pas là du reste le plus grand bienfait du père Anchieta à l'égard de ce pauvre Indien; car après lui avoir donné la vie du corps, il lui donna bientôt encore celle de l'âme, en le régénérant dans les eaux du baptême, et le mettant ainsi dans la voie du salut.

Une autre fois , ayant appris par une révélation divine , comme on croit , qu'il y avait dans un village d'infidèles un pauvre prisonnier indien , destiné aussi à servir bientôt de mets à ses ennemis , il s'y rendit en toute hâte , afin de sauver son ame , s'il ne pouvait sauver son corps. Soit par sa propre industrie , soit par un miracle de la Providence , il parvint à lui parler. Dès que ce malheureux le vit : « Ah ! mon père , s'écria-t-il , mon bon père , si je savais votre langue , à vous autres chrétiens , comme je prierais de bon cœur votre Dieu de me tirer de l'état déplorable où je suis. — Mon fils , reprit le saint homme tout brûlant de zèle , le Dieu des chrétiens comprend toutes les langues , et son regard pénètre au fond des cœurs. Recours à lui avec confiance , et il viendra certainement à ton secours. Je vais moi-même prier pour toi. » Et en disant ces mots , il se mit à genoux avec son compagnon , pria quelque temps en silence ; puis , après avoir exhorté le malheureux prisonnier à avoir bon espoir , il le bénit et partit. Pendant la nuit , l'Indien sentit ses chaînes tomber miraculeusement au milieu de son sommeil , comme autrefois l'apôtre saint Pierre. Se trouvant libre , il prit aussitôt la fuite , et alla tout droit trouver son libérateur , qui , après l'avoir instruit des choses de la foi , lui donna le baptême , et

en fit un chrétien plein de reconnaissance envers Dieu, pour le double bienfait qu'il avait reçu de lui.

Pendant que le père Anchieta demeurait dans la préfecture de Saint-Sébastien, il lui arriva encore une chose qui accrut singulièrement l'estime et le respect que les barbares avaient déjà pour lui. Ils étaient sortis de leur village, pour piller, et parmi leur butin se trouvait une pauvre dame, femme d'un Européen. Le serviteur de Dieu, informé de la chose, se sentit transporté d'un saint zèle; et sans considérer le danger auquel il s'exposait, il accourut aussitôt pour délivrer cette femme. Mais dès qu'il parut en présence de ces brigands, ils crièrent aux armes, et s'emparèrent de lui, résolu de le massacrer. Joseph, cette fois, malgré son courage et son intrépidité, se crut perdu. Ne voyant aucun moyen d'échapper à la mort, il ne songea plus qu'à se recommander à Dieu, pour bien mourir. A peine avait-il commencé de prier, qu'il fut surpris par une douce extase, à la vue de tous, et enlevé à plusieurs coudées au-dessus de terre. Il resta ainsi longtemps suspendu en l'air, immobile, et le visage enflammé, comme un séraphin. Les barbares, frappés de terreur et d'admiration à ce spectacle, changèrent de sentiments à son égard; et passant de la haine à la vénération, ils lui ren-

dirent volontairement , dès qu'il fut revenu à lui-même, la femme qu'il était venu chercher.

Il serait trop long de rapporter ici toutes les occasions où cet homme vraiment apostolique s'exposa à la mort , pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Cent fois les sauvages tentèrent de se défaire de lui, soit par la ruse, soit par la violence, jusqu'à se servir contre lui des lacets qu'ils employaient pour aller à la chasse des animaux féroces. Lorsqu'il s'enfonçait dans les terres, pour aller chercher ces barbares au fond de leurs repaires, il courait à chaque instant risque de la vie, et voyait se soulever contre lui les populations entières. Plus d'une fois, il tomba entre leurs mains, et resta prisonnier parmi eux des mois entiers. Pendant ce temps-là, ils s'entretenaient en sa présence, et avec lui-même, de la manière dont ils le mangeraient, lui montrant le lieu de son supplice, et lui mettant le fer à la gorge. Mais Dieu, donnant à la fois satisfaction à sa charité qui lui faisait désirer le martyre, et à son humilité qui lui faisait croire qu'il en était indigne, voulut qu'il souffrit pendant toute sa vie un martyre long et douloureux, sans jouir de l'insigne honneur de la terminer par une mort violente et glorieuse.

CHAPITRE IX.

Le père Anchieta dirige le collège de Saint-Vincent. — Il fait la profession solennelle, et devient provincial du Brésil.

Le père Anchieta, au milieu des fatigues de ses missions, fut appelé à de nouveaux travaux. Saint François Borgia, alors général de la compagnie de Jésus, informé des vertus singulières et des rares talents de ce grand serviteur de Dieu, le nomma en 1569 recteur de Saint-Vincent, et de toutes les maisons qui en dépendaient. Il remplit ses fonctions pendant près de six années, d'une manière qui lui mérita l'estime et l'approbation de ses supérieurs. Aussi, ayant été admis en 1577 à faire la profession solennelle entre les mains du provincial, le père Ignace de Tolosa, il fut dès l'année suivante placé à la tête de la province du Brésil, par le général Mercuriano qui avait succédé à saint François Borgia. Ce nouveau poste servit à faire éclater davantage encore ses vertus, malgré le soin que son humilité prenait

de les cacher. Nul ne convenait mieux que lui pour ces fonctions délicates. Il lui était facile en effet de commander aux autres , après leur avoir donné l'exemple de l'obéissance et de la soumission la plus parfaite ; et il pouvait servir de modèle à tous ceux qu'il dirigeait.

Dès que ce saint homme se vit placé sur le chandelier , son premier soin fut de demander au Père des miséricordes les lumières dont il avait besoin. Pour cela, il s'adonna davantage encore à la pratique de la prière et de l'union intime avec Dieu , s'efforçant de ne jamais le perdre de vue , même au milieu des affaires les plus difficiles. Sa maxime fondamentale était qu'un supérieur doit se faire obéir plutôt par l'exemple que par le commandement. Aussi , loin de se dispenser de la règle , il était toujours le premier rendu aux exercices de la communauté. On peut dire qu'il ne se servit de son autorité que pour se traiter plus durement lui-même , ou pour suivre avec plus de liberté l'attrait qui le portait à se dévouer au bien du prochain. Recteur ou provincial, il prit toujours pour lui les habits les plus déchirés , les aliments les plus communs , les fardeaux les plus pesants. Comme simple religieux , il n'eut jamais de chambre qui lui fut propre : quand il voulait prier , il

allait à l'église ; quand il voulait étudier , il allait à la bibliothèque ; et le premier banc qu'il trouvait dans la maison lui servait de lit de repos. Lorsqu'il devint supérieur , il lui fallut bien avoir une cellule : mais elle était tellement nue et dénuée de tout , qu'elle faisait compassion à voir. On n'y trouvait ni table , ni lit , ni chaise , ni livre ; tout le mobilier consistait dans un bréviaire placé sur l'appui intérieur de la fenêtre. Lorsqu'il voyageait par terre , pour visiter la province , il marchait toujours pieds nus , et ne portait avec lui qu'un petit paquet renfermant les écritures les plus nécessaires à sa charge. Quoiqu'il fût attaqué de plusieurs maladies qui le tourmentaient jour et nuit, il souffrait en silence , pour n'incommoder personne. Ce n'est pas ainsi qu'il en agissait avec les religieux qui lui étaient soumis , ni même avec les esclaves qui servaient dans les maisons de la Compagnie ; il avait pour eux les attentions et les ménagements d'un père pour ses enfants.

Autant il était sévère pour lui-même , autant il était indulgent pour les autres. Il avait coutume de dire qu'il n'est rien qui anime autant un religieux à tendre vers la perfection que l'amour et la bonté. Il s'était rendu tellement maître de ses passions , que rien ne pouvait troubler le calme de son cœur,

ni la sérénité de son visage. Il ne commandait pour ainsi dire qu'en priant , et toutes ses paroles portaient un cachet de bienveillance et d'affabilité qui gagnait tous les cœurs. Aussi , comme nous avons eu déjà occasion de le dire , pendant tout le temps qu'il fut recteur , il n'y eut aucun des religieux qui ne voulut l'avoir pour confesseur ; et lorsqu'il fut provincial , il ne faisait jamais la visite d'une maison , sans entendre les confessions de tous les membres qui la composaient. Chacun attendait avec impatience son arrivée , afin de pouvoir traiter avec lui de ses intérêts spirituels , de lui ouvrir tout son cœur , et d'en recevoir de nouveaux encouragements à la perfection. Attentif à ne jamais déplaire à personne , il savait assaisonner les corrections mêmes de tant de grâce et de bonté , qu'on voyait bien qu'il aimait autant le coupable qu'il détestait la faute.

Il voulait que tous les supérieurs fussent bienveillants et affables envers leurs inférieurs. Pendant qu'il était provincial , ayant appris qu'un ministre de je ne sais quel collège traitait avec dureté un de ses subalternes , il le fit venir , et après une charitable réprimande , il lui dit : « Je vous commande, au nom de Dieu, de vous dépouiller dorénavant de cette dureté excessive , de vous

revêtir de la charité de Jésus-Christ , et de ne plus jamais faire de la peine à qui que ce soit. » On disait un jour devant lui qu'un supérieur ne devait jamais dissimuler les fautes de ses subordonnés , mais qu'il fallait toujours les corriger sur-le-champ. « Pour moi , répondit-il , je suis d'un avis tout contraire , et je crois qu'un supérieur ne doit avertir un inférieur de ses fautes qu'après les avoir pleurées deux ou trois fois aux pieds de son crucifix. »

Il prévenait les besoins de ses subordonnés , leur demandant souvent s'ils ne manquaient de rien , ou s'ils désiraient quelque chose. Persuadé qu'un supérieur ne s'appartient point , mais qu'il est toujours tout entier à ceux qui lui sont confiés , il n'y avait point d'heure du jour ou de la nuit où chacun ne put l'aborder librement. On était sûr d'ailleurs de le trouver , ou devant le saint Sacrement , ou à l'infirmierie , consolant les malades , ou à genoux au milieu de sa chambre , s'entretenant avec Dieu. Il arriva plus d'une fois qu'on vint le chercher , lorsqu'il était déjà revêtu des habits sacerdotaux pour célébrer le saint Sacrifice. Se rappelant alors la parole du Seigneur : *Ce que je veux , c'est la miséricorde et non le sacrifice* , il quittait ses ornements , et ne mon-

tait à l'autel qu'après avoir répondu à ceux qui le demandaient. Dans les voyages si nombreux et si pénibles qu'il dut faire, pour visiter cette vaste province, il n'avait qu'un souci, c'était que ses compagnons ne souffrissent pas. Quoiqu'il marchât toujours sans chaussure, il voulait qu'ils allassent à cheval et bien pourvus de tout. Il arrivait bien souvent qu'on était obligé de passer la nuit en plein air. Il fallait le voir alors aller, comme le dernier de tous, chercher du bois dans la forêt, allumer le feu, nettoyer les habits, construire avec des branches d'arbres la cabane où l'on devait dormir, épargnant ainsi aux autres la moindre incommodité. Cela était d'autant plus admirable en lui, que les maladies dont il souffrait semblaient lui prescrire plus de ménagements, et lui rendaient plus sensible la moindre fatigue.

S'il avait tant de soins et de prévenances pour ses inférieurs, lorsqu'ils étaient en bonne santé, il est facile de se représenter quelle devait être sa charité envers les malades. C'est alors que ce saint homme, prenant toutes les tendresses de la mère la plus affectueuse, balayait leurs chambres, faisait leurs lits, apprêtait leurs aliments, préparait leurs médecines, les pressait dans ses bras, leur essuyait la sueur, et leur rendait les services les

plus bas. Non content de se tenir près d'eux une grande partie du jour, il les veillait encore les nuits entières : et l'on disait que sa présence donnait plus de soulagement aux malades que tous les infirmiers et les médecins ensemble. Quand on lui disait qu'il devait se ménager un peu, et être plus discret dans sa charité, il répondait : « Laissez-moi faire mon devoir. Je suis venu servir et non pour être servi. Un supérieur n'est pas fait pour languir oisif dans sa chambre, mais pour se fatiguer plus que les autres, et pour servir tout le monde. »

La bonté chez lui n'ôtait rien à la vigueur, si nécessaire à ceux qui gouvernent les autres, pour les maintenir dans la soumission. Il savait au besoin prendre le caractère et l'air d'un supérieur. Il exigeait de tous indistinctement une exacte observance des moindres règles de l'institut. Ni l'âge, ni les fatigues n'étaient à ses yeux une excuse. Il avait grand soin de maintenir parmi les religieux la charité fraternelle, laquelle en unissant comme un lien les hommes entre eux, les unit aussi plus intimement à Dieu. C'est pourquoi il ne souffrait jamais que, sous aucun prétexte, on parlât mal de qui que ce fût en sa présence. Lorsqu'on s'entretenait devant lui des défauts d'au-

trui , il gardait le silence : et si cela ne suffisait pas , il prenait un air sévère , et mettait fin à ces discours par son autorité , ou bien il partait sur-le-champ. C'est à lui principalement , et à ses sages ordonnances , que la Compagnie de Jésus , dans le Brésil , doit cette ferveur et cette régularité , qui ont fait pendant si longtemps l'admiration de l'Europe elle-même.

Il s'appliquait à communiquer aux autres ce zèle du salut des âmes qui le consumait lui-même. Il aurait voulu faire de chacun de ses religieux un apôtre ; aussi ne cessait-il de répéter , soit en public , soit en particulier , qu'un jésuite doit avoir cent bras , ou du moins travailler comme cent : que c'était là ce qu'avait voulu leur saint instituteur , ce que leur prêchaient les exemples de ceux qui les avaient précédés , et qu'un missionnaire apostolique devait regarder comme une honte de mourir dans son lit. Comme un religieux manifestait un jour devant lui le désir qu'il avait de finir sa vie dans quelque collège de la Compagnie , assisté de ses frères , et muni des sacrements de l'Eglise : « Pour moi , répondit le saint homme , je ne demande pas une mort aussi tranquille ; mon plus grand bonheur serait de mourir de fatigue , abandonné de tous , ou jeté dans un précipice , ou

englouti par les eaux dans une tempête, ou mangé par les barbares, pendant que je suis occupé à combattre contre l'enfer et à conduire des âmes au ciel.»

Les soins dont il était chargé au dedans semblaient le dispenser de chercher au dehors de nouvelles occupations , surtout avec une santé aussi délabrée que la sienne. Mais son zèle ne s'accommodait point de ces ménagements : et pendant qu'il fût provincial ou recteur , il ne cessa jamais , autant toutefois que le lui permettaient les devoirs de sa charge , de travailler à convertir les infidèles , et à maintenir dans la piété ceux qui étaient déjà convertis à la foi. Il accourait partout où le besoin l'exigeait , soit pour instruire les catéchumènes , soit pour absoudre les pécheurs, soit pour administrer les sacrements, soit pour assister les mourants. Plus il était fatigué et épuisé, plus il semblait avide de nouvelles fatigues. Tel est en abrégé le plan de gouvernement mis en pratique pendant quinze ans par le père Anchieta. Et comme il mettait du sien tout ce qu'un homme peut en mettre , Dieu était engagé pour ainsi dire à l'assister de tout son pouvoir , même en faisant pour lui des miracles. Au reste , ce saint homme ne craignait pas de les demander avec confiance , lorsque les forces de la nature étaient à bout. C'est de cette manière qu'il pénétra

bien des fois dans le cœur de ceux qu'il dirigeait , pour en connaître et guérir les tentations , les peines et les faiblesses ; c'est de cette manière que lisant dans l'avenir , il leur prédit en détail ce qui devait leur arriver ; c'est de cette manière qu'il ouvrit les trésors de la Providence divine , fournissant aux uns les choses nécessaires à leur subsistance , prolongeant aux autres la vie qu'ils allaient perdre , pourvoyant aux besoins de celui-ci , et délivrant celui-là d'un danger imminent , comme nous le verrons en son lieu.



CHAPITRE X.

Le père Anchieta laisse le gouvernement de la province , et reprend l'exercice des missions , qu'il continue jusqu'à sa mort. — Il se prépare un élève et un successeur de son zèle dans la personne du vénérable père Jean d'Almeida.

Il y avait déjà sept ans que le père Anchieta gouvernait la province du Brésil , au milieu de travaux et de fatigues incroyables. Ne pouvant plus supporter le poids d'une charge trop pesante pour ses infirmités , qui augmentaient de jour en jour , il demanda instamment et obtint la grâce d'être délivré de cet emploi , que redoutait d'ailleurs son humilité. Il eut pour successeur le père Martial , homme d'une grande vertu et de talents éminents. L'humilité du serviteur de Dieu était satisfaite : il pouvait enfin obéir , et se laisser conduire comme un enfant. C'est là , on le sait , le plus grand désir des hommes d'une vertu consommée : ils sentent d'autant plus le besoin d'être guidés et conduits , qu'ils paraissent , et sont en effet plus capables de se

diriger eux-mêmes , et de diriger les autres. A peine le père Anchieta fut-il rendu à lui-même , qu'il alla trouver le provincial, et lui remit entre les mains sa volonté , avec la ferveur et la soumission d'un novice. Le provincial , en considération de ses mérites et de ses infirmités , lui ayant laissé le choix de la résidence où il voulait demeurer , le serviteur de Dieu en fut tout troublé , et se plaignit de ce ménagement comme d'un tort qu'on lui faisait. Ecrivant au père Ignace de Tolosa son ami , il lui dit à ce sujet : « Le Père provincial laisse à ma disposition le choix de la maison où il me plaira de demeurer dans la province. Mais , à vrai dire , cette liberté ne me platt point ; car l'homme ne sait pas par lui-même ce qui lui convient le mieux. Ce serait une grande erreur pour moi , si après m'être mis depuis tant d'années entre les mains de l'obéissance, je voulais disposer de moi , aujourd'hui que je suis vieux et près de mourir. »

Il fut envoyé au commencement de l'année 1586 à Rio-de-Janeiro , pour y reprendre ses chères missions , qu'il avait seulement interrompues pour quelque temps. Comme la moisson était abondante , et le nombre des ouvriers petit , tout le poids de ces travaux retombait principalement

sur lui. C'était un spectacle attendrissant que de voir ce vénérable vieillard , épuisé , moins encore par les années que par les fatigues d'un ministère long et pénible , accablé de maladies , et joignant aux douleurs continuelles qu'elles lui causaient les souffrances non moins vives d'une rude pénitence, que de le voir entreprendre de longs voyages , s'exposer toujours à de nouveaux dangers , et traîner le long des montagnes et des précipices son corps défaillant , pour aller arracher des mains du démon l'ame de quelques barbares.

Ses forces, quoique soutenues par un zèle ardent et un courage indomptable , finirent par succomber , et il lui fallut quitter le champ de bataille , au bout de quelques mois , à cause d'une maladie mortelle dont il fut attaqué. A la nouvelle du danger que courait sa vie , la ville de Rio tout entière fut dans la consternation , comprenant de quel prix était pour elle la présence de cet homme admirable. Tous demandaient à Dieu la conservation de cet apôtre , auquel était attaché le salut de tant d'ames. Le Seigneur, jetant un œil de miséricorde sur le Brésil , ne voulut pas le priver pour cette fois d'un aussi grand trésor , et il le révéla au saint malade , lequel , tourné vers ceux qui l'entouraient, leur dit : « Mes pères et mes frères,

ne vous affligez pas , mon heure n'est pas encore venue , et Dieu ne veut pas que je meure de cette maladie , ni dans ce collège. La colonie du Saint-Esprit m'attend ; c'est là que je passerai mes derniers jours , et qu'à l'heure marquée la mort viendra me trouver. » L'événement justifia plus tard cette prophétie.

Guéri au bout de quelques jours , il reprit avec plus d'ardeur que jamais ses travaux apostoliques , soit dans la ville de Rio , soit dans les villages et les pays voisins. Il faisait outre cela , de temps en temps , autant que ses forces le lui permettaient , des excursions dans l'intérieur des terres , afin de gagner des âmes à Dieu et à l'Eglise. Mais il lui était difficile de demeurer longtemps dans le même lieu ; car on le désirait partout , tant on avait d'estime de sa sainteté. La colonie du Saint-Esprit , qui , étant plus peuplée d'Indiens que les autres , demandait une culture plus soignée et des mains plus habiles , fut plus heureuse , et obtint ce grand serviteur de Dieu que les villes et les villages se disputaient à l'envi. La Providence voulait ainsi commencer à accomplir la prophétie du père Anchieta. Il partit en 1587 , et fixa sa demeure dans le village de Beritigba , qui fut , comme nous le verrons , son dernier champ de bataille contre

l'enfer, et le dernier théâtre de ses victoires. Comme une lampe près de s'éteindre jette avant d'expirer une lueur plus vive, ainsi le père Anchieta, avant de quitter cette terre, sentit se ranimer son ardeur, et sembla reprendre une nouvelle jeunesse. Outre les fatigues qu'il se donnait, pour maintenir dans la foi et la piété les Indiens déjà convertis, ce qui aurait déjà suffi à l'activité d'un homme jeune et robuste, il voulut encore reprendre ses excursions dans l'intérieur des terres. Accompagné du père Diego Fernandez, il pénétrait quelquefois jusqu'à cent lieues chez les sauvages. Mais Dieu payait bien ses fatigues, car à chacune de ses campagnes, cet intrépide chasseur lui rapportait comme butin plusieurs centaines d'infidèles convertis à la foi. Lorsque ses infirmités ne lui permettaient pas d'entreprendre des voyages si fatigants, il se chargeait de recevoir et d'instruire les sauvages qui avaient été gagnés par le zèle des autres missionnaires : il assignait à chacun le lieu qu'il devait habiter, et leur apprenait à tous à vivre, en hommes d'abord, puis en chrétiens.

C'est à cette époque et dans l'exercice de ces saintes fonctions, qu'il lui arriva un fait qui mérite d'être rapporté ici. Parmi les infidèles que le père

Diego Fernandez lui avait donné à instruire , il s'en trouva un tellement estropié , qu'il ne pouvait marcher qu'avec les mains et les pieds. A sa vue , le saint homme, touché de compassion, le fit approcher : ayant appris de lui qu'il avait fait plus de cent lieues, toujours à pied dans cette posture , pour recevoir le baptême , il en pleura d'attendrissement , le pressa sur son cœur, et loua la ferveur de sa foi. Puis lui présentant son bourdon : « Lève toi sur tes pieds , lui dit-il, et regarde le ciel ; il ne convient pas qu'un chrétien regarde toujours la terre comme les animaux. » Au même instant, cet homme se leva sur ses pieds, aussi droit et aussi agile que s'il n'eût eu jamais aucun mal.

Pendant que le père Anchieta opérait de si grandes choses pour la gloire de Dieu , et les progrès de la foi, il fut en 1593 appelé au Saint-Esprit , et obligé , contre son attente et ses désirs , de prendre de nouveau la charge de supérieur de cette colonie , qu'il exerça pendant deux ans. Dieu voulut sans doute , en le faisant venir en ce lieu , lui confier le soin de se préparer un successeur digne de lui, dans la personne d'un jeune novice, Jean d'Almeida , qui devait être après lui le second apôtre du Brésil. Dès la première vue , le saint homme lut au fond de cette belle ame , que Dieu la

destinait à faire de si grandes choses. Persuadé que l'humilité est le fondement de tout l'édifice spirituel, il s'appliqua surtout à bien établir en lui cette vertu. Pour cela, il le mit d'abord pendant plusieurs semaines dans une terre appartenant au collège, pour garder les pourceaux. Puis il lui confia pendant quelque temps le soin du jardin, et l'ayant enfin admis dans l'intérieur de la maison, il l'occupa le reste de l'année aux offices les plus bas. Il ne tarda pas à faire non seulement de lui un homme d'oraison, mais un contemplatif. Il sut allumer dans son cœur un tel mépris de soi-même, un tel amour des souffrances, et un si vif désir de secourir le prochain, qu'assuré de la solidité de sa vertu, il l'initia, aussitôt après son noviciat, aux fonctions du ministère apostolique; quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, et le chargea d'aller travailler à la conversion des infidèles. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les actions de cet illustre disciple du père Anchieta, devant publier sa vie à part, dans un livre qui fera suite à la vie de ce dernier.

Joseph gouvernait déjà depuis deux ans le collège du Saint-Esprit, avec les résidences et les maisons que la Compagnie possédait dans cette colonie, donnant à tous l'exemple des plus belles ver-

tus , lorsque ses supérieurs le déchargèrent de ce fardeau , trop lourd pour ses forces usées par la maladie et de longues souffrances. Il revint à Reritigba, son séjour de prédilection, porté à bras dans un hamac. Mais dès qu'il se vit seul et au milieu de la campagne , il descendit à terre , et investi tout à coup d'une nouvelle vigueur , il continua le voyage à pieds , d'un pas si agile et si assuré, qu'il laissa derrière lui ceux qui devaient le porter. Son retour à Reritigba fut une fête pour tout le pays. Il fut salué par les habitants comme leur bon maître , leur protecteur et leur père. Mais leur allégresse fut courte , car ses douleurs , qui jusque-là lui avaient donné de temps en temps quelque trêve, devinrent tout à coup plus violentes; et la fièvre venant s'y joindre , il fut obligé de garder le lit. Les remèdes que l'on essaya se montrèrent inefficaces. Le recteur du Saint-Esprit, qui était le supérieur de Joseph, ayant appris son état, l'invita à venir au collège, où il trouverait plus facilement des médecins et des remèdes. Joseph, recevant cette invitation comme un commandement, y obéit sans différer; et Dieu bénit son humble soumission , car à peine fut-il arrivé au collège que le mal cessa, et que la fièvre le quitta; de sorte qu'il put, au bout de quelques mois, retourner à sa résidence , où il termina peu de temps après sa

glorieuse vie par une sainte mort. Mais avant de raconter comment il mourut , il nous faut considérer les vertus qui sanctifièrent sa vie.



CHAPITRE XI.

De l'amour pour Dieu du père Anchieta.

Bien que le lecteur ait pu , par tout ce que nous avons dit jusqu'ici , se faire une idée du haut degré de perfection qu'avait atteint le père Joseph Anchieta , dans la pratique des vertus chrétiennes et religieuses , puisque sa vie tout entière n'en fut pour ainsi dire qu'un acte continuuel , cependant l'ordre du récit nous a obligé quelquefois d'omettre certains faits , très-propres d'ailleurs à mettre ces vertus en relief. Pour parer à cet inconvénient , nous allons revenir sur nos pas , et retracer celles où ce saint homme s'est particulièrement distingué. Nous parlerons d'abord de son amour envers Dieu , comme étant de toutes les vertus la plus parfaite , celle qui sert aux autres de lien , selon la parole de l'Apôtre , et qui les comprend toutes. Rien ne prouve mieux quelle fut en ce saint religieux la charité envers Dieu , que le zèle ardent dont il brûla toujours

pour sa gloire , s'efforçant par tous les sacrifices de porter les autres à le connaître et à l'aimer. Tel fut le but de tous ses désirs , de toutes ses fatigues et de tous ses travaux. Le sujet le plus fréquent et le plus doux de ses entretiens particuliers et de ses prédications publiques , c'était le droit qu'a le Seigneur d'être aimé par ses créatures , et la reconnaissance que nous lui devons pour tant de bienfaits. Il parlait en ces circonstances avec tant de force , et il savait si bien communiquer aux autres l'émotions dont il était pénétré lui-même , que tous ceux qui l'entendaient sentaient le besoin de se réconcilier avec Dieu , s'ils étaient dans l'état du péché ; ou de l'aimer davantage , s'ils avaient le bonheur d'être en état de grâce. C'est pour entretenir la charité parmi les fidèles , qu'il composa et publia , comme nous l'avons dit plus haut , tant de pieux cantiques qui , répandus ensuite et chantés dans toutes les parties de ce vaste royaume , faisaient retentir partout le saint nom de Dieu et les gloires de Jésus-Christ.

Son zèle pour la gloire de Dieu était tel , qu'il ne pouvait penser aux péchés innombrables qui l'offensent , sans ressentir une douleur profonde. Aussi poursuivait-il le péché partout où il le trou-

vait, avec un acharnement incroyable, n'ayant égard ni à la fatigue, ni aux dangers, ni aux souffrances, lorsqu'il s'agissait d'aller à la recherche des âmes, ou d'empêcher quelque faute. On ne saurait compter le nombre des infidèles qu'il a convertis à la foi, des pécheurs qu'il a ramenés à Dieu, des ecclésiastiques et des laïques qu'il a introduits dans les voies les plus sublimes de la perfection. Ce ne fut pas là un feu, donnant beaucoup de lumières, mais de peu de durée : il ne s'éteignit jamais pendant les quarante ans de son apostolat. Notre Seigneur nous dit que la marque la plus infaillible de l'amour, c'est d'être disposé à donner sa vie pour celui qu'on aime. Quel dut donc être la charité de cet homme apostolique, puisque son désir le plus ardent, pendant tout le temps qu'il vécut, fut de mourir pour la foi. Ce n'est pas lui qui manqua au martyre, c'est le martyre qui lui manqua : car il n'est aucun genre de mort auquel il ne se soit exposé ; et bien des fois, il resta en prison six mois, un an et quelquefois même deux années entières, souffrant avec une invincible constance tous les tourments d'une dure captivité. Il fut, en plusieurs rencontres, assailli par des barbares qui se préparaient à le tuer, pour le manger ensuite. Lorsque, échappé de leurs mains, il se voyait privé de cette palme

glorieuse du martyr qu'il croyait déjà tenir, il en était inconsolable. « Ah ! je le sais bien, disait-il, mes péchés et mes ingratitude ne méritent pas une fin si glorieuse. Le bon Dieu a raison de ne pas vouloir de moi ; la victime est trop impure pour un sacrifice aussi saint. »

Son ardente charité se révélait encore dans son oraison continuelle et son union intime avec Dieu, jusque dans les occupations les plus sérieuses. Outre la méditation du matin, la célébration du saint sacrifice, la récitation du bréviaire qu'il disait à genoux, et l'assistance à plusieurs messes, chaque jour, il donnait encore à Dieu et à la contemplation des choses célestes tout le temps que lui laissaient les travaux de sa charge, et les exercices de charité envers le prochain. Il se contentait le plus souvent d'une heure, tout au plus de deux heures de repos. Il lui avait fallu, pour accoutumer la nature à une privation aussi sensible pour elle, s'injecter pendant longtemps dans les yeux du suc de limon. Il passait les nuits entières à prier devant le saint Sacrement, ou aux pieds de son crucifix ; de telle sorte que ses genoux en étaient devenus gonflés et tout calleux. Il avait coutume de dire que c'était pendant les ténèbres de la nuit que Dieu se montre davantage, et communique

plus largement à l'âme ses trésors. La vérité de cette parole paraissait bien dans sa personne, par les soupirs enflammés, les torrents de larmes et les fréquentes exclamations qui lui échappaient, comme les étincelles du feu sacré qui consumait son cœur.

Si les extases, les défaillances, les ravissements, le visage enflammé sont les effets d'un amour vif et profond, on peut dire que toutes ces choses étaient devenues si fréquentes chez le père Anchieta, qu'elles avaient fini par perdre tout leur merveilleux. On ne saurait dire combien de fois, pendant qu'il méditait dans sa cellule, ou qu'il offrait le saint sacrifice, ou qu'il priait devant le saint Sacrement, on le vit élevé de terre de deux, ou quatre, ou même six coudées, le visage enflammé et lumineux comme un séraphin. Dans une traversée qu'il faisait de Saint-Sébastien à Bahia avec plusieurs autres compagnons religieux et séculiers, le vaisseau fut assailli par une furieuse tempête, pendant trois jours et trois nuits; de sorte que chacun désespérant de la vie, ne songeait plus qu'à bien mourir. Lui seul se tint pendant tout ce temps à genoux sur le haut de la poupe, les bras étendus, absorbé dans une contemplation profonde, et immobile; si ce n'est que de temps

en temps son corps tout entier s'élevait en l'air , et il ne revint à lui que lorsque la tempête fut dissipée. Une autre fois , comme il priaît au pied de l'autel de Notre-Dame de l'Échelle , à deux lieues de Bahia , après avoir célébré le saint sacrifice , il fut élevé à six coudées de terre , en présence de plusieurs personnes. Leur étonnement à la vue de ce miracle céda bientôt à une stupéfaction plus grande encore, lorsque, s'envolant tout à coup , il disparut à leurs regards sans qu'on pût le trouver. Comme il allait un jour de la ville de Saint-Vincent à celle de Saint-Paul , accompagné de deux personnes , ayant hâté le pas , il s'éloigna d'eux selon sa coutume , pour prier Dieu et s'unir plus intimement à lui. Ses compagnons ayant par hasard levé les yeux en l'air , le virent élevé à deux coudées de terre , porté par une force supérieure, et la chose dura pendant un assez long espace de chemin , sans qu'il s'en aperçût lui-même. .

Plus d'une fois , au contraire , méditant aux pieds de son crucifix la passion de notre Seigneur, sujet le plus fréquent et le plus doux de ses longues contemplations , il fut assailli d'une mortelle défaillance , qui le laissait pendant longtemps privé de tout sentiment. Une fois entre autres , ce phénomène se produisit en lui avec des symptô-

mes si violents , que le pouls disparut , le visage prit un air cadavéreux , de sorte que pendant plusieurs heures on le crut mort. On le fit revenir à la vie , en employant des moyens très-énergiques : mais lui , se voyant entouré d'une foule de personnes qui étaient accourues pour le voir , se contenta de dire, en poussant un profond soupir : « Qu'est-ce que tout cela ? Pourquoi me tirer de mon repos ? Laissez-moi encore un peu avec mon bon maître ; j'étais si heureux dans ses plaies sacrées. » Puis, jetant sur son crucifix un regard plein d'amour , il s'abîma de nouveau dans la contemplation des supplices de son Sauveur.

Son union avec Dieu était si intime , que rien au monde ne pouvait l'en détacher. Il ne commençait jamais aucune affaire importante , sans s'être mis à genoux auparavant , pour demander à Dieu les lumières dont il avait besoin. Pendant le temps qu'il fut supérieur , lorsqu'on avait à lui parler , on le trouvait ordinairement à genoux au milieu de sa chambre , occupé à prier ; et il ne faisait aucune réprimande , avant d'avoir consulté Dieu deux ou trois fois. Ni les infirmités , ni les maladies dont il fut accablé ne pouvaient l'arracher à la contemplation. Dans les voyages si fréquents qu'il fit sur mer, après avoir dépensé tout le jour au salut des

ames , lorsque tous les autres se retiraient pour dormir , il montait sur le pont , et y passait la nuit seul à seul avec Dieu , sans que rien pût le troubler , ni l'agitation du navire , ni la pluie , ni la fureur des vents. Ses voyages par terre étaient une oraison continuelle ; car tout servait à l'élever à Dieu , et l'herbe qu'il foulait aux pieds , et les fleurs dont il respirait le parfum , et les oiseaux dont les chants le charmaient ; tout le portait à louer et à bénir la grandeur et la bonté divines : aussi , quoiqu'il marchât toujours les pieds nus , et que son corps fut affaibli par les austérités et la maladie , il était tellement absorbé dans la contemplation des choses célestes , qu'il ne sentait ni la fatigue ni la douleur , et marchait d'un pas agile et ferme , comme s'il eut été jeune et bien portant.

Dieu , qui ne se laisse jamais vaincre en générosité , favorisa souvent d'une manière miraculeuse l'attrait de son fidèle serviteur pour la prière et la contemplation. Plus d'une fois , en effet , lorsqu'il était obligé de se mêler aux hommes , et de s'arracher aux douces communications qu'il avait avec Dieu , on le vit disparaître tout à coup jusqu'à ce qu'il eut rafraîchi de nouveau à la coupe des célestes voluptés son ame altérée d'amour.

Il n'est pas étonnant que ce saint homme prit tant de plaisir à se trouver seul avec Dieu ; car il goûtait dans la contemplation des délices ineffables , et dès qu'il commençait à prier , il semblait que le paradis s'ouvrait à lui. Son humilité avait recours , il est vrai , à tous les moyens , afin de cacher aux autres les douces familiarités du Seigneur envers lui. Mais quelques précautions qu'il prit , il ne pouvait empêcher qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Bien souvent , en effet , une lumière surnaturelle couronnait son front , ou revêtait tout son corps élevé en l'air , dans une extase d'amour. Bien souvent il s'échappait de sa chambre ou de sa personne un parfum céleste , témoignage extérieur de la bonne odeur de ses vertus. Bien des fois , au milieu de la nuit , on entendit les douces mélodies des anges qui descendaient du ciel pour s'entretenir avec lui. Bien des fois enfin , notre Seigneur Jésus-Christ et la sainte Vierge lui apparurent , pour le fortifier dans ses fatigues , l'encourager dans ses travaux , et causer familièrement avec lui. C'est ainsi que Dieu traite ceux qui sur la terre font tout pour lui plaire ; c'est ainsi qu'il leur donne dès ici-bas un avant goût des délices qu'il leur réserve après la mort.

CHAPITRE XII.

De la charité du père Anchieta envers le prochain.

A un grand amour envers Dieu , le père Anchieta joignit une charité sans borne pour le prochain. Ces deux vertus , il est vrai , marchent toujours ensemble , et l'on peut dire qu'elles ne sont au fond qu'une seule et même vertu , puisqu'il est impossible d'aimer Dieu comme il faut sans aimer ses frères. Le père Anchieta voyait un fils en chaque homme , aussi ressentait-il pour tous la tendresse d'un père. C'est de cette charité inaltérable pour le prochain que venait le désir insatiable qu'il avait de sauver les âmes , et la disposition où il était de sacrifier sa vie pour elles. Ce fut là l'unique but qu'il se proposa dans son apostolat , et vers lequel il ne cessa jamais de tendre. Ses travaux , ses fatigues , ses sueurs , ses souffrances innombrables , les industries qu'il employa , ces grammaires , ces dictionnaires , ces catéchismes , ces instructions , ces dialogues qu'il composa en

brésilien avec tant de peine et d'étude , n'eurent pas d'autre fin que de faciliter à lui-même , et aux autres missionnaires après lui , la prédication de l'Évangile et la conversion des infidèles. C'est cette soif du salut des ames qui lui fit entreprendre tant de voyages fatigants , affronter tant de périls , subir tant d'épreuves cruelles , qui le firent passer des semaines et des mois entiers dans une extrême pénurie de toutes choses.

Nous avons déjà rapporté, dans le cours de cette histoire, plusieurs cas particuliers, où cet apôtre si zélé se remit volontairement entre les mains des barbares, s'exposant à périr victime de leur fureur ; tantôt pour rétablir la paix si nécessaire au bien de la religion, tantôt pour ramener au sein de l'Église des familles qui avaient renoncé à la foi ; tantôt pour arracher à l'esclavage des femmes chrétiennes près de perdre la foi avec la liberté. Mais nous ne pouvons passer ici sous silence un miracle éclatant, par lequel Dieu voulut dans une occasion de ce genre exalter auprès des infidèles eux-mêmes les mérites de son serviteur, et montrer à tous combien sa charité lui était agréable. Le saint missionnaire ayant appris que l'un de ces sauvages, au milieu desquels il demeurait depuis plusieurs mois, avait tué son fils encore enfant,

et l'avait ensuite enterré au milieu d'un champ, il en fut profondément touché, et pleura vivement le malheur de cette ame, condamnée à ne jamais voir Dieu. Puis, enflammé d'une sainte ardeur, il courut déterrer le corps, et lui commanda d'une voix impérieuse d'ouvrir les yeux. L'enfant revint à la vie, en présence de plusieurs personnes, et vécut assez de temps pour recevoir le baptême, et devenir enfant de Dieu.

Si la charité de cet homme apostolique sut échapper, par un secours miraculeux de Dieu, aux poisons, aux lacets, aux flèches, aux couteaux, à toutes les tentatives, en un mot, que la méchanceté inspirée par l'enfer inventa pour se défaire de lui, que purent, contre son courage et son zèle, la faim, la nudité, les fatigues, les maladies, la distance des lieux, la difficulté des voyages, l'inclémence des saisons, l'indocilité, la rudesse, l'ingratitude et les mauvais traitements de ceux-là mêmes pour qui il se sacrifiait ? Qu'étaient les souffrances pour un homme qui brûlait du désir de souffrir pour le salut des ames ! Sa charité envers les Indiens nouvellement convertis à la foi, ou les Européens nés dans le christianisme, n'était pas moins admirable, mais il s'attachait de préférence aux plus simples et aux plus grossiers. Non content de pré-

cher , de catéchiser , d'administrer les sacrements , d'arranger les procès , de déraciner les abus , de réconcilier les ennemis , il avait ses espions , pour ainsi dire , qui l'avertissaient à temps des besoins spirituels de chacun.

Pendant qu'il était provincial , étant un jour sur le point de mettre à la voile pour je ne sais quel voyage , il apprit qu'un pauvre chrétien était sur le point de mourir à deux lieues de là , abandonné de tous , et sans pouvoir se confesser. A cette nouvelle , il fait arrêter le vaisseau , descend à terre , et , porté sur les ailes de la charité , court auprès du moribond , le confesse , le console , l'assiste , et ne le quitte qu'après lui avoir fermé les yeux.

Une autre fois , pendant qu'il disait la messe , il fut averti par une lumière surnaturelle qu'un pauvre Indien allait mourir sans baptême au milieu de la campagne , à dix-huit lieues de là. Il y court aussitôt à pieds , selon sa coutume ; puis , employant les industries dont sa charité savait si bien faire usage , il gagne en peu de temps le sauvage à la foi , l'instruit des principaux mystères de la religion et le baptise. Jetant alors sur lui un regard plein de tendresse : « Maintenant , tout est fait , lui dit-

il , allez-vous-en au ciel , au nom de Dieu. » Et le moribond , obéissant à ce doux commandement , rendit aussitôt le dernier soupir .

Lorsqu'il arrivait dans une maison , son premier soin était de gagner le cœur du portier et de l'infirmier , et de leur faire promettre de ne jamais l'épargner ni le jour ni la nuit , dès qu'il s'agirait de porter secours à quelque malade où à quelque moribond , soit au dedans , soit au dehors. « Il faut , leur disait-il , ménager les autres , l'orsqu'ils sont trop fatigués ; mais n'en usez pas ainsi avec moi , car je ne suis qu'un lâche et un paresseux ; mon repos vole à la religion le pain que je mange. » Pour être prêt à courir à toute heure au secours du prochain , il dormait toujours vêtu , sur un banc , à la porte de la maison. Afin de rendre le devoir moins pénible aux religieux qui devaient l'accompagner , selon les prescriptions de la règle , dans ses œuvres de charité , avant de sortir de la maison , il les aidait lui-même à faire leur tâche , soit à la sacristie , soit au réfectoire , soit à la cuisine , leur rappelant combien les services que nous rendons au prochain sont chers à notre Seigneur , et quels grands mérites ils pouvaient acquérir eux-mêmes , en coopérant selon leur pouvoir au salut des âmes .

Un tel zèle devait avoir une sphère plus large : aussi , le bruit de ses vertus et de ses miracles s'étant répandu dans tout le Brésil , on accourait à lui de partout. Prêtres, religieux, laïques, nobles, plébéiens, tous venaient lui demander, celui-ci un conseil, celui-là un encouragement et un secours. Tous le voulaient avoir pour directeur et recevoir de lui une règle de vie. Leur confiance, au reste, n'était pas trompée, car ils trouvaient en lui un père, qui compatissait à leurs misères, et dissipait leurs tristesses et leurs inquiétudes. Il avait surtout un talent merveilleux pour inspirer le mépris du monde, et pour allumer dans les cœurs l'amour de Dieu et un vif désir de le servir. Sa charité pour ses frères ne se bornait pas à leurs besoins spirituels : il n'y avait point d'œuvres de miséricorde qu'il n'exerçât, persuadé que c'est bien souvent le moyen le plus sûr pour gagner les cœurs. Il était médecin, chirurgien, cordonnier, maçon, menuisier, selon l'occasion ; car il avait appris de saint Bernard que la charité ennoblit les offices les plus bas.

Il aimait si tendrement les pauvres, qu'il allait lui-même mendier pour eux de porte en porte ; jamais personne ne s'adressait inutilement à lui : aussi, lorsqu'il était supérieur, il donnait tout ce

qu'il trouvait dans la maison de comestibles, de linge ou d'étoffes, ou d'autres choses, persuadé que Dieu, comme un bon père, trouverait bien le moyen de pourvoir aux besoins de ses enfants, qui se dépouillaient généreusement pour lui. Le Seigneur récompensa plus d'une fois sa confiance. Un jour entre autres, que le saint homme avait fait distribuer aux pauvres, dans le collège de Saint-Vincent, toutes les provisions de l'année, on les retrouva le lendemain, notablement augmentées, sans qu'on pût savoir comment elles étaient venues.

Les pauvres n'avaient pas besoin de s'adresser à lui. Sa charité industrielle prévenait leurs nécessités, et leur épargnait la honte de demander. Il aimait à visiter les prisons publiques, où la charité peut s'exercer avec d'autant plus de mérite, que ceux qui en sont l'objet semblent moins dignes de compassion, puisqu'ils ne peuvent attribuer qu'à eux-mêmes leur malheur. Non content de leur administrer les secours spirituels, nécessaires pour arracher leurs âmes aux vices qui les avaient réduits en cet état, il usait encore de son crédit et de son autorité auprès des magistrats et des juges, afin d'en obtenir, ou un châtiment moins rigoureux, ou la prompte expédition du procès. Outre les aumônes abondantes qu'il leur distribuait, il

lui arrivait souvent de leur porter lui-même sur ses épaules , de l'eau , du bois, des légumes et des fruits. Aussi, tous ces pauvres gens l'appelaient leur bienfaiteur , leur avocat , leur père et leur refuge en tous leurs maux.

Mais c'était surtout envers les malades que sa charité aimait à s'exercer , et l'on peut dire qu'il était toujours en mouvement pour eux, quittant les affaires les plus pressantes, entreprenant des voyages longs et difficiles , bravant l'intempérie des saisons, pour aller leur porter du secours. Il ne se contentait pas de les visiter en passant ; mais lorsque le besoin l'exigeait , oubliant toute autre occupation , il demeurait au chevet de leur lit des nuits et des jours entiers , heureux de pouvoir soigner en eux les membres souffrants de Jésus-Christ. Tous voulaient l'avoir au moment de la mort. Afin donc de pouvoir satisfaire aux désirs de ceux qui l'appelaient , il partait dès qu'on venait le chercher , interrompant ses contemplations , ses extases mêmes, et quittant Dieu en quelque sorte, pour ne point manquer à la charité envers le prochain ; car il savait qu'il le retrouverait, et mieux encore , en ceux qu'il allait visiter.

Lorsque l'armée espagnole , envoyée par le roi Philippe II , pour défendre le détroit de Magellan , aborda à Rio-de-Janeiro en 1582, portée sur seize vaisseaux de guerre , le père Anchieta , qui était alors supérieur de la province , se fit le serviteur ou plutôt l'esclave des marins et des soldats , qui étaient au nombre de trois mille , et dont plusieurs souffraient de l'incommodité du voyage et de maladies. Il mit à leur disposition un vaste hospice , et ayant réparti les plus sains et les plus vigoureux dans des maisons particulières , il chargea ses religieux d'aller , chacun son jour , leur porter les secours spirituels et temporels dont ils avaient besoin. Les provisions de viande et de farine que le collège leur fournissait chaque jour ne suffisant pas , il se mit à parcourir les maisons des riches , pour exciter leur générosité , et il en obtint des secours abondants. Ayant ainsi pourvu aux besoins de leurs corps , il chercha à gagner leurs ames , à leur inspirer la haine du péché et l'amour de la vertu , et il y réussit si bien , que toute cette troupe devint l'édification de la ville.

CHAPITRE XIII.

Avec quelle perfection le père Anchieta observa les vœux religieux et les règles de son institut.

La première vertu d'un religieux est l'obéissance, car le bien qu'elle sacrifie pour Dieu est le plus grand dont l'homme puisse disposer, à savoir, sa volonté propre. Le père Anchieta pratiqua cette vertu dans un degré héroïque, et parvint à se dépouiller entièrement de tout jugement et de toute volonté propre. Malgré l'autorité et l'expérience qu'une longue vie et l'exercice des emplois les plus importants lui avaient acquises, il se laissa toujours diriger comme un enfant, n'entreprenant jamais rien sans l'approbation de ceux qui lui tenaient la place de Dieu. Il avait un tel respect pour ses supérieurs, qu'il ne leur parlait jamais que debout et la tête découverte; et il garda cette sainte habitude jusque dans sa vieillesse, après avoir été revêtu des charges les plus considérables de la Compagnie. Le moindre de leurs désirs était

pour lui un commandement , et la crainte même de la mort n'aurait pas paru suffisante à ses yeux pour le dispenser de l'accomplir. Lorsqu'il fut invité , comme nous l'avons vu plus haut , à se rendre au collège du Saint-Esprit , afin de rétablir plus facilement sa santé , il voulut partir malgré sa faiblesse , et quoiqu'il exposât sa vie en entreprenant ce voyage dans l'état où il était. Il répondit à ceux qui voulaient le retenir : « Il n'est pas nécessaire que je vive , mais il l'est que j'obéisse , et je ne dois pas , par un amour excessif de la vie , laisser aux jeunes gens un fâcheux exemple. » Comme un religieux disait un jour devant lui que , pour vivre heureux dans la religion , il faut s'oublier entièrement , et se remettre entre les mains de ses supérieurs : « C'est vrai , répondit-il , et j'en ai fait moi-même une longue expérience. Depuis que je suis entré au noviciat et me suis remis entre les mains de l'obéissance , j'ai toujours été heureux et content ; n'y ayant rien qui console et rassure autant que de savoir qu'en chaque action , on est agréable à Dieu et l'on fait sa volonté. »

Il ne laissa pas , pendant le temps qu'il fut supérieur , d'exercer cette vertu qui lui était si chère. Etant provincial ou recteur , il aimait à aider le cuisinier ou l'infirmier , exécutant ponctuellement

tout ce qu'ils lui commandaient , comme de porter du bois , de laver les plats , de balayer , de faire les lits , etc. Lorsqu'il était malade , il obéissait aux infirmiers et aux médecins , avec tant de soumission , qu'il prit un jour un breuvage amer et dégoûtant , qu'on lui avait présenté au lieu d'une médecine prescrite par le médecin , quoiqu'il s'aperçût bien de l'erreur. Dès qu'on lui eut dit de le boire , il le fit sans rien dire , sans donner aucun signe de dégoût , en pensant au fiel bien plus amer que notre Seigneur avait bu sur la croix. Au reste , cet acte d'obéissance plut tant à Dieu , que le malade guérit à l'instant même.

Quant aux règles de son institut , on peut dire qu'elles furent pour lui comme une loi divine , tant il fut exact à les observer ; et pendant tout le cours de sa longue carrière , on ne s'aperçut pas qu'il en eût jamais transgressé aucune. Il s'efforça d'inculquer à tous les religieux de cette province naissante la même exactitude à observer la règle , et il répétait souvent que , parmi les ouvriers évangéliques , ceux que le démon craint le plus sont les vrais obéissants. Si , comme le dit saint Bonaventure , plus un religieux est pénétré de l'esprit d'obéissance envers son créateur , plus les autres créatures sont obéissantes envers lui , nous pou-

vons comprendre quel degré de perfection il avait atteint sous ce rapport ; puisque , comme nous le verrons plus bas , les oiseaux , les poissons , les autres animaux, et jusqu'aux éléments eux-mêmes furent dociles à sa voix.

On a vu dans le cours de cette histoire quel était son esprit de pauvreté. Mais pour en donner mieux encore l'idée , il ne sera pas inutile de rappeler ici la vie qu'il mena à Piratiningà, pendant les sept ans qu'il y passa , au milieu des travaux d'un ministère pénible et fatigant. La maison qu'il habita pendant tout ce temps ressemblait à une prison. L'exiguité du lieu en était le moindre inconvénient , et l'on peut dire sans exagération que plus d'une fois lui et ses compagnons seraient morts de faim , si les Indiens eux-mêmes , touchés de leur dénuement , ne leur eussent apporté tantôt un peu de farine, et tantôt quelques petits poissons qui leur restaient de leur pêche. Ils n'avaient pour vêtement qu'une simple soutane de coton ; et pour défendre leurs pieds du froid , excessif en ce pays à certaines saisons de l'année , ils étaient réduits à se faire de leurs propres mains des sandales de chardons sauvages, qu'ils faisaient sécher d'abord, puis macérer dans l'eau , jusqu'à ce qu'ils en eussent fait une espèce de filasse grossière. Comme

ils n'avaient ni draps , ni couverture pour dormir , ils étaient souvent obligés , afin de se réchauffer , de se lever au milieu de la nuit , pour faire un peu de feu. Leur dénuement, en un mot, était si grand, qu'au témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, le père Anchieta fut souvent obligé d'écrire ses leçons , et les autres instructions pour ses élèves , sur des écorces de citrouille sauvage , ou sur des feuilles de bananier.

Je ne sais si jamais aucun saint porta plus loin l'amour de la pauvreté que cet homme apostolique, qui allait jusqu'à se priver des choses les plus nécessaires à la vie. Sa nourriture ordinaire, principalement dans les missions, se réduisait, tant que ses forces le lui permirent, à un peu de fruits sauvages, plus propres à irriter la faim qu'à la satisfaire. Tout son avoir consistait dans son bréviaire et l'habit rapiécé qu'il portait. S'il avait besoin de quelque chose , d'une chaise , d'un livre , d'une plume , il fallait qu'il la mendiât. Il avait fini par n'avoir ni chambre, ni lit , dormant quelques instants seulement , sur le premier banc qu'il rencontrait, et se servant pour oreiller de ses pantoufles mises l'une dans l'autre. Il montrait , par cette vie austère et crucifiée , combien était gravée profondément dans son cœur cette maxime qui lui était si familière : à savoir ,

que les pauvres de Jésus-Christ doivent se rendre insensibles à toutes les choses de la terre, comme une statue qui ne pense point aux vêtements qui la couvrent, et ne s'afflige point quand on les lui ôte.

Pour la pureté, cette vertu si chère à notre Seigneur, et qui rend l'homme dès ici-bas semblables aux anges, elle fut vraiment angélique dans le père Anchieta. Non content de s'être consacré, dès ses premières années, à la reine des vierges par le vœu de chasteté, comme s'il eût pressenti dès lors les dangers auxquels sa vertu se trouverait un jour exposée, il renouvela ce vœu plusieurs fois dans le cours de sa vie. Il ne crut pas néanmoins qu'une protection aussi puissante le dispensât de faire de son côté tout ce qu'il pouvait, pour garder ce précieux trésor. Mais il observa toujours une vigilance scrupuleuse sur ses sens, et particulièrement sur ses yeux, et ne cessa de traiter avec dureté son corps, qu'il regardait comme le plus grand ennemi de cette vertu. Il parvint, à l'aide de ces saintes industries, à garder jusqu'à la mort son innocence baptismale, comme l'attestent tous ses confesseurs : et par un privilège extrêmement rare, il arriva dès la jeunesse à ne plus sentir en lui l'aiguillon de la chair.

Et quand on considère les assauts nombreux et violents que le démon lui livra de ce côté , on est obligé de reconnaître qu'il ne lui fallut pas moins qu'un secours spécial de Dieu pour en triompher. Pendant les cinq mois qu'il demeura parmi les barbares , afin de traiter avec eux de la paix , outre les scandales continuels qu'il avait sous les yeux , il reçut bien des fois les propositions les plus honteuses, de la part des parents eux-mêmes, qui regardaient ces offres comme une politesse due à un étranger d'un aussi grand mérite. Mais quoique jeune , et vivant au milieu d'une atmosphère aussi corrompue, loin d'en contracter aucune souillure , il sut conserver si bien sa vertu , qu'il devint un objet d'admiration pour les infidèles eux-mêmes. Et comme ils lui demandaient par quel art il était arrivé à s'abstenir de ces plaisirs, dont la nature corrompue par le péché est si avide , il leur répondait , en leur montrant sa discipline : « Voici l'arme avec laquelle on combat dans cette guerre , et l'on remporte la victoire. »

Une nuit , pendant qu'il était à genoux au pied de son crucifix , abîmé dans une profonde contemplation , une femme osa se présenter à lui , dans le dessein de le porter au mal ; mais il était tellement absorbé en Dieu, qu'il n'entendit rien ; de

sorte que l'ayant secoué deux ou trois fois , elle lui demanda s'il était mort ou vivant. Revenu à lui-même, il lui cria d'une voix forte : « Je suis mort, je suis mort. » C'en fut assez pour mettre en fuite cette malheureuse , qui , saisie d'effroi , crut voir le Dieu des chrétiens la poursuivre en la menaçant de la tuer.

S'il avait soin de maintenir en lui cette vertu délicate , il s'appliquait également à la conserver dans les autres , et il leur donnait sous ce rapport les avis les plus sages et les enseignements les plus sûrs. Un bon prêtre se plaignant à lui des fantômes qui se présentaient sans cesse à son esprit , le pria d'obtenir du Seigneur qu'il l'en délivrât : « Pour cela, non, répondit le saint homme ; cette prière ne vous serait pas avantageuse. Dieu sait bien jusqu'où vont nos forces. Je le prierai de vous assister de sa grâce, et cela vous suffira. » Il pria pour lui , et sa prière fut si efficace, qu'ayant rencontré trois jours après ce même prêtre , il lui dit : « Ayez courage, les pensées dont vous vous plaignez ne vous troubleront plus désormais. Ne manquez pas cependant de faire de votre côté ce que vous pouvez , et de veiller exactement sur vous-même ; n'oubliez jamais que la pureté est une fleur si délicate, que la moindre chose

suffit pour la flétrir. » Ce qu'il avait prédit arriva , et le prêtre lui-même certifia, longtemps après l'événement, qu'il n'avait plus été tourmenté par ces pensées.

Il secourut et fortifia d'une manière plus miraculeuse encore un religieux tourmenté par les mêmes fantômes dans une occasion semblable, en se trouvant présent en plusieurs lieux à la fois , comme l'attesta par serment Pierre Escalente , de la compagnie de Jésus , connu dans tout le Brésil pour la sainteté de sa vie. C'était, d'ailleurs, une opinion générale que, pour se préserver de toute mauvaise pensée, il suffisait de porter sur soi quelque chose qui lui eut appartenu ; et la chose était devenue tellement publique , par une longue expérience , que beaucoup le choisirent pour protecteur spécial et gardien de leur pureté. Si quelque pécheur, esclave de l'habitude, se montrait rebelle à ses tendres avertissements, l'horreur qu'il avait du vice impur était si grande, qu'il rompait avec lui tout commerce. Plus d'une fois, il prédit à ces hommes impénitents les châtimens que Dieu leur réservait , et l'événement ne tardait pas à justifier sa prédiction. Nous nous contenterons de rapporter ici un fait qui remplit d'épouvante la ville entière de Saint-Vincent. Il y avait

en cette ville une Indienne, nommée Lucie, femme d'une grande vertu en apparence, fréquentant assidument l'église et les sacrements, et d'un extérieur humble et composé; mais hypocrite au fond, et cachant sous cet air trompeur les habitudes les plus criminelles. Elle avait gagné par son hypocrisie l'estime de tous les habitants de la ville, et de ses directeurs eux-mêmes. Or, s'étant présentée un matin à l'église, et n'y trouvant point ses confesseurs ordinaires, elle demanda le père Anchieta. Mais le serviteur de Dieu, éclairé par une lumière supérieure, refusa de l'entendre. Et comme on paraissait étonné de son refus, il se contenta de répondre à demi-voix qu'elle se donnait une peine inutile. Peu de temps après, en effet, son infamie éclata, et elle ne tarda pas à mourir avec tous les signes de la réprobation.

CHAPITRE XIV.

De la profonde humilité du père Anchieta.

Le Docteur angélique enseigne que l'humilité est, dans l'édifice de la perfection chrétienne, le fondement et la base de toutes les autres vertus. Il ne faut donc point douter que le père Anchieta n'ait été profondément humble, puisqu'il a porté à un degré héroïque les autres vertus, qui reposent sur l'humilité. Autant il est facile d'être humble dans l'abjection, autant il est difficile de demeurer tel au milieu des grandeurs. Pour donner une juste idée de l'humilité profonde de ce grand serviteur de Dieu, il est donc nécessaire de montrer d'abord la haute estime qu'on avait de lui et le respect que lui portaient les ennemis mêmes de la foi, lesquels ne pouvaient s'empêcher d'admirer la pureté de sa vie, le nombre et la grandeur de ses miracles, et l'appelaient un homme descendu du ciel, l'ami de Dieu, le thaumaturge. Il fut le conseiller de tous les gouverneurs qui se

succédèrent au Brésil de son temps ; et aucun d'eux n'entreprit une chose importante , soit dans la guerre soit dans la paix , sans l'avoir consulté. Tous voulaient l'avoir pour arbitre , médiateur , et juge de leurs différends , et l'on regardait comme bien fait tout ce qu'il avait dit de faire.

Il ne sortait jamais , sans être suivi d'une foule nombreuse. Les uns voulaient jouir de sa douce compagnie, les autres profiter de ses enseignements ou lui arracher quelque miracle. Les parents se jetaient à genoux quand il passait , tenant leurs enfants entre les bras , et le priant de les bénir. Les malades se traînaient hors de leurs maisons , heureux , s'ils n'obtenaient pas la santé , de le voir du moins une fois encore avant de mourir. On se pressait autour de lui, afin de lui couper quelque morceau de ses habits , que l'on conservait comme une précieuse relique. Le bruit de ses vertus s'était répandu dans l'Amérique tout entière , et de là en Europe. On le proclamait partout un des maîtres les plus consommés dans la science de la perfection chrétienne , un apôtre , un prophète , un thaumaturge , par qui Dieu opérait les miracles les plus éclatants , et qui commandait en maître aux éléments , aux maladies et à la mort.

Et cependant , au milieu de ces honneurs et de cette gloire , le père Anchieta eut toujours un profond mépris pour lui-même. Il n'aimait pas à traiter avec les grands du monde, et son plus grand bonheur était de se trouver avec les esclaves , les petits et les pauvres; de se mêler à eux, et d'imiter leurs manières, afin d'être pris lui-même pour un d'entre eux. Ses vêtements étaient ceux d'un mendiant , tant ils étaient vieux , usés et rapiécés : son humilité ne connaissait en ce point d'autres limites que celles qui lui étaient imposées par les convenances de son état. On le voyait souvent par les places publiques , portant des fardeaux pour le service des hôpitaux et des prisons. Là , aussi bien que sur mer , quand il voyageait , les offices les plus vils et les plus pénibles étaient toujours pour lui. La difformité de sa taille , suite d'une longue et douloureuse infirmité , était devenue pour lui une occasion de s'humilier, et il était le premier à plaisanter sur ce défaut naturel. Lorsqu'il fut choisi pour gouverner le collège de Bahia , plusieurs , suivant en cela moins la prudence de l'esprit que celle de la chair , écrivirent à Rome , prétendant que ce collège étant le premier de tous , il ne convenait pas d'en confier la direction au religieux qui semblait le plus méprisable. Mais ces réclamations , loin de faire impression sur

le père Mercuriano, général de la Compagnie, le déterminèrent au contraire à donner au serviteur de Dieu un poste plus éminent, en le mettant à la tête de toute la province.

Ennemi de tous les témoignages d'estime et d'honneur, il ne souffrait pas même qu'on lui baisât la main. La louange le faisait rougir de telle sorte, qu'il était facile de voir combien elle lui déplaisait, et quelle basse opinion il avait de lui-même. Plus on le méprisait, plus on était aimé de lui. Comme il visitait un collège, en qualité de provincial, un frère, choqué de sa piteuse apparence, se dit avec mépris en lui-même : « N'y avait-il donc personne que l'on pût choisir pour provincial ? » L'homme de Dieu connut par une lumière supérieure la pensée de ce frère, et le pressant sur son cœur, il lui dit à l'oreille. « Vous seul avez une juste opinion de moi. Sachez cependant que je suis bien plus mauvais encore que vous ne croyez. » Quelqu'un voulant élever un bâtiment, qui pouvait porter préjudice au collège du Saint-Esprit, le père Anchietta qui en était supérieur s'y opposa avec quelque vivacité. Mais ce premier feu étant apaisé, il craignit d'être allé trop loin. « J'aurai, dit-il, scandalisé ce brave homme. Mais ce mal aura du moins le bon effet de me faire con-

naître pour ce que je suis ; » et tout aussitôt, il alla se jeter aux pieds de celui qu'il craignait d'avoir offensé, et lui demanda pardon. Ce dernier, confus de cet acte d'humiliation, non-seulement renonça à son dessein, mais choisit à partir de ce moment le père Anchieta pour directeur de sa conscience. Comme on le pressait un jour de se plaindre d'un tort qu'on lui avait fait : « Il est certain, répondit-il, que ce tort offense plus la majesté divine que moi. Or, si le Saint des saints le souffre, comment pourrais-je m'en plaindre, moi qui suis un néant et un misérable pécheur ! »

Jusque dans la vieillesse, et après avoir rempli les postes les plus élevés, il s'accusait à genoux de ses fautes, à ses supérieurs, et leur demandait avec confusion une pénitence, afin qu'il pût, disait-il, se corriger une bonne fois, et ne plus déshonorer la religion. Un de ses plus grands soins fut toujours de cacher les miracles qu'il faisait chaque jour. Lorsqu'il ne pouvait le faire, à cause de leur éclat, il avait recours à mille industries pour les rabaisser, cherchant à persuader qu'ils étaient un effet de la nature; c'est pour cela que lorsqu'il rendait aux malades la santé, il avait coutume de se servir d'une chose sans vertu ni valeur en soi, afin de laisser croire que c'était là ce qui avait pro-

duit la guérison , et d'échapper ainsi aux louanges. Comme on lui demandait, un jour, s'il était vrai que les animaux obéissaient à sa voix , et que les oiseaux venaient se poser sur ses mains : « Voici comment la chose est arrivée , dit-il. Un oiseau passant au-dessus d'un vaisseau sur lequel j'étais, je tendis le bras , et il vint s'y poser, comme il aurait fait sur le premier morceau de bois venu. Voilà toute la merveille dont on fait tant de bruit. »

Cette basse opinion qu'il avait de lui-même était un des motifs qui le rendaient si dur à l'égard de son corps , et le lui faisait regarder comme la bête la plus vile , ou plutôt comme l'ennemi juré de son ame. Aussi, quoiqu'il fût affaibli par les maladies , fatigué par les voyages , mal vêtu , mal nourri , mal couché , loin d'avoir pitié de son corps , il lui reprochait sa délicatesse et sa lâcheté , et le tourmentait continuellement , employant contre lui le cilice et les chaînes de fer , le flagellant jusqu'au sang , avec si peu de ménagements , que ces disciplines souvent répétées augmentèrent , de l'avis de tout le monde , ses infirmités , et abrégèrent sa vie. Et lorsqu'après sa mort, on voulut l'ensevelir, on trouva son corps déchiré en plusieurs endroits.

Son humilité toutefois ne lui faisait point négliger les fonctions de son ministère : elle lui donnait , au contraire , plus de générosité et de courage pour opérer de grandes choses à la gloire de Dieu , et c'est là le plus haut degré que puisse atteindre cette vertu. L'homme , en effet , qui ne s'attribue rien à lui-même , mais rapporte tout à Dieu , l'engage en quelque sorte à mettre à son service son bras tout-puissant. Il peut s'écrier alors avec l'Apôtre : « *Lorsque je suis faible , c'est alors que je suis puissant ;* » c'est-à-dire , comme l'explique saint Augustin : « Plus je m'humilie sous la main de Dieu , plus je deviens fort en lui. » Si l'on considère , en effet , les fatigues qu'il souffrit avec tant de constance , les immenses travaux qu'il entreprit pour la gloire de Dieu , sans jamais se laisser arrêter par aucun obstacle , on est obligé d'avouer qu'il en est peu qui l'aient égalé en ce point.

Son grand cœur concevait les projets les plus vastes et entreprenait les choses les plus difficiles : après les avoir mûries avec sagesse , il les exécutait avec force , et savait leur donner leur dernière perfection. Sa confiance en Dieu égalait son humilité ; c'est que plus on se défie de soi , plus on se confie en Dieu , où l'on trouve toute sa force et

tout son support. Le père Anchieta , suivant à la lettre le conseil que notre Seigneur nous donne dans l'Évangile , n'avait aucune sollicitude pour les besoins de son corps , s'abandonnant entièrement en ce point à la douce providence de celui qui ne refuse point à l'oiseau sa nourriture , ni à la fleur le vêtement qui la pare. Dans ses voyages longs et pénibles ; à travers de vastes solitudes et des monts escarpés , il ne voulut jamais rien prendre avec lui ; et il répondait à ceux qui , moins confiants dans la providence , l'engageaient à être plus prudent : « Fions-nous à Dieu , et rien ne nous manquera. » Et, en effet, un religieux de la Compagnie, qui l'accompagna pendant plusieurs années dans ses missions , atteste qu'il ne lui manqua jamais rien, et que bien souvent Dieu récompensa la confiance de son serviteur , en lui procurant d'une manière miraculeuse les choses dont il avait besoin.

Un autre effet de sa confiance en Dieu fut une libéralité inépuisable envers les pauvres. Tout ce qu'il recueillait d'aumônes , soit en allant mendier de porte en porte , comme il le faisait souvent , soit autrement , il l'employait au soulagement des nécessiteux. Comme on lui disait de penser aussi un peu à lui : « C'est ce que je fais , répondit-il ; j'ai pris pour moi la meilleure part , le bon Dieu. »

Pendant qu'il était supérieur , le procureur de l'un des collèges soumis à son gouvernement , trouvant qu'il ruinait la maison par ses aumônes , ne cessait de réclamer contre cette prodigalité. « Que Votre Révérence ne se mette point en peine , lui dit le serviteur de Dieu, et qu'elle sache qu'il y a au-dessus de nous quelqu'un qui veille bien mieux que nous au bien de cette maison. Jusqu'ici, grâce à Dieu, elle n'a manqué de rien. Il en sera de même à l'avenir , car la bénédiction de Dieu y entrera par la même porte par où sera sortie l'aumône. »

Le troisième effet de cette grande confiance en Dieu , chez le père Anchieta , fut une paix imperturbable au milieu des difficultés et des peines sans nombre qu'il eut à souffrir. Le zèle de la gloire du Seigneur ne pouvait manquer de soulever les contradictions du monde ; loin de s'affliger des calomnies et des persécutions des méchants , il y voyait au contraire la preuve des bénédictions divines , et un encouragement à continuer avec plus d'énergie encore l'œuvre qui avait l'insigne honneur de soulever contre elle la haine des ennemis de Dieu. Sachant d'ailleurs que tout ce qui arrive est pour les élus , il reposait entre les bras de la Providence avec la même paix et le même abandon que l'enfant sur le sein de sa mère ou de sa nourrice.

CHAPITRE XV.

Dévotion du père Anchieta envers l'humanité sainte de Jésus-Christ et la sainte Vierge.

Le père Anchieta eut toujours une dévotion toute particulière pour la sainte Eucharistie. Dès ses premières années , il eut la pieuse coutume de visiter plusieurs fois le jour le saint Sacrement , et de s'entretenir avec notre Seigneur tout le temps qu'il lui était permis , ne s'arrachant qu'avec violence à ces douces et intimes communications. Nous avons vu quel bonheur c'était pour lui , lorsqu'il était enfant , de servir autant de messes qu'il pouvait , et qu'il finit par en contracter une infirmité longue et dangereuse. Lorsqu'il fut prêtre , ni la fatigue ni les maladies ne purent l'empêcher de dire la messe , lorsque le temps et le lieu le lui permettaient. C'est alors surtout , qu'absorbé dans la contemplation du grand mystère qu'il traitait , il avait ces extases , ces ravissements , ces défaillances , qui édifiaient et plongeaient dans l'ad-

miration tous les assistants. Non content de passer au pied de l'autel tout le temps que lui laissaient les devoirs de sa charge et les œuvres de charité envers le prochain , il y priait encore des nuits entières , sauf les deux heures qu'il donnait à peine au sommeil. C'est là, on peut le dire , qu'il puisa ce courage et cette force d'ame qui lui firent supporter avec tant de constance les immenses fatigues de son apostolat. Lorsqu'on lui apporta le saint Sacrement sur son lit de mort , ce vieillard abattu et défaillant sembla ressusciter à la vie , et ses membres presque inanimés reprirent une nouvelle vigueur de ce céleste aliment.

Il s'efforçait de communiquer aux autres la dévotion qu'il avait lui-même au saint Sacrement. Il leur recommandait sans cesse de le recevoir souvent , leur disant que c'était le moyen le plus efficace pour déraciner tous les vices , et se perfectionner dans les vertus chrétiennes. C'est pour cela qu'il avait soin d'accoutumer de bonne heure les nouveaux convertis à entendre tous les jours la sainte messe, lorsqu'ils le pouvaient, et à accompagner le saint Sacrement dans les processions solennelles , ou lorsqu'on le portait aux malades. « Allons faire la cour au maître , » disait-il ; et il n'épargnait ni dépenses ni fatigues, dès qu'il s'agis-

sait de rendre plus solennel le culte de la sainte Eucharistie.

Il avait une égale dévotion pour la douloureuse passion de notre Seigneur Jésus-Christ ; c'était là l'objet habituel de ses longues méditations. Lorsqu'il ne pouvait prier devant le saint Sacrement , il le faisait aux pieds de son crucifix ; et il était parfois tellement abîmé dans la contemplation des souffrances du Sauveur , qu'il fondait en larmes , et poussait, sans s'en apercevoir, des soupirs et des cris déchirants. Une fois entre autres il fut pris d'une telle défaillance , que pendant près d'une heure on le crut mort. La tendre dévotion qu'il avait pour le saint sacrifice de la messe venait de ce qu'il y trouvait , non-seulement un mémorial de la passion de notre Seigneur , mais encore un renouvellement du sacrifice de la croix. Son crucifix était à la fois pour lui un compagnon inséparable dans tous ses voyages , un conseiller fidèle en tous ses doutes , son unique appui dans tous ses travaux , l'arme la plus puissante contre les démons. C'était là l'étendard qu'il levait devant les infidèles, lorsque son zèle allait les chercher au fond de leurs forêts : c'était en leur mettant sous les yeux la passion de Jésus-Christ , et en leur racontant avec une émotion profonde les scènes touchantes de ce

drame sanglant , qu'il excitait en leur cœur la componction , et tirait des larmes de leurs yeux.

Il avait aussi un amour filial pour la Mère de Dieu, et cet amour, il l'avait sucé avec le lait , dès le berceau. Non content de lui rendre ses hommages , il ne manquait jamais l'occasion de porter les autres à l'aimer , et d'exalter dans les termes les plus expressifs ses vertus singulières et ses glorieux privilèges. Il n'y avait point de dévotion qu'il inculquât avec plus d'ardeur, comme étant la plus efficace , surtout pour maintenir chez les jeunes gens la belle fleur de la pureté. Il ne craignait pas, lorsque la prudence le lui conseillait , de citer son propre exemple , reconnaissant qu'il devait à la puissante protection de la reine des Vierges , le bonheur de s'être conservé pur pendant sa jeunesse , au milieu des dangers dont il avait été entouré. Dès qu'il avait fondé une nouvelle chrétienté , sa première pensée était de la mettre sous la protection de Marie, en y établissant la dévotion du Rosaire , qu'il y faisait réciter chaque jour par toute la population. Lorsqu'il avait gagné à Dieu l'ame d'un infidèle ou d'un pécheur , il la déposait aussitôt entre les mains de Marie , sûr de la maintenir pour toujours par ce moyen dans le service de Dieu. Mais la sainte Vierge lui rendait bien ce qu'il

lui donnait , et c'était une opinion générale qu'elle s'était montrée plusieurs fois à lui d'une manière sensible , et l'avait favorisé de longs et doux entretiens. Comme les barbares le menaçaient un jour de le tuer : « Vous ne le ferez pas , leur dit-il , le sourire sur les lèvres ; Marie, ma bonne mère, m'a assuré que je ne mourrai pas avant d'avoir terminé sa Vie. » Plus d'une fois, elle lui procura d'une manière miraculeuse les choses dont il avait besoin , un bréviaire , des aliments et un logement. Plus d'une fois encore , elle força les ennemis mêmes de ce saint homme à l'accueillir avec bienveillance. Etant malade de la fièvre , et souffrant des douleurs très-aiguës aux pieds , il se fit porter à une église de la sainte Vierge ; et à peine y fut-il entré que son mal disparut.

Une autre fois , revenant d'une mission dans les campagnes de Piratininga , il descendait une montagne escarpée , accompagné d'une grande foule de peuple qui ne pouvait se séparer de lui. Comme la pente était très-rapide , il fallait marcher lentement et avec précaution. Or, au milieu de la route , le ciel s'obscurcit tout à coup, et une horrible tempête vint effrayer les voyageurs. Le saint missionnaire leur dit, sans se troubler : « Ayons recours à la Mère de miséricorde, et prions-la d'être

elle-même notre guide. » A peine avait-il achevé de parler , qu'un rayon de lumière parut au milieu des nuages , et servit de guide à la petite troupe , comme autrefois la colonne de feu au peuple d'Israël , et les conduisit tous sans accident au but de leur voyage.

Pendant qu'il était à Bahia , comme provincial , ses religieux étaient allés un jour hors de la ville célébrer la fête de la présentation de la sainte Vierge , dans une église de la Compagnie. Il était resté seul à peu près à la maison , avec le frère François Fernandez , qui était malade depuis plusieurs semaines. Etant allé le visiter , il lui dit en plaisantant : « Pourquoi , mon frère , n'êtes-vous pas allé aussi, vous, à la fête? — Mais, mon père, répondit l'autre , c'est précisément aujourd'hui que la fièvre a coutume de redoubler. — Qu'est-ce que cela fait ? reprit le saint homme ; levez-vous , allez fêter la sainte Vierge , et dites-lui de ma part qu'elle vous ôte votre fièvre. Je ne veux pas que vous la rapportiez à la maison. » Le frère obéit de bon cœur , comme on le pense bien ; il fit exactement la commission qu'on lui avait donnée ; et la sainte Vierge récompensa son obéissance et sa foi en lui ôtant sa fièvre.

Nous raconterons, pour terminer ce chapitre, un fait plus merveilleux encore , et qui fit beaucoup plus de bruit, parce qu'il eut pour témoin une population tout entière. Le serviteur de Dieu prêchait dans une église du bourg d'Itannia , dédiée à la sainte Vierge. Le ciel était obscur et couvert de nuages. Au milieu du sermon , il voit tout à coup une lumière éclatante , semblable à un rayon de soleil , pénétrer par une fenêtre dans l'église. Il s'interrompt à cette vue , et reste muet pendant quelque temps , comme plongé dans une extase profonde. Puis il tombe la tête sur le pupitre de la chaire , sans donner aucun signe de vie. Les assistants sont frappés de stupeur : on croit qu'il a été surpris par quelque défaillance mortelle , et l'on vient à lui pour lui porter secours. Mais , au bout de quelque temps, il se relève, et se tournant vers l'autel de la sainte Vierge , il s'écrie : « Bonne Mère , il paraît que vous étiez allée assister quelque âme dévote , car depuis hier je ne vous trouvais plus dans votre maison. Nous vous remercions d'avoir bien voulu ne pas nous laisser plus longtemps sans consolation. Et vous , chers enfants de Marie , saluez le retour de votre bonne Mère , qui revient en ce moment même après avoir consolé ses serviteurs. Approchez-vous d'elle ; elle porte encore les signes du voyage qu'elle vient de faire. »

Les assistants , frappés de la nouveauté du fait , allument des flambeaux , et approchant de la niche où était la statue de la sainte Vierge , ils trouvent les riches habits dont elle était ornée tout mouillés d'une rosée fraîche et abondante.



CHAPITRE XVI.

De la puissance du père Anchieta sur les animaux.

La sainteté consiste dans la pratique héroïque des vertus chrétiennes , et les miracles ne sont qu'une espèce de vernis qui lui donne un plus grand lustre. Ils sont toutefois , selon le Docteur angélique, un témoignage que Dieu donne à ses serviteurs de l'amour qu'il leur porte, et c'est avec raison que l'Église elle-même les regarde comme un signe extérieur de sainteté. Or, je ne sais si jamais aucun saint en a plus fait que le père Anchieta ; aussi l'appelait-on le Thaumaturge de son temps. Nous considérerons d'abord le pouvoir qu'il exerça dès ses premières années sur les animaux les plus indociles et les plus féroces , et qui lui fit donner le nom de nouvel Adam. C'était un spectacle touchant de le voir quelquefois appeler de la fenêtre de sa chambre les hirondelles, les colombes et les autres oiseaux qui, obéissant à sa voix , accouraient à lui, se lais-

saient prendre et caresser , jusqu'à ce que leur ayant donné sa bénédiction , il leur dit : « Allez-vous-en maintenant , et continuez à louer votre Dieu. » La même chose lui arrivait souvent dans ses voyages sur terre ou sur eau. Les oiseaux venaient se poser sur ses épaules, sur son bourdon, sur son bréviaire ; ce qui augmentait singulièrement le respect et l'admiration des sauvages , témoins de cette scène.

Comme il prêchait le jour de la Pentecôte à un nombreux auditoire dans l'église du Saint-Esprit , un oiseau charmant , paré des plus brillantes couleurs, entra dans l'église, et vint se poser, à la vue de tous , sur la poitrine du prédicateur. Renvoyé plusieurs fois, il revenait toujours, et ne partit qu'après la fin du sermon.

Les oiseaux semblaient comprendre ce qu'il leur disait. Pendant qu'il était supérieur de la maison de Saint-Vincent , plusieurs tourterelles entrèrent un jour par les fenêtres dans le réfectoire , pour manger les miettes de pain qui étaient tombées à terre. Le réfectoier les ayant aperçues , courut pour les chasser. Le père Anchieta qui se trouvait là par hasard , se tournant vers lui , lui dit : « Ah ! que Dieu vous pardonne ; pourquoi les

chasser ? Vous ne savez pas quel grand supplice c'est que d'avoir faim. » Puis , se tournant vers les tourterelles qui , effrayées et affamées à la fois , s'étaient éloignées un peu , et semblaient , malgré cela , demander à manger : « Pauvres petites , leur dit-il , revenez , revenez manger à votre aise. » Et tout aussitôt , les tourterelles , descendant à terre de nouveau , se remirent à manger comme auparavant.

Pendant qu'il demeurait dans la ville du Saint-Esprit , toutes les fois qu'il allait prêcher à l'église principale , deux grands oiseaux du pays , familiers de la maison , allaient avec lui , lui tenant compagnie pendant toute la route. Lorsqu'il était arrivé à l'église , ils allaient se poser sur le clocher , et l'attendaient en silence , jusqu'à ce que le sermon fût fini ; après quoi , ils le reconduisaient à la maison de la même manière. Si quelquefois le père s'oubliait , et prêchait trop longtemps , les deux oiseaux se mettaient à crier du haut du clocher ; et le prédicateur , averti par leurs cris , répondait avec une simplicité touchante : « C'est bien , j'entends , j'entends , je finis tout à l'heure. » Et comme malgré cela , il arrivait souvent qu'il continuait , emporté par son zèle , les oiseaux criaient plus fort , et battaient des ailes , de sorte que le saint homme , ayant pitié d'eux , disait : « Pauvres

petites bêtes, elles ont raison ; voilà déjà longtemps qu'elles attendent ; » et il finissait aussitôt.

Il assistait un jour à une pêche qui, grâce à lui, avait été très-heureuse. Or, pendant que les pêcheurs étaient occupés à trier sur le rivage les poissons, un grand nombre de corbeaux et d'oiseaux de mer, attirés par l'odeur, accoururent autour d'eux. Ils s'en plaignirent au serviteur de Dieu, lequel, regardant d'un œil sévère la bande importune, leur dit : « Que venez-vous faire ici, petits voleurs ? allez-vous-en vite, et n'ayez pas la témérité d'approcher, jusqu'à ce que la besogne soit achevée. Il y aura encore du poisson pour vous, n'en doutez pas. » Les oiseaux obéissants s'éloignèrent aussitôt, attendant avec patience qu'on les rappelât. Lorsque le travail fut achevé, et qu'ils eurent obtenu la permission de revenir, ils se jetèrent en criant sur les poissons qu'on leur avait abandonnés.

Comme il retournait un jour dans une barque de la visite de quelques villages, en compagnie de plusieurs personnes, par un soleil brûlant et une chaleur excessive, il vit au-dessus d'un arbre trois oiseaux gros comme nos poules, et se tournant vers eux, il leur dit : « Allez donc chercher vos compagnons, et venez nous faire un peu d'ombre. » Les oiseaux, prenant aussitôt leur vol, parti-

rent , et après avoir fait deux ou trois tours , ils revinrent à la barque avec une foule d'autres oiseaux de la même espèce ; et tous , étendant leurs ailes comme un pavillon au-dessus des voyageurs, les accompagnèrent ainsi l'espace d'une lieue , après quoi un vent frais s'étant levé , le serviteur de Dieu les renvoya en leur donnant sa bénédiction. Il lui arriva la même chose dans un voyage à travers une plaine immense. Une troupe de corneilles lui firent à lui et à ses compagnons , un ombrage bienfaisant de leurs ailes et les défendirent ainsi des ardeurs brûlantes du soleil.

Une autre fois , une troupe de perroquets s'était, en volant au-dessus de la mer , éloignée de terre plus qu'il ne le fallait ; si bien que leurs forces étant épuisées, ils furent contraints de descendre au hasard sur la première barque qu'ils rencontrèrent. Par bonheur pour eux, le père Anchieta s'y trouvait. Ils s'attroupèrent aussitôt autour de lui , comme s'ils l'eussent reconnu , et semblaient lui demander du secours. « Pauvres petits , leur dit le saint homme , venez et reposez-vous sur mon sein ; je vous défendrai de toute insulte. » Après les avoir , en effet , protégés contre les matelots qui voulaient s'en emparer , il leur prodigua mille caresses; et lorsqu'on fut arrivé près du rivage, il

les renvoya libres , avec la bénédiction du Seigneur. Il lui arriva la même chose avec un autre oiseau qui , ne pouvant à cause de sa faiblesse suivre les autres, s'était séparé d'eux. Le père Joseph à cette vue, lui tendant la main , lui dit : « Viens , pauvre petit, repose-toi un peu, et tu te remettras en route après. » L'oiseau vint aussitôt se poser sur sa main et après avoir reçu de la bonté du serviteur de Dieu le secours dont il avait besoin, il reprit son vol , et rejoignit bientôt ses compagnons.

Il exerçait un domaine non moins étendu sur les poissons ; et bien souvent il lui suffit de bénir les filets d'un pêcheur , pour lui procurer une pêche abondante. Aussi, la plupart des pêcheurs, avertis par une longue expérience , allaient lui demander son avis et sa bénédiction avant de commencer leur travail. Le temps fût-il contraire , et la mer mauvaise , si le père Anchieta leur disait de jeter leurs filets , ils le faisaient sans hésiter , bien sûr que la pêche serait heureuse. A sa parole, les golfes se peuplaient de poissons qu'on n'y trouvait point auparavant. Souvent, il demandait lui-même le premier aux pêcheurs quelle espèce de poissons leur plairait davantage ; et lors même qu'ils étaient

rare et hors de saison , leurs filets s'en trouvaient remplis.

Visitant un jour un village de la colonie du Saint-Esprit, il en trouva les habitants plongés dans une tristesse profonde. Leur en ayant demandé la cause, il apprit d'eux qu'ils mouraient de faim , parce que la mer était mauvaise , et qu'ils ne pouvaient aller à la pêche , leur unique ressource. Le saint homme, touché de compassion, se mit à crier d'une voix forte : « A la mer , à la mer ; allons à la mer. — Mais mon père , lui dirent-ils, nous avons déjà essayé plusieurs fois , et tant que la mer ne s'apaisera pas, il nous sera impossible d'avoir du poisson. — Hommes de peu de foi, reprend le père Joseph, pourquoi avez-vous si peu de confiance en Dieu ? suivez-moi sans crainte. » Ils le suivent. « Quels poissons voulez-vous ? dit-il à l'un. Et vous ? » dit-il à l'autre , et ainsi de suite. Chacun lui demande les poissons qu'il désire. « Maintenant , leur dit-il jetez vos filets ; vous , ici à droite , et vous à gauche , et vous , plus avant dans la mer. » Or , au bout de quelque temps, chacun retira ses filets pleins des poissons qu'il avait demandés , et tous eurent largement de quoi manger.

Le collège de Bahia ayant besoin de poissons, les pêcheurs chargés de lui en fournir vinrent dire au père Anchieta qu'ils avaient pêché toute la nuit sans rien prendre. Il les conduisit alors sur la terrasse de la maison, et leur montrant une certaine place dans la mer, il leur dit : « Vous voyez cet endroit au pied de cette colline ; jetez-y vos filets, et vous aurez du poisson. » La chose arriva comme il l'avait dit, et tous bénirent la bonté divine qui opérait de telles merveilles par le moyen de son fidèle serviteur. Il arriva plus d'une fois que des poissons énormes entraient dans les filets, et menaçaient de les briser au préjudice des pêcheurs. Ceux-ci venaient alors trouver le père Joseph, qui d'une voix forte commandait à ces bêtes insolentes de sortir sur-le-champ et sans bruit, si elles voulaient éviter un châtiment plus sévère ; et, chose admirable, il était aussitôt obéi.

Une autre fois, comme il allait de Saint-Laurent à la ville de Saint-Sébastien, la barque où il était fut assiégée par un grand nombre de baleines qui, venant à fleur d'eau, menaçaient de la renverser. A cette vue, l'épouvante fut générale. Lui seul, sans perdre contenance, encouragea les autres à ne point craindre, leur disant que ces animaux entendaient eux aussi la voix de Dieu, et faisaient

sa sainte volonté. Puis, donnant à ces monstres sa bénédiction : « Partez, leur dit-il, au nom du Seigneur, et laissez-nous le passage libre. » Les baleines s'enfoncèrent aussitôt sous l'eau, et disparurent.

Mais, par une merveille plus grande encore, les animaux terrestres les plus féroces et les plus venimeux, reconnaissant le pouvoir et le haut domaine de ce nouvel Adam, adoucissaient en sa faveur leur férocité naturelle, et perdaient pour lui leur venin. Dans le district du Saint-Esprit, un singe avait coutume de pénétrer dans une sucrerie ; et après y avoir fait de grands ravages, il fuyait avec tant de célérité et d'adresse, qu'il échappait à tous les pièges tendus pour le prendre. Le maître s'en plaignit au père Joseph, en implorant son secours. « Soyez tranquille, lui dit le saint homme, quand il reviendra, je lui donnerai la correction qu'il mérite. » Le singe revint en effet, et le père l'ayant fait venir à ses pieds tout tremblant, lui dit : « Jusqu'à quand continueras-tu de voler ? Garde-toi désormais de toucher à quoi que ce soit. Reviens, si tu veux, mais attends que l'on te donne, et ne prends rien. » Le singe continua de venir en effet, mais sans faire aucun dégât, et il

devint pour toute la maison un objet de divertissement.

Le père Anchieta allait un jour à Saint-Barnabé avec quelques pêcheurs. Un d'eux apercevant sur un arbre un grand singe, le renversa mortellement blessé d'un coup de flèche. Aux cris de la bête , tous les autres singes accoururent pour prendre part à son malheur. Les pêcheurs , profitant de l'occasion , en tuèrent plusieurs autres. Le serviteur de Dieu les exhorta à s'amuser avec ces animaux au lieu de les tuer ; et se tournant vers les singes , il leur dit : « Venez , venez , et continuez de pleurer la mort de vos compagnons ; je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien. » Les singes se mirent alors à pousser de grands cris , en sautant de çà et de là , et faisant les gestes les plus comiques, jusqu'à ce que le père Anchieta leur eût dit : « Assez, maintenant , allez-vous-en avec la bénédiction de Dieu ; autrement, vous courriez risque d'être tués aussi, vous. » Les singes se retirèrent aussitôt sur l'ordre du serviteur de Dieu. Il vit un jour un taureau furieux que l'on essayait avec de grands efforts de mettre sous le joug, et qui menaçait de tuer tous ceux qui voulaient mettre la main sur lui. Le père Joseph , s'approchant de lui , se contenta de le bénir, et de le toucher légèrement,

et il n'en fallut pas davantage pour le rendre doux et docile.

Les tigres et les panthères, d'un naturel si féroce, étaient avec lui comme des animaux apprivoisés et familiers. Il les appelait, les caressait, et leur donnait à manger dans sa main. Comme il assistait un jour à une pêche avec plusieurs autres, deux panthères apparurent au loin sur la plage. Un des assistants témoigna le désir de les voir de plus près : « Attendez, lui dit le père Joseph, que la pêche soit achevée, et vous pourrez alors les voir à votre aise. — Et vous, dit-il aux panthères, revenez un peu plus tard, il y a ici quelqu'un qui désire vous voir. » Elles se retirèrent, et revinrent juste au moment qu'on leur avait marqué ; de sorte que les pêcheurs étant tous montés sur deux barques, et s'étant approchés du rivage, purent satisfaire leur curiosité. Et comme les panthères se tenaient immobiles : « Allons, leur dit-il, marchez un peu, tournez-vous pour qu'on puisse mieux vous voir. » Puis, leur ayant jeté du poisson, il les renvoya.

Une autre fois, étant couché sous une tente, dans la campagne, avec plusieurs autres, il sortit, selon sa coutume, au plus épais de la nuit, pour

prier en plein air. Il revint au bout de plusieurs heures , et prenant une grappe de bananes , il la jeta hors de la tente , en disant : « Prenez , mes petits , prenez. » On lui demanda à qui il avait donné ces fruits : « A mes bons compagnons , » dit-il. Et lorsque le jour fut venu , on reconnut aux traces des pas que c'étaient deux tigres.

Les vipères et les autres serpents n'ont nulle part un venin plus dangereux qu'au Brésil ; et cependant , loin de lui faire aucun mal , ils se laissaient prendre , caresser , baiser par lui. Quelquefois même , quand ils l'avaient mérité , il les corrigait , les frappait et les foulait aux pieds. Comme il voyageait avec quelques Indiens , dans la colonie du Saint Esprit , ses compagnons prirent tout-à-coup la fuite devant une vipère qui courait sur eux. « Arrêtez , arrêtez , leur dit le serviteur de Dieu ; et toi , téméraire , viens ici. » Il prit la vipère dans ses mains , la montra à ses compagnons : puis il se mit à leur parler des grandeurs de Dieu , le visage enflammé , leur disant qu'il n'y a point de créature si indocile qui ne se soumit à l'homme , si l'homme vivait soumis à Dieu.

Il lui arriva un fait à peu près semblable dans une autre excursion ; son compagnon de voyage

ayant été assailli par une vipère , appela le saint homme à son secours. Joseph , faisant venir la bête à ses pieds , lui dit : « Oh ! c'est trop fort ; ne t'ai-je pas déjà corrigée une fois ? Tu n'es donc pas devenue meilleure ? » Puis la pressant légèrement du pied , comme pour se moquer d'elle , il lui dit : « Mords , mords donc , et venge en moi toutes les injures que j'ai faites à Dieu , mon Créateur et le tien. » Mais la vipère levant la tête , comme pour demander pardon , se mit à lécher le pied qui la foulait , jusqu'à ce qu'ayant reçu la bénédiction du saint homme , et l'ordre de ne plus jamais faire de mal à personne , elle se retira.

Nous devrions parler ici d'un autre prodige non moins admirable , et qui dura longtemps encore après sa mort : c'est la préservation miraculeuse de tous les religieux de la compagnie de Jésus , de toute insulte de la part des animaux venimeux dont le Brésil est plein. Mais nous parlerons de ce prodige , et de la part qu'y eut le serviteur de Dieu , lorsque nous traiterons des miracles qu'il fit après sa mort.

CHAPITRE XVII.

Des dons surnaturels que Dieu départit au père Anchietta.

Il serait trop long de raconter en détail tous les dons surnaturels que le père Anchietta reçut de Dieu , et tous les faits qui s'y rapportent. Nous nous contenterons de choisir parmi ces derniers les plus extraordinaires , et les plus propres à mettre en relief la sainteté de cet homme apostolique. Plus d'une fois, il disparut subitement aux yeux de ceux avec qui il se trouvait ; puis, au bout de quelque temps , il reparaisait au milieu d'eux , sans qu'ils sussent ni comment il était parti ni comment il était revenu.

C'était, comme on l'a vu, sa coutume en voyage de rester derrière ses compagnons, afin de s'entretenir avec Dieu. Comme il marchait toujours à pieds , et qu'eux voyageaient à cheval , il leur arrivait souvent de l'attendre , dans la crainte qu'il ne les perdît de vue, et ne s'égarât. Mais ils le

voyaient tout à coup devant eux , sans comprendre de quelle manière il les avait devancés. Nous rapporterons à ce sujet ce qui lui arriva avec l'évêque du Brésil , don Antoine Barrios. Celui-ci allait , en compagnie du serviteur de Dieu et de plusieurs autres , du village de Saint-Antoine , à celui de Saint-Jean , dans le voisinage de Bahia , pour y administrer le sacrement de confirmation. Le père Anchieta , s'étant séparé des autres , se trouva tellement en retard , qu'il ne lui était plus possible de les rejoindre , ni d'arriver au village avant la nuit. La première chose que fit l'évêque , en arrivant au village , fut d'envoyer prier le gouverneur de laisser les portes ouvertes , pour que le père Anchieta qui était resté derrière eux pût entrer. Mais quel ne fut pas son étonnement , lors qu'il l'aperçut parmi le peuple qui venait processionnellement à sa rencontre. « Comment vous trouvez-vous ici, s'écria le prélat ? » Mais ce prodige était devenu tellement fréquent , que c'est à peine si l'on s'en étonnait encore.

Grâce à ce don d'agilité dont il était favorisé , il lui arrivait souvent de faire en quelques heures un voyage de plusieurs jours , ou en quelques instants une route de plusieurs heures. Nous nous contenterons de citer un fait de ce genre. Il s'était rendu

un jour à la ville de Saint-Paul, afin d'y publier pour le dimanche suivant un jubilé universel. On était déjà à l'heure de vêpres du samedi où la publication devait se faire. Le père Anchieta dit à son compagnon de lui donner la bulle. « Mon père, répondit celui-ci, je croyais l'avoir apportée avec moi ; mais il paraît que je l'ai laissée à Tous-les-Saints, d'où nous sommes partis, et nous en sommes éloignés de trois longues journées de chemin. » Cet accident affligea tout le monde excepté le père Anchieta, lequel, sans témoigner aucune émotion, offrit d'aller en personne chercher la bulle à Tous-les-Saints, quoiqu'il n'y eût plus que quelques heures jusqu'au moment de la publication. Prenant donc son bâton, il partit le samedi soir, et il était déjà de retour avec la bulle, le dimanche matin avant le jour, de telle sorte que la publication du jubilé ne fut point retardée.

Le père Anchieta fut aussi favorisé du don de bilocation, privilège extrêmement rare, et dont l'histoire ecclésiastique nous offre très-peu d'exemples. Quelques troubles domestiques s'étant élevés dans le collège de Saint-Paul, le supérieur de cette maison consigna dans sa chambre un de ses religieux, avec défense expresse d'en sortir. Le religieux obéit ; mais désolé de la punition qui lui

avait été infligée, il se recommanda au père Anchieta, qui demeurait alors à Saint-Vincent, à quinze lieues de là. A peine avait-il fini de prier, qu'il vit la porte de sa chambre s'ouvrir. Le serviteur de Dieu, se montrant à lui d'un air souriant, s'entretint avec lui pendant quelque temps; et après l'avoir repris et consolé, il le réconcilia avec son supérieur, rétablit le calme dans la maison par son autorité, bénit tout le monde et disparut. Mais ce n'est encore là que la moitié du miracle; ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que pendant le temps que le père Anchieta fut à Saint-Paul, il ne cessa pas d'être à Saint-Vincent, et de s'entretenir avec un grand nombre de personnes. L'évêque, don Constantin Barradas, ayant dressé sur ce fait une enquête juridique, attesta que le saint homme s'était trouvé par une vertu divine dans les deux lieux en même temps.

Plus d'une fois aussi Dieu, pour le consoler, lui envoya du ciel une troupe d'anges dont les célestes mélodies lui donnèrent un goût anticipé du ciel. Il visitait de temps en temps un village, situé près de la tour de Biritioca, et peuplé de nouveaux chrétiens, pour lesquels il avait une tendresse particulière. Or, une nuit, pendant qu'il priait dans un oratoire contigu à la tour, et dédié

à la sainte Vierge , le seigneur du village entendit de la tour où il était , un concert d'instruments de musique. Persuadé que c'était quelque vaisseau étranger qui entrait au port, il regarda à la fenêtre avec sa femme. Ils voient alors, à leur grand étonnement, l'oratoire tout resplendissant de flots de lumière qui, s'échappant par les fenêtres, la porte et le toit, envahissaient jusqu'aux murs extérieurs. Ils furent bien plus étonnés encore , lorsqu'ils s'aperçurent que c'était de là que sortaient les sons et les chants dont l'harmonie les avait frappés. Le seigneur voulut descendre de la tour pour s'assurer de la vérité. Mais il fut retenu par un sentiment subit d'effroi , et comme par une main invisible. Il demanda ensuite à l'homme de Dieu quelles étaient ces voix , et d'où venait cette lumière. Celui-ci parut d'abord ne pas comprendre sa question ; mais son humilité , poussée jusque dans ses derniers retranchements , fut obligée de céder à la fin , et il avoua la vérité , en leur recommandant toutefois à tous les deux, par l'obéissance qu'ils lui devaient comme à leur directeur , de ne jamais parler, tant qu'il vivrait , de ce qu'ils avaient vu et entendu , et ils lui tinrent parole.

Ce ne fut pas la seule fois qu'il parut revêtu de lumières. Un jour qu'il prêchait à Bahia , un globe

de feu vint se poser sur sa tête , à la vue de tout le monde. Une autre fois , dans l'église de l'Immaculée Conception , à Itannia , étant tombé en extase, il fut enlevé de terre de plusieurs coudées, et enveloppé d'une lumière qui éblouit tous les assistants. Souvent , sa chambre s'éclairait d'une lueur céleste pendant qu'il priait. Ou bien encore , lorsqu'il marchait dans la maison , vers le milieu de la nuit , il éclairait tous les endroits par où il passait. Il lui arrivait fréquemment aussi d'exhaler une odeur toute céleste , qui embaumait non-seulement ses habits et sa chambre , mais encore l'air lorsqu'il sortait : et ce prodige , admiré tant de fois en lui pendant sa vie , continua encore après sa mort.

Ce qu'il y eut peut-être de plus extraordinaire en cet homme de Dieu , ce fut cette lumière surnaturelle qui lui faisait pénétrer jusqu'au plus profond des cœurs , et lui découvrait les pensées les plus secrètes. Un jour qu'il allait avec quelques religieux de la Compagnie, et plusieurs autres passagers, de Bahia au Saint-Esprit, et que le vaisseau était près du port , une tempête furieuse s'étant élevée, repoussa le navire en pleine mer. Il lutta contre les vents une grande partie du jour, et la nuit tout entière ; mais à la fin , il se remplit telle-

ment d'eau, que tous attendaient une mort certaine. Cependant le père Anchieta ayant fait monter sur le pont tous les passagers, leur dit, le visage enflammé : « Il y a parmi nous un excommunié ; je le sais d'une manière certaine. Qu'il vienne vite à mes pieds pour que je lui donne l'absolution, et qu'il ne laisse pas les autres mourir par sa faute. » A peine avait-il fini de parler, que le coupable s'accusa lui-même en présence de tout le monde, et reçut du père l'absolution ; après quoi la tempête cessa, et le navire entra le même jour heureusement au port.

A Tous-les-Saints, un certain Dominique Diaz sortit un jour avec l'intention de tuer quelqu'un à qui il en voulait. Le serviteur de Dieu le vit par hasard comme il passait devant le collège, et l'ayant appelé, il lui dit : « Ah ! mon fils qu'allez-vous faire ? — Je vais me promener, mon père. — Vous promener ? Oh non ! je sais bien où vous allez. — Où donc ? — Vous allez droit en enfer, comme l'indique cette arme que vous cachez sous votre manteau. Allons, retournez sur vos pas, et gardez-vous d'exécuter votre mauvais dessein ; Dieu veut que l'on pardonne, et il a promis à celui qui le fait de grandes récompenses. » Diaz, confus de se voir découvert, passa de la honte à la

componction ; quelques années plus tard , il affirma avec serment qu'il n'avait jamais révélé à personne son coupable projet , et que le père Anchieta n'avait pu en avoir connaissance que par une lumière supérieure et divine.

Pendant qu'il gouvernait le collège du Saint-Esprit , le Pierre Leitan , excellent religieux , et son compagnon inséparable dans les missions , fut appelé en toute hâte pour aller confesser une dame malade. Mais celle-ci , au lieu de se confesser , chercha à le porter au mal , le menaçant de le dénoncer comme agresseur, s'il ne consentait à ses désirs criminels. Le bon religieux tint ferme , assisté par une grâce spéciale , et eut le bonheur d'échapper au danger. De retour à la maison , et ayant rencontré le père Anchieta , celui-ci lui dit , en le pressant sur son cœur : « *Pierre j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point*; et grâce à la miséricorde divine , la victoire a été aussi glorieuse que le combat a été rude. »

Un homme avait formé le dessein de tuer sa femme , et pour mieux en assurer l'exécution , il s'ouvrit en confiance à deux de ses amis , leur demandant conseil et aide en même temps. Comme il s'entretenait avec eux , le père Anchieta vint à

passer , et s'étant approché d'eux , il leur dit : « Faites bien attention à ce que vous allez faire ; votre projet est criminel. Vous offenserez gravement la majesté divine , et vous attirerez sur vos têtes des châtimens terribles. » C'en fut assez pour les faire rentrer en eux-mêmes, et renoncer à leur dessein. Se jetant aux pieds du saint missionnaire, ils demandèrent pardon à Dieu et se convertirent.

Un jeune étourdi , voulant s'assurer si le père Anchietta avait , comme on le disait , le don de discerner les esprits , alla se confesser à lui avec le dessein de taire un péché. A peine se fut-il jeté aux pieds de l'homme de Dieu , que celui-ci lui dit : « Comment ! pour savoir si je suis prophète , vous consentiriez à commettre un énorme sacrilège. Confessez d'abord le péché que vous vouliez me cacher. » Le jeune homme , rentrant en lui-même à ces paroles , fit une bonne confession et changea de conduite à l'avenir.

Une dame ayant été frappée d'apoplexie , avait par suite de cet accident perdu la parole depuis deux semaines déjà. Le père Anchietta l'ayant appris, dit au père Leitan : « Allez , mon révérend père auprès de cette pauvre femme , et dites-lui de confesser ce péché qu'elle cache par honte depuis

trente ans. » Le père Leitan fit ce qu'on lui disait, et ayant trouvé la dame à l'extrémité, il fit sortir tout le monde de la chambre et exposa à la malade le sujet de sa visite. Celle-ci ayant recouvré à l'instant même la parole, lui répondit en poussant un profond soupir : « Ce n'est que trop vrai, ce n'est que trop vrai. » Elle se confessa sur-le-champ, et sa confession à peine achevée, elle se trouva parfaitement guérie.

Un certain Christophe Paez, très-riche et grand ami des pauvres, remit à Fernanbouc, au père Leitan, une grosse somme d'argent, avec une grande quantité de drap et d'autres objets, pour qu'il les distribuât aux pauvres des autres colonies. Le père Leitan, pour être sûr que la distribution fut bien faite, envoya le tout au père Anchieta, comme ayant reçu de Dieu plus de lumières, et connaissant d'ailleurs mieux le pays. Il lui communiqua les intentions du bienfaiteur, sans le lui nommer toutefois. Dès que le serviteur de Dieu eut partagé les objets qu'il avait reçus, il prit la plume; et quoiqu'il fût à plus de deux cents lieues de distance, il écrivit au père Leitan : « Faites savoir à Christophe Paez que j'ai déjà distribué ses aumônes aux pauvres de Jésus-Christ, et qu'il sache qu'elles sont en bonnes mains. Qu'il continue, et je

l'assure de la part de Dieu que les pauvres de la terre l'enrichiront dans le ciel. » Le père Leitan ayant montré cette lettre à Paez, celui-ci la reçut à genoux , la baisa avec une tendre dévotion et la mouilla de ses larmes. Une fois en possession de cette précieuse relique , il ne voulut plus s'en dessaisir , et fit vœu à l'instant de redoubler ses aumônes tout le reste de sa vie. Cette lettre, qu'il porta toujours sur lui à l'avenir , eut une telle influence sur sa vie, qu'on ne le reconnaissait plus, et sa femme , qui avait eu jusque-là à se plaindre de lui , affirma que dès ce moment il eut pour elle l'estime et le respect qu'il devait.

Sans parler d'une foule d'autres faits semblables, nous nous contenterons de dire , en terminant ce chapitre , qu'étant au Saint-Esprit , il annonça la défaite de l'armée portugaise , qui avait eu lieu le jour précédent en Afrique , et la mort lamentable du roi don Sébastien , qui plongea dans le deuil le monde catholique tout entier. Une autre fois , prêchant dans le même lieu , il invita l'assistance du haut de la chaire à rendre grâce à Dieu , pour la victoire que les chrétiens remportaient en ce moment même à plus de quarante lieues de là , sur la tribu barbare des Lamoi.

Au moment même où le général de la Compagnie mourait à Rome , il eut connaissance de cet événement au Brésil , et en fit part à ses religieux. Une autre fois, il dit à une pauvre mère, inquiète de la vie de ses deux fils qui étaient absents depuis longtemps : « Remettez-vous , madame , entre les mains de la Providence. L'un de vos fils est déjà mort , mais l'autre est bien portant , et vous ne tarderez pas à le revoir. » Le don surnaturel qu'il avait de discerner les esprits était tellement connu, que les religieux tièdes au service de Dieu craignaient de l'avoir pour supérieur ; tandis que les autres y trouvaient un motif d'être plus vigilants , et d'agir uniquement pour la gloire de Dieu.



CHAPITRE XVIII.

De l'esprit de prophétie du père Anchieta.

Entre les dons par lesquels Dieu se plaît à manifester la sainteté de ses élus , celui de prophétie est l'un des plus remarquables. C'est en effet celui qui suppose une union plus intime avec le Seigneur, puisque lui seul a le secret de l'avenir, et peut disposer en maître des événements. Or, ce don fut permanent chez le père Anchieta. C'était une opinion constante, que lorsqu'on était inquiet, ou de la santé de quelqu'un, ou de l'issue d'une affaire, il suffisait de s'adresser à lui. A ce laïque, il annonçait qu'il serait religieux un jour; à ce religieux, qu'il perdrait sa vocation, et mourrait hors du cloître; à ce malade désespéré, qu'il guérirait et vivrait encore longtemps; à un autre, robuste et bien portant, qu'il mourrait bientôt; à cette femme inquiète de la vie de son mari : « Résignez-vous, il est mort; » à cette mère : « Consolez-vous, votre fils est vivant, et vous le reverrez bientôt. »

« Ne vous embarquez pas sur ce navire , disait-il à quelqu'un ; car il se perdra , quoi qu'il paraisse très-solide. Prenez plutôt passage sur cet autre , quoiqu'il soit moins bon que le premier ; car il aura une navigation heureuse. » Un de ses amis lui disait un jour , en prenant congé de lui : « Mon père , je pars pour tel endroit. — Oui , lui répondit l'homme de Dieu , mais la tempête vous portera à tel autre lieu. — Quittez votre maison , dit-il à un autre , parce que celle où vous demeurez est menacée d'un incendie. » Celui qu'il avait averti n'ayant pas voulu suivre son conseil , perdit en un instant tout son mobilier. Quelqu'un le pria de venir bénir sa maison. « Non , lui répondit-il , car elle ne tardera pas à brûler ; faites en construire une autre , et je la bénirai. »

Il prêchait un jour à Tous-les-Saints devant un nombreux auditoire , lorsque s'arrêtant tout à coup au milieu du sermon , il s'écria après quelques moments de silence : « Je suis le chien de la maison du Seigneur , et je ne dois pas cesser d'aboyer. Deux vaisseaux sont sur le point de sortir du port , avec le dessein criminel de réduire en servitude les Indiens appelés Pattos , qui sont en paix avec nous , et nos amis. C'est donc un crime contre la majesté divine et contre la foi publique.

Malheur à eux , s'ils partent , la colère du ciel ne tardera pas à se décharger sur eux. » Les deux navires partirent malgré ses menaces. Mais à peine avaient-ils gagné la pleine mer , qu'ils furent assaillis par une furieuse tempête , où tous les passagers périrent à l'exception de deux , qui , échappés au naufrage , en apportèrent la nouvelle au bout de quelques heures.

Un certain Emmanuel Veloso , coupable de la même faute à peu près , subit un châtiment semblable. Il avait formé le dessein , avec d'autres marchands , de tenter une excursion dans le pays des Pattos pour y faire des esclaves , et élever ainsi sur la ruine de ces pauvres gens l'édifice de leur fortune ; déjà ils étaient sur le point de mettre à la voile. Averti par le cri de sa conscience , de l'injustice de son action , Veloso se garda bien d'en parler au père Anchieta , quoiqu'il fût lié intimement lui. Mais Dieu révéla son dessein au pieux missionnaire , lequel rencontrant Veloso lui dit : « Mon ami , le voyage que vous méditez ne sera pas heureux. » L'espoir du gain eut cependant plus de force sur lui que la crainte du danger , et il partit , malgré l'avertissement du serviteur de Dieu. Mais à peine sorti du port , il s'endormit , et crut voir une troupe de démons qui , se jetant sur

le navire , l'enfonçaient dans un grand lac de feu. Effrayé à cette vue , et réveillé de son sommeil , il se mit à crier , demandant qu'on le rapportât sur le rivage , sans quoi il allait droit en enfer ; où il serait déjà , ajoutait-il , sans les prières du père Anchieta. Mais il n'obtint ce qu'il demandait qu'après avoir renoncé à tout ce qu'il avait sur le bâtiment , et en avoir fait une donation juridique au capitaine. Remis sur le rivage , il retourna chez lui sain et sauf. Quant au bâtiment , qui avait continué sa route malgré les avertissements du serviteur de Dieu , on n'en eut plus jamais de nouvelles , et on crut généralement qu'il avait péri corps et biens.

Un homme marié entretenait à Saint-Vincent une liaison criminelle. Voulant faire cesser ce scandale , le père Anchieta avertit d'abord doucement le coupable , lui remontrant qu'il outrageait la Majesté divine et déshonorait la foi qu'il professait. Ses exhortations ne pouvant rien sur ce cœur endurci , il eut recours aux menaces , et lui prédit , s'il ne se corrigeait , une mort prompte et affreuse. « Eh bien ! répondit l'autre en riant , que la mort vienne , pourvu que ma passion soit satisfaite. — Tu as porté toi-même la sentence qui te condamne , reprit le saint homme enflammé de zèle , sache donc qu'avant deux jours la mort te frappera , toi

et celle que tu aimes. » L'événement ne tarda pas à justifier cette prophétie : car avant la fin du second jour , le mari de cette malheureuse femme les ayant trouvés ensemble , les frappa tous les deux de plusieurs coups de poignard , dans un accès de fureur , et les tua l'un et l'autre.

Comme il allait un jour de Saint-Vincent à Saint-Paul , il fut surpris par la nuit , et entra dans une maison avec son compagnon , pour y prendre un peu de repos. Le maître de la maison , quoiqu'il ne les connût point , les reçut avec bienveillance. Le saint homme lui ayant demandé dans le cours de la conversation en quel état étaient ses affaires : « Tout va bien , répondit l'autre , rien ne me manque , et je n'ai aucun sujet de peine. » A ces paroles , le père Anchieta s'approchant de son compagnon , lui dit : « Allons-nous-en bien vite , car il ne fait pas bon dans une maison où il n'y a pas la moindre parcelle de la croix de Jésus-Christ. — Mais où voulez-vous aller , mon père , à cette heure , lui répondit son compagnon. La nuit est déjà avancée , nous sommes encore loin du terme de notre voyage , et il n'y a point d'autres maisons à l'entour. — Peu importe , reprit l'homme de Dieu , partons d'ici , et vous verrez. » Lorsqu'ils furent sortis , s'étant au bout de quelque temps

retournés, ils virent avec effroi la maison tout en feu, et elle ne fut bientôt qu'un monceau de cendres.

Etant provincial, comme il était sur le point d'aller de Bahia à Fernanbouc, pour visiter les maisons de la Compagnie, il voulut avant de partir aller embrasser le père François Pinto qui était gravement malade. En entrant dans sa chambre, il lui dit avec sa gaité ordinaire : « Que dois-je dire de votre part à votre mère ? Comment ? Voudriez-vous vous asseoir au céleste festin, sans autre préparation que de vous laver un peu les mains ? Oh non ! mourir aussi tranquillement, ce n'est pas mourir en apôtre. Il faut du sang, et vous en donnerez quand le temps sera venu. Levez-vous donc sur-le-champ, et allez à l'Eglise remercier notre Seigneur de la santé qu'il vous rend. » Le malade se leva aussitôt, parfaitement guéri, et aussi vigoureux que s'il n'avait jamais eu aucun mal. Il vécut encore vingt-six ans, et gagna à l'Eglise et à Dieu un nombre infini d'ames ; jusqu'à ce que, chargé d'années, de fatigues et de mérites, il mourut martyr de la foi, de la main des barbares, comme l'avait prédit le père Anchieta.

Comme il descendait des montagnes de Saint-Paul, il rencontra un Indien païen, qui paraissait sain et robuste. L'ayant regardé attentivement, il dit à son compagnon : « Vous voyez ce jeune homme, eh bien ! il n'a plus que peu de temps à vivre, et la miséricorde divine, qui veut le sauver, me l'a amené pour que je lui enseigne la voie du ciel. » L'ayant donc pris à part, il ne lui fut pas difficile de le gagner par ses manières douces et bienveillantes, de sorte que ce jeune homme put recevoir le baptême. N'ayant plus rien à désirer sur cette terre, il fut frappé d'apoplexie, peu de temps après, et mourut avec les saints noms de Jésus et de Marie sur les lèvres.

Il allait une autre fois de Saint-Paul à Tous-les-Saints. Le soir étant survenu, il vit au milieu de la campagne deux paysans qui, déployant leurs pauvres tentes, se disposaient à passer la nuit sous un grand arbre. Le père Anchietà planta aussi la sienne à peu de distance de la première. Bientôt une horrible tempête ayant éclaté, le saint homme envoya l'un de ses compagnons, pour avertir les deux paysans de quitter le lieu où ils étaient, les invitant à venir chercher un refuge près de lui. Ils acceptèrent l'offre aimable qu'on leur faisait ; et le serviteur de Dieu les eut bientôt décidés, par ses

manières prévenantes et ses exhortations, à se confesser à lui. Mais l'un deux, cédant à une honte coupable, lui cacha un péché plus grave que les autres. « Pourquoi, lui dit alors le saint religieux, voulez-vous taire par malice ce péché, et commettre un sacrilège, au lieu de recevoir un sacrement? » Le pénitent, confus et stupéfait à cet avertissement, entra dans les sentiments d'une vive componction. Lorsque la nuit fut passée, le père leur dit : « Retournez maintenant à votre tente, et vous verrez ce qui est arrivé. » Or, l'arbre sous lequel ils l'avaient dressée était tombé sur elle pendant la nuit, et l'avait brisée de telle sorte que les deux paysans auraient été certainement écrasés, si la charité du père Anchieta, éclairée d'une lumière supérieure, ne les eut soustraits à temps au danger.

On élevait par ordre du roi une forteresse dans le port de Sainte-Croix, à Rio de Janeiro. La profondeur des fondements, l'épaisseur des murs, tout semblait annoncer une œuvre impérissable : et cependant le serviteur de Dieu, se tournant vers le capitaine Gonzalo Correra, qui présidait aux travaux lui dit : « Ne vous donnez pas tant de peine, tout ce que vous faites est inutile. Vous savez quelle bête affamée c'est que la mer ; eh bien !

avant peu elle engloutira tous ces bâtiments. » Ce qu'il avait prédit arriva : car peu de temps après, la mer engloutit dans une tempête la forteresse, et tout ce qu'elle contenait, sans qu'il en restât aucune trace.

A Saint-Sébastien, un homme veuf occupant une position considérable, demanda au père Anchieta à entrer dans la Compagnie. Le serviteur de Dieu lui dit qu'il devait d'abord régler ses intérêts temporels, afin de n'avoir plus aucun bien qui le retint dans le monde, et lui donna rendez-vous à Bahia où il devait aller pour terminer ses affaires : mais lorsqu'elles furent arrangées, le bonheur fit chez lui ce qu'il fait bien souvent ; il le rendit tiède dans le service de Dieu, et refroidit sa vocation. Le père Anchieta, l'ayant rencontré un jour, lui demanda si ses affaires étaient réglées, et s'il n'avait plus rien qui le retint dans le monde. L'autre lui répondit assez froidement qu'il se disposait à aller en Portugal, pour y prendre l'habit de la Compagnie. Le bon père, poussant un profond soupir, lui dit : « Mon pauvre ami, vous irez en Portugal, il est vrai, mais vous n'y mourrez point ; bien moins encore mourrez-vous dans la Compagnie. C'est ici, au Brésil, que vous mourrez, comme meurent ceux qui ne répondent point à l'appel de de Dieu. »

Il alla en Portugal , et en revint quelque temps après , ayant obtenu du roi la faculté de former une nouvelle colonie sur les bords du Lac Froid. Mais dans le temps même où il se livrait avec le plus d'ardeur à cette œuvre, soit qu'il eût été abandonné par ses compagnons , soit qu'il eût été surpris par quelque accident mortel , il se perdit au milieu des montagnes, sans que l'on put avoir de lui aucune nouvelle ; ce ne fut qu'au bout d'un an que l'on retrouva son corps.

Au commencement de 1582 , peu de temps après l'arrivée du père Anchieta à Rio , une escadre parut un matin en vue de la ville , et jeta l'ancre en face du port. On crut que c'était une armée ennemie , et la ville tout entière fut plongée dans la consternation. L'homme de Dieu , consulté sur le parti qu'il y avait à prendre , répondit. « Ce sont des amis , ne craignez rien. » C'était en effet des Espagnols , envoyés au nombre de trois mille par le roi Philippe II , sous le commandement du capitaine Diego Flores , pour défendre le détroit de Magellan. Puis il ajouta : « Il y a sur l'un de ces vaisseaux un menuisier très-habile dans son art , qui entrera dans la Compagnie , et lui sera d'un grand secours. » Un homme en effet étant descendu à terre , se rendit au collège , et obtint du

provincial la permission de prendre l'habit religieux. Cet homme était le frère Pierre d'Escalante, connu dans tout le Brésil pour la sainteté de sa vie, et avec qui le père Anchieta conserva tant qu'il vécut des relations très-intimes.

Il y avait à Saint-Laurent un jeune homme de mauvaises mœurs , et qui était devenu le scandale de la ville entière. Le saint homme employa tous les moyens pour gagner sa confiance, et il y réussit à la fin. Pour l'affermir dans le bien, il l'engagea à entrer dans une pieuse confrérie , appelée la congrégation des Vierges, et lui donna même l'un des postes les plus considérables. La confrérie presque tout entière protesta contre un tel choix, le regardant comme un affront. Ils représentèrent au père Anchieta que , pour une charge de ce genre , il fallait avoir mené une tout autre vie que celle de ce jeune homme , connu depuis longtemps déjà par ses désordres. « Vous vous trompez , répondit le père , vous vous trompez , et je vous garantis qu'il ne sera pas toujours ce qu'il a été. » L'événement prouva la vérité de ces paroles. Ce nouvel emploi décida le jeune homme à commencer une vie toute nouvelle; et en peu d'années il se corrigea si bien, qu'ayant réparé tous les scandales qu'il avait donné, il devint un modèle de vertu, et

n'était plus connu que sous le nom du converti du père Anchieta.

Un jour , au Saint-Esprit , lorsque semblait régner la paix la plus profonde , il ordonna au portier de la maison d'aller vite sonner la cloche d'alarme. A ce signal , le peuple accourt de toutes parts , demandant ce que cela veut dire. « Aux armes , aux armes promptement , répondit le saint homme. L'ennemi est aux portes, et se prépare à piller la ville. » Quoique toutes les apparences fussent contraires , et qu'aucun signe de guerre ne parut à l'entour , on avait un tel respect pour le père Anchieta , une telle foi dans ses paroles qu'en peu d'heures la ville fut mise en état de faire une vigoureuse résistance. Le lendemain , le soleil n'était pas encore levé , que déjà les ennemis étaient dans le port. Etant descendus à terre , à l'improviste croyaient-ils , ils se tenaient déjà assurés du butin. Mais lorsqu'ils voulurent donner l'assaut , s'étant aperçus que la ville était sous les armes et prête à se défendre , ils remontèrent vite sur leurs vaisseaux et partirent , plutôt comme des fugitifs que comme des agresseurs.

Pendant que Pierre Leitan était gouverneur au Saint-Esprit , voulant délivrer la colonie des

incursions continuelles des barbares , il leva une escadre , afin de porter chez eux la guerre. Mais il voulut auparavant consulter le serviteur de Dieu. Et comme il lui manifestait ses craintes sur le résultat de l'entreprise : « Ne craignez rien , lui répondit-il , n'est-ce pas ici la cause de Dieu ? Allez , je vous assure que vous serez vainqueur , et la victoire sera tellement complète que vous ne perdrez que deux hommes. » La chose arriva comme il l'avait prédit , et cette expédition assura au pays une paix longue et stable.

Etant entré un jour , au Saint-Esprit , chez un certain Emmanuel Oliveira , il trouva la fille de ce dernier gravement malade , et abandonnée des médecins. Dès que l'homme de Dieu l'eut aperçue , il dit à la famille : « Pourquoi pleurez-vous ? Cette jeune fille ne mourra pas : avant peu , elle sera guérie , se mariera , et fera le bonheur de son mari et de toute sa famille. » Puis se tournant vers les parents : « C'est à vous de vous préparer à mourir bientôt , car la mort ne tardera pas à venir. » La prophétie s'accomplit dans toutes ses parties ; la jeune fille guérit et se maria au bout de quelques mois. Quant aux parents, ils eurent le bonheur de profiter de l'avis du saint homme , et moururent tous les deux dans l'année, bien disposés.

Nous terminerons ce chapitre par un fait qui renferme toute une suite de prophéties. Un maçon nommé Jean Fernando , excellent homme et très-habile dans son métier , travaillait au collège de Bahia. Or, pendant qu'il plaçait la nouvelle cloche sur le clocher de l'église, le père Anchieta qui était présent, lui dit : « Jean, tâchez de bien placer la cloche ; car vous êtes le premier religieux de la Compagnie dont elle annoncera la mort. Cependant l'époque arrivait où le serviteur de Dieu devait , en sa qualité de provincial, aller à Fernanbouc pour y faire la visite. Mais il semblait qu'il ne pût se décider à partir. Pressé de se mettre en route , afin de profiter de la saison favorable , il dit à l'un de ses amis : « On veut que je parte, et l'on ne sait pas qu'une affaire de grande importance exige ma présence à Bahia , pour le 8 de décembre. » Il céda enfin aux instances des autres religieux , et partit en disant au père Louis Fonseca : « Que Votre Révérence m'attende ici , car vous viendrez avec moi à Fernanbouc. Je reviendrai pour vous prendre , et nous irons ensemble. » Le vaisseau resta trente jours , allant de çà et de là , agité par des vents contraires , jusqu'à ce qu'il fût enfin repoussé dans le port de Bahia d'où il était sorti. Le père Anchieta étant retourné au collège , alla voir aussitôt Fernando qui était gravement malade ,

et dont la femme était morte en Portugal peu de temps auparavant. Le serviteur de Dieu avait connu ces deux choses par révélation , pendant qu'il était encore en mer. « Jean , lui dit-il en entrant dans sa chambre, je suis venu vous apporter une bonne nouvelle. La sainte Vierge m'envoie à vous , en ce jour dédié à son Immaculée Conception , pour que je vous admette dans la Compagnie. Ainsi, à partir de ce moment , vous êtes des nôtres , et je vous embrasse en cette qualité. La seule chose que je vous demande pour cette faveur , c'est que dans huit jours , lorsque vous serez au ciel devant le trône de Dieu , vous vous souveniez de ce misérable. » Il fit aussitôt porter dans l'infirmerie du collège le malade, qui pleurait de tendresse, de dévotion et de joie. Etant retourné le voir un peu plus tard , il lui dit : « Savez-vous , frère Jean , que votre femme est déjà au ciel , et vous attend. » Cependant le mal s'aggrava , et Jean mourut saintement le septième jour , selon la prophétie du saint homme , assisté de la communauté tout entière. Le père Anchieta , s'adressant aux religieux qui entouraient le lit du défunt , leur dit : « Mes pères et mes frères bien-aimés , cet homme qui a été maçon toute sa vie , et qui a toujours demeuré dans le monde avec sa femme , s'est

acquis en sept jours la récompense des religieux les plus parfaits , pour s'être consacré à Dieu de tout son cœur ; et il justifiera la sentence divine portée contre les religieux tièdes et négligents, qui perdent par leur faute cette belle couronne. Il y en a malheureusement ici quelques-uns. » La prophétie ne tarda pas à se vérifier dans toutes ses parties. Jean fut le premier de la compagnie dont la nouvelle cloche annonça la mort. On reçut en ce même temps des lettres du général qui ordonnaient à Fonseca d'accompagner le père Anchieta dans sa visite , et ils partirent ensemble pour Fernanbouc. Enfin , au bout de quelques années , plusieurs religieux de la communauté , par un jugement impénétrable de Dieu, quittèrent la Compagnie, avertissant la postérité par leur exemple , que l'homme doit toujours craindre pour soi , lorsqu'il ne se donne pas entièrement à Dieu.

CHAPITRE XIX.

Miracles opérés par le père Anchieta pendant sa vie.

•

Le Docteur angélique nous enseigne que Dieu , en communiquant le pouvoir de faire des miracles à ses serviteurs , à ceux surtout qui doivent exercer l'apostolat , se propose principalement deux choses. Il veut d'abord accréditer leur vie , afin qu'elle puisse servir de règle aux autres , et en second lieu , confirmer leur doctrine , afin que les autres apprennent d'eux à bien croire. Il ne faut donc pas s'étonner si , ayant appelé le père Anchieta aux fonctions difficiles de l'apostolat , il l'investit d'une telle puissance , que toutes les créatures semblaient soumises à son domaine. Quoique nous ayons rapporté dans le cours de cet ouvrage plusieurs exemples de cette sublime prérogative , nous ajouterons ici d'autres faits propres à la mettre plus en relief. Un jeune homme jouait avec quelques compagnons de son âge. Une contestation s'étant élevée , ils se jetèrent tous sur

lui pour lui ôter de force un hameçon qu'il tenait renfermé dans sa main. Craignant qu'on ne le lui arrachât , il le mit dans sa bouche , pour qu'il y fût plus en sûreté. Mais l'ayant avalé par mégarde, il tomba à terre dans l'état le plus déplorable ; quelques-uns même crurent qu'il était mort. Il resta pendant plusieurs heures, sans donner aucun signe de vie. La mère désolée le fit porter au collège de la Compagnie , et le remit entre les bras du père Anchieta. A ce funeste spectacle , le serviteur de Dieu, attendri, invita tous ceux qui étaient présents à venir avec lui à la chapelle , afin d'implorer le secours de notre Seigneur et de la sainte Vierge. Après une courte prière, il se leva, et s'approchant de l'autel sur lequel il avait placé le corps froid de ce jeune homme , il se contenta de le bénir et de lui souffler une ou deux fois dans la bouche. Au même instant, le jeune homme revint à la vie , et à la santé, sans que l'hameçon laissât aucune trace.

Le père Anchieta s'était rendu de Bahia à un village appelé Rosa, distant d'une lieue, pour confesser une femme gravement malade. Le mari , venant à sa rencontre , se jette dans ses bras en pleurant et s'écrie : « Ah ! mon père , vous êtes arrivé trop tard. Ma pauvre femme est morte , et

votre présence n'est plus nécessaire. — Comment! lui répondit l'homme de Dieu, n'est-elle pas beaucoup plus jeune que vous? Consolez-vous donc, elle vivra encore plusieurs années, et fera votre bonheur. Vous mourrez tous les deux à votre heure. Mais comme vous êtes le plus âgé, vous paierez tribut à la mort le premier. » Etant entré dans la maison, et s'étant assis près du corps, il demanda de l'eau : puis en ayant bu une partie, il aspergea avec ce qui restait le visage de la défunte. Celle-ci ouvrit aussitôt les yeux, et, voyant près d'elle son bon père Anchieta : « Est-ce vous? s'écria-t-elle. — Oui, ma fille, c'est moi qui suis venu pour vous confesser. » Tout le monde s'étant retiré, elle se confessa avec les sentiments d'une vive contrition : et le saint homme lui ayant donné à boire le reste de l'eau, elle se trouva à l'instant même parfaitement guérie, et vécut encore quarante ans, sans que sa santé reçut jamais aucune atteinte.

A Saint-Jean, dans la colonie du Saint-Esprit, on donnait quelques divertissements au peuple à l'occasion d'une certaine solennité. On se mit entre autres jeux, à courir à l'oie. Une discussion très-vive s'était élevée entre deux joueurs dont chacun prétendait que l'oie lui appartenait, parce

qu'il lui avait coupé le cou ; la décision du cas litigieux fut remise au père Anchieta , qui se trouvait par hasard dans le pays. Il y avait là un enfant de quatre ans , muet de naissance. Le saint homme se l'étant fait amener , lui dit : « C'est à toi mon enfant , de prononcer la sentence. Voyons , dit à qui est l'oie ? — Elle est à moi , répondit l'enfant , et je vais la porter à ma mère : » Tout le monde applaudit à la décision , et ce miracle non moins gracieux qu'étonnant contribua plus que tous les jeux à divertir le peuple.

C'est ici le lieu d'admirer et de bénir l'infinie bonté de Dieu qui , pour manifester la puissance de son serviteur , et récompenser la foi d'un peuple simple et naïf , voulut bien en cette circonstance prendre part pour ainsi dire à ses jeux , et en relever l'agrément par un prodige. Il a fait , soit par son fils , soit par ses élus , un grand nombre de miracles , pour procurer aux hommes quelque bien spirituel ou temporel , pour convertir à la foi des incrédules , pour ramener des pécheurs dans les voies de la vertu , pour soulager quelque misère corporelle : et dans ces circonstances , le bien qui résulte du prodige en rend la croyance plus facile. Les esprits prévenus , ou peu familiarisés avec les idées que la religion nous donne de la

bonté de Dieu , trouveront peut-être indigne de lui qu'il intervertisse , par manière de jeu , en quelque sorte , les lois qu'il a données à la nature. Mais ceux qui savaient quelle puissance exerce sur lui la foi humble et confiante de ceux qui le servent ne seront point étonnés de le voir , dans le cas où il s'agit , condescendre au désir du père Anchieta , et ils se sentiront plus portés encore à admirer et à bénir sa bonté.

Le saint homme , assistant à une pêche , s'était retiré à part pour s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. Au bout de trois ou quatre heures , comme il ne paraissait pas , son compagnon alla le chercher sur le bord de la mer. L'ayant aperçu de loin assis sur le rivage , il l'appelle , mais le père Anchieta ne répond point. Il s'approche , et voit , à son grand étonnement , que la marée avait crû de six brasses , et dépassait de beaucoup le lieu où il était assis. Mais les eaux , par un miracle qui rappelait celui de la mer Rouge et du Jourdain , se tenaient suspendues autour de lui. Le compagnon stupéfait l'appelle , mais en vain. Enhardi par le miracle dont il était témoin , il s'avance vers lui , en suivant la route que les eaux avaient tracée en se retirant , et l'ayant réveillé de l'extase où il était plongé , il l'emmène avec lui. A mesure qu'ils

avançaient, les eaux se rapprochant, reprenaient leur cours. Le compagnon du père Anchieta se mit à hâter le pas, craignant d'être submergé par les flots. « Homme de peu de foi, lui dit le serviteur de Dieu, en le regardant, pourquoi craignez-vous? Ne savez vous pas que les vents et la mer lui obéissent? »

Le père Anchieta était allé visiter l'église de l'Immaculée Conception, dans le bourg d'Ittanaen. C'était un des sanctuaires les plus célèbres du Brésil, et pour lequel il avait une dévotion particulière. Les habitants du village accoururent à lui, et lui dirent que n'ayant plus d'huile, ils ne pouvaient plus entretenir les lampes qui brûlaient devant l'image de la sainte Vierge, leur bonne mère. « Pourquoi ne cherchez-vous pas un peu mieux, leur dit le saint homme, vous trouveriez peut-être de l'huile. — Mon père, leur répondirent-ils, nous avons bien cherché, mais il n'en reste pas une goutte. — Ayez un peu de confiance en Dieu, leur dit-il, examinez de nouveau la cruche. » Ils le firent et la trouvèrent pleine. « Ne vous avais-je pas dit? reprit le père, qu'il faut toujours avoir confiance en Dieu; il est fidèle, et ne manque jamais à ceux qui se confient en lui. » Le bruit de ce prodige s'étant répandu dans tout le

pays, on apporta de toutes parts de grandes mesures d'huile, afin de se procurer quelques gouttes de celle qui avait été miraculeusement fournie par le serviteur de Dieu, et qui prit de lui son nom ; de sorte que le village eut des provisions pour plusieurs années. Ce n'est pas tout encore, l'huile du père Anchieta, appliquée aux malades, opéra une multitude innombrable de guérisons miraculeuses.

Un fait semblable à celui-ci arriva dans l'une des résidences de Saint-Vincent. Tout le pays manquait d'huile, et quoique la maison en eût une provision suffisante pour ses besoins, celle-ci fut bientôt épuisée ; car, outre qu'il en fallait beaucoup pour le service du collège et de deux églises, le supérieur avait commandé d'en donner à tous les pauvres qui viendraient en demander. La cruche était vide, et on l'avait déjà lavée, pour l'employer à d'autres usages. « Elle donnera encore de l'huile pendant longtemps, dit le saint homme. » Des pauvres étant venus de nouveau en demander, le père Anchieta appela celui qui était chargé de la dépense, et lui dit : « Pourquoi ne continuez-vous pas à secourir les pauvres de Jésus-Christ. — Mais, mon père, lui dit l'autre, quelle huile voulez-vous que je leur donne ? La cruche est vide,

comme vous pouvez vous en assurer. » Il y avait là tout près un jet d'eau. Le père ordonna d'en approcher un vase. On le fit, et il sortit du jet d'eau de l'huile en abondance. Le frère, étonné à cette vue, dit au serviteur de Dieu, avec une naïveté charmante : « Mais, si vous êtes un saint, que voulez-vous que je dise ? » On remplit de cette huile miraculeuse un grand nombre de vases, et le miracle continua pendant deux années entières, c'est-à-dire, jusqu'à l'arrivée de quelques navires, qui vinrent d'Europe chargés d'huile.

Le saint missionnaire allait de la colonie de Saint-Vincent à Saint-Sébastien, dans un navire chargé de marchandises, et l'on était déjà en vue de la ville. Mais comme la mer était mauvaise, le vent contraire, la nuit avancée, et l'entrée du port étroite et dangereuse, les matelots se disposaient à jeter l'ancre, pour attendre le jour. Cependant, sur la parole du père Anchieta, qui les assura qu'ils ne couraient aucun danger, ils continuèrent leur route, et entrèrent sans accident dans le port. Des qu'ils furent abordés, ils voulurent conduire à terre le serviteur de Dieu et l'accompagner au collège, mais il s'y refusa, parce qu'il était trop tard, et qu'il ne voulait pas déranger les religieux. Ils le prièrent de se retirer au moins à l'abri, afin de se

soustraire à la pluie qui tombait : « C'est bon pour vous , leur dit-il , qui avez tant souffert : ne vous occupez pas de moi , il ne me manque rien. » Quelques instances qu'on lui fit , il resta la nuit entière sur le pont , priant à genoux. Et quoiqu'il eût plu en abondance , on le trouva le matin avec ses habits aussi secs , que s'il ne fut pas tombé une seule goutte d'eau.

La même chose lui arriva dans un autre voyage qu'il fit par terre , en compagnie d'un certain Ildefonse Gonzalez , et d'un parent de ce dernier. La pluie étant venue à tomber avec une grande abondance , ses compagnons l'engagèrent à se mettre à l'abri. « Pour nous , lui dirent-ils , il importe peu que nous nous mouillions , car nous avons de quoi changer ; mais il n'en est pas ainsi de vous , qui n'avez que l'habit que vous portez ; encore est-il tout déchiré. — Si vous avez de quoi changer , leur répondit le père , ne vous occupez pas de moi ; je saurai bien m'arranger comme il faut. » En effet , arrivés au terme de leur voyage , les deux compagnons étaient trempés ; tandis que le père Anchieta n'avait pas une goutte de pluie sur ses vêtements.

Quelques dames de Saint-Vincent étaient occupées à faire cuire du pain au four. Le père Anchieta étant arrivé sur les entrefaites, elles le reçurent avec tous les témoignages d'honneur et d'estime que méritait sa haute sainteté. Et comme il savait parler merveilleusement de Dieu et des choses du ciel, elles le prièrent de vouloir bien leur adresser quelques mots d'édification. Il le fit volontiers, et leur parla avec tant d'éloquence, que le plaisir qu'elles avaient à l'entendre leur fit oublier le pain qui était au four, de sorte qu'il se trouva tout brûlé. Les pauvres dames, désolées à cette vue, s'écrièrent : « Ah ! mon père qu'avons-nous fait ? Notre pain est perdu. — Regardez mieux, reprit le saint homme, vous vous trompez peut-être, ayez confiance en Dieu. » Puis, s'avançant vers le four, il bénit le pain et le remit en état d'être mangé ; et tous ceux qui en mangèrent confessèrent qu'ils n'avaient jamais goûté de pain meilleur ni mieux cuit.

Comme il traversait un jour le bourg de Saint-Barnabé, il trouva un grand nombre d'Indiens qui étaient occupés à mettre une barque à la mer. Mais comme le lieu était mal disposé, ils n'y pouvaient réussir, et se fatiguaient en vain. Dès qu'ils l'eurent aperçu, ils eurent recours à lui ; et connais-

sant le pouvoir surnaturel dont il était doué, ils le prièrent de vouloir bien seulement bénir leur travail. « Volontiers, leur dit-il, je vous donnerai non-seulement ma bénédiction, mais encore mon concours. » et en disant ces mots, il poussa légèrement la barque. C'en fut assez pour la mettre en mouvement, et la lancer dans la mer, au grand étonnement de tout le peuple, qui ne pouvait assez admirer la puissance merveilleuse du serviteur de Dieu. Une autre fois encore, par un prodige semblable, il lui suffit de mettre la main à une grande table de pierre, que Michel Azevedo voulait faire entrer dans une sucrerie, et que l'on ne pouvait remuer. Mais ces sortes de faits étaient tellement communs chez lui, qu'on avait fini par ne plus s'en étonner.

Le plus grand miracle que l'homme puisse opérer au nom de Dieu est de rendre la vie aux morts. Dieu seul, en effet, a les clef de la vie et de la mort, et le plus éclatant témoignage qu'il puisse rendre à la sainteté de ses serviteurs, c'est de les leur confier, et de les faire entrer en participation de son pouvoir souverain en ce genre. Cette puissance merveilleuse ne pouvait donc manquer au père Anchieta, que le Seigneur se plut à combler de ses dons les plus extraordinaires. Un certain

Emmanuel de Olivera avait perdu une petite fille qu'il aimait tendrement. Les parents de l'enfant étaient inconsolables, et le père Anchieta ayant appris le malheur qui les avait frappés, accourut auprès d'eux afin de leur offrir les consolations que la religion peut donner en ces tristes circonstances. Touché de la douleur de cette pauvre famille, il courut à l'endroit où était le corps de l'enfant, et le prenant dans ses bras : « Tu voudrais, ma petite, lui dit-il, voler le paradis, et l'acquérir sans peine. Mais non, tu resteras encore avec nous pour le gagner. » A peine avait-il fini de parler, que l'enfant ouvrit les yeux ; le visage reprit sa couleur ordinaire, et, le sourire sur les lèvres, elle s'élança gracieusement vers sa mère, qui faillit mourir de joie.

Entendant un jour sonner un trépas, il demanda qui était mort. On lui répondit que c'était dona Marie Castagna qui portait depuis huit jours dans son sein un enfant mort qu'elle n'avait pu mettre au monde. A cette nouvelle, il entre dans la maison de la défunte. « Où est-elle, où est-elle ? s'écrie-t-il ; elle n'est pas morte ; et dès qu'elle aura pris un peu de repos, elle accouchera heureusement. » Il lui met alors au cou une croix garnie de reliques, qu'il portait toujours avec lui, et sor-

tit de la chambre avec les autres. Ce qu'il avait annoncé arriva; la malade, après une défaillance de plusieurs heures, revint à elle, mit au monde un enfant qui était déjà en putréfaction, et se trouva à l'heure même parfaitement guérie.

Le père Pierre Leitan était malade depuis plusieurs semaines au collège de Bahia, avec un profond dégoût de tout aliment. Le père Anchieta étant venu le voir, lui demanda s'il ne se sentait pas de goût pour quelques mets particuliers. « Je mangerais volontiers un peu de jambon, dit l'autre, il me semble que cela me réveillerait l'appétit. — Eh bien ! essayez, reprit le père Anchieta. Puis il demanda à l'infirmier s'il n'y avait point de jambon à la dépense. « Non, mon père, il n'y en a pas, répondit l'infirmier. — Comment ? il n'y en a pas, » reprit le père Anchieta : et en même temps il court à l'office, et prenant un morceau de poisson salé, il le présente à l'infirmier. Mais ce n'était plus du poisson, c'était un morceau de jambon excellent. Le malade en ayant mangé, recouvra l'appétit et ne tarda pas à guérir. Le frère chargé de la dépense étant venu dans sa chambre, il le traita d'avare, par manière de plaisanterie, lui reprochant de lui avoir refusé le morceau de jambon qu'il lui avait demandé. Le frère alla chercher ce qui était resté

du poisson : « Voilà , dit-il , le jambon que le père Anchietta vous a offert. Que Dieu me donne sa puissance , et j'en ferai autant que lui. »

La ville de Saint-Laurent avait coutume de fêter avec une grande pompe le saint martyr à qui elle devait son nom , et de faire ce jour-là une procession solennelle , qui était à la fois un objet de dévotion et de joie pour tout le peuple. Or, il arriva une année que le ciel se couvrit de nuages ; de sorte que l'on pensait à faire la procession dans l'église , de peur de la pluie , ce qui devait ôter à la solennité une grande partie de son éclat. On demanda l'avis du père Anchietta. « La procession peut sortir , répondit-il , et je garantis que personne ne sera mouillé. » Comme on connaissait le pouvoir admirable du serviteur de Dieu , on crut à sa parole , et la procession sortit. La confiance du peuple ne fut pas trompée ; car pendant qu'il pleuvait à verse dans tout le reste de la ville , il ne tomba pas une goutte de pluie dans les rues que la procession parcourut.

Pendant que le père Anchietta était recteur , la maison se trouva dans un tel dénument , qu'il n'y avait plus de quoi manger , à l'exception de quelques fruits sauvages. On alla avertir le serviteur de

Dieu. « N'y a-t-il pas au moins de quoi manger aujourd'hui? » demanda-t-il. On lui dit que non. « Eh bien ! il faut avoir confiance en Dieu ; car plus nos besoins sont grands , plus il prend soin de nous. Que l'on sonne donc aujourd'hui le dîner comme de coutume. » Lorsque l'heure fut arrivée , tous les religieux se rendirent au réfectoire ; et s'étant assis à table , ils se regardaient les uns les autres , car il n'y avait rien à manger , pas même du pain. Le père Anchieta, plein de foi et de confiance en Dieu, tenait les yeux levés vers le ciel , plongé dans une sorte d'extase. Or, à ce même moment , on entendit sonner à la porte , et l'on vit arriver deux serviteurs d'un noble Génois, Philippe Adorno , qui apportaient de la part de leur maître un dîner copieux et tout prêt , sans qu'il eût rien su du besoin où se trouvait la maison, comme il le déclara plus tard.

Le collège de Saint-Vincent avait des biens dans une petite île située à quelques lieues de la ville , et l'on y avait envoyé un frère coadjuteur pour les surveiller et en avoir soin. L'isolement où se trouvait ce bon frère avait fini par le plonger dans une profonde mélancolie. Il y avait déjà trois jours qu'il n'avait pris ni sommeil ni nourriture : et comme il n'avait personne à qui confier son état,

il courait risque de perdre la raison ou même la vie. Mais au plus fort de son affliction , comme il était couché au pied d'un arbre , il vit à quelque distance le père Anchieta qui venait à lui son bâton à la main. « Comment ! vous voilà ici , mon bon père ? lui dit-il. — Oui , mon fils , lui répondit le serviteur de Dieu , c'est pour vous que je suis venu. » Le frère lui ayant ouvert son ame, le père Anchieta le consola , dissipa les nuages qui obscurcissaient son esprit ; puis il disparut sans que le bon frère eût pu savoir comment il était venu , ni comment il s'en était allé ; car il n'y avait pas une seule barque sur la mer. Aussi on crut généralement , ou qu'il s'était rendu présent en plusieurs lieux à la fois , ou que par un miracle non moins étonnant , il était venu dans l'île , porté sur les eaux.

Dans la colonie du Saint-Esprit, le père Anchieta était allé visiter un jour un Génois, nommé Nicolas Grillo , qui avait au côté une plaie si large et si profonde, qu'on lui voyait les entrailles. Il le trouva tenant à la main le cierge des agonisants , pendant que le prêtre récitait à genoux , au pied de son lit , les dernières prières. « Ah ! mon bon Père , s'écria le malade , en le voyant , priez bien pour moi notre Seigneur , car je vais mourir. » Et en

parlant ainsi , il lui montra la plaie de son côté. Attendri à cette vue , le serviteur de Dieu lui dit , en le bénissant : « Je vais prier Dieu , mais pour qu'il vous rende la santé. » Lorsqu'il revint le voir. le lendemain matin , il le trouva debout , habillé , joyeux et si bien guéri de sa plaie , qu'elle n'avait pas même laissé de cicatrice.

Comme il visitait le collège de Saint-Paul , en qualité de provincial, un gentilhomme nommé Clément Alvarez l'invita à venir le voir à sa maison de campagne , persuadé que la présence d'un aussi saint homme attirerait les bénédictions de Dieu sur lui et sur sa famille. Pour honorer davantage son hôte , il fit répandre , selon la coutume du pays , de la menthe sur le plancher de la maison. Or , au moment où le serviteur de Dieu entra, toutes ces plantes qui jonchaient le plancher , voulant aussi pour ainsi dire témoigner à leur manière l'honneur qu'elles recevaient d'une telle visite , se mirent à reverdir , et à pousser des fleurs rouges , comme on n'en avait encore jamais vu. Ce n'est pas tout encore. Alvarez, pour mieux fêter son hôte, aurait désiré lui offrir des fruits rares et précieux ; mais la saison était passée. Or , comme il mettait les yeux à une fenêtre qui donnait dans son jardin, il vit à son grand étonnement plusieurs arbres

chargés de grosses figues mûres , et des raisins suspendus aux treilles.

C'est ainsi que la nature , reconnaissant en quelque sorte les traits de son auteur dans les hommes qui sont intimement unis à Dieu par la grâce , célèbre et publie à sa manière leur sainteté. Saint Paul nous la représente comme soumise malgré elle à la vanité , par les pécheurs qui en abusent pour offenser Dieu. Et l'Esprit-Saint nous montre ailleurs l'univers entier conjuré pour ainsi dire contre ceux-ci, et cherchant l'occasion de venger sur eux la justice divine qu'ils ont outragée. Il n'est donc pas étonnant que, par un procédé tout contraire , elle se sente comme attirée vers ceux qui, par leur sainteté, la délivrent de cette vanité qu'elle ne souffre qu'à regret , et qui lui donnent ce commencement de gloire après lequel elle soupire. Un grand nombre de saints l'ont trouvée prévenante, douce et bienveillante à leur égard; et la vie du père Anchieta ne fait que reproduire en ce genre les phénomènes que nous offrent les vies d'une multitude d'autres saints personnages. L'esprit railleur et sceptique du monde peut rire de ces miracles, et se moquer de la simplicité de ceux qui les croient. Mais pour le chrétien , qui sait par la foi qu'avant le péché la nature honorait dans

l'homme le maître à qui Dieu l'avait soumise , et obéissait docilement à ses lois, il n'est point étonné de voir rétabli en faveur des saints un état de choses qui durerait encore aujourd'hui, si le péché, en brisant les liens qui unissaient l'homme à Dieu, n'avait en même temps brisé ceux qui rattachaient à l'homme la nature.



CHAPITRE XX.

De la sainte mort du père Anchieta, et des honneurs rendus
à son corps.

Dès que ses forces le lui permirent , le serviteur de Dieu reprit l'exercice de ses chères missions. L'oisiveté pesait à son cœur généreux , et il se sentait d'autant plus pressé de faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ , qu'il savait n'avoir plus que quelque temps à vivre. Dieu, en effet, lui avait révélé toutes les circonstances de sa mort ; et le saint missionnaire les avait plus d'une fois prédites à ceux qui étaient près de lui. Il voulait, comme un vaillant soldat , mourir sur le champ de bataille , les armes à la main : aussi s'abandonna-t-il à toute la ferveur de son zèle , ne tenant compte ni de son âge ni de sa faiblesse ; son ancienne vigueur sembla reverdir un instant aux approches de la mort. Mais , affaibli par tant de travaux et de fatigues , il lui fallut enfin céder aux exigences de la nature.

La vue de la mort , loin le contrister et de le troubler , plongea son ame dans une indicible jubilation. Il la salua comme une amie , qui en brisant ses liens , allait le mettre en possession de l'unique trésor qu'il eut aimé et cherché sur cette terre. Quoiqu'il souffrît d'atroces douleurs , il ne se plaignit jamais que d'une chose , c'est qu'on le traitait trop bien. Fortifié par le souvenir de la passion de Jésus-Christ , il unissait ses souffrances à celles de son Sauveur , et jouissait par anticipation du poids de gloire qu'elles devaient lui procurer bientôt. Il pria ceux qui l'entouraient de ne plus lui parler que de Dieu et de l'éternité. Les yeux fixés sur son crucifix , il était continuellement absorbé dans une contemplation profonde; et son ame, déjà sur le seuil de l'éternité, semblait entrevoir comme un rayon des splendeurs du ciel.

Le serviteur de Dieu n'était pas toutefois tellement absorbé dans la prière et la pensée de Dieu, qu'il fut indifférent à ce qui se passait autour de lui : et la charité dont il brûlait pour le prochain trouva encore moyen de se satisfaire , par un acte héroïque qui fut comme le suprême effort d'un cœur brûlant d'amour pour Dieu et pour ses frères. Le médecin avait prescrit une potion pour un autre religieux qui était malade. Comme le père

Anchieta s'entendait très-bien à préparer les remèdes , et qu'il craignait d'ailleurs que celui qu'on avait chargé de ce soin ne se trompât , il voulut le faire lui-même. Il se leva donc de son lit , malgré son extrême faiblesse , descendit à la cuisine , et aida le frère infirmier à préparer la potion qui avait été commandée. Mais les forces manquant à son courage , il fut pris d'une défaillance qui dura plusieurs heures. On le crut mort , et l'on se hâta de le transporter sur son lit. Revenu à lui, il sentit un violent accès de fièvre qu'il regarda comme le dernier messenger par lequel Dieu l'avertissait de sa mort prochaine. Il vécut cependant plusieurs semaines encore , souffrant des douleurs intolérables , et édifiant tout le monde par la patience et la résignation avec lesquelles il les endurait. Malgré l'accablement où elles le plongeaient, il trouvait encore assez de force pour adresser quelques paroles d'édification à ceux qui venaient le voir , et leur donner de salutaires conseils. Car les religieux de la maison , sachant bien qu'ils n'avaient plus que quelques jours à le posséder , et comprenant la perte immense qu'ils allaient faire , tenaient à profiter du peu d'instant qu'ils avaient encore à passer avec lui. L'un venait lui exposer ses doutes , l'autre lui révélait l'état de son ame , tous en un mot voulaient garder un sou-

venir de ce grand serviteur de Dieu, et recevoir de lui quelque parole qui pût leur servir pour le reste de leur vie d'encouragement au bien. Et la grâce, surmontant en lui l'infirmité de la nature, donnait à ses discours une efficacité merveilleuse. Ils avaient cette éloquence divine qui se réveille souvent avec une nouvelle force chez les saints, aux approches de la mort, et qui semble empreinte d'un reflet du ciel. Il entrait avec une admirable condescendance dans les besoins de chacun, et donnait à tous des conseils parfaitement appropriés à l'état de leur âme.

Cependant le mal faisant toujours de nouveaux progrès, le père Anchieta comprit qu'il était temps de recevoir les derniers sacrements de l'Église. Lorsqu'on lui apporta le saint viatique, sa foi se ranimant à la vue de son Sauveur, donna pour quelques instants une nouvelle ardeur à son corps. Ses joues, déjà flétries par la paleur de la mort, reprirent les couleurs de la vie, et son regard terne et voilé s'illumina d'un éclat soudain. C'étaient les dernières lueurs d'une foi qui allaient faire place aux splendeurs de la vision, et le dernier rayon d'une espérance qui allait s'éteindre dans la jouissance du bien qu'elle avait si longtemps attendu. Il reçut le saint viatique avec une piété qui édifica

tous les assistants. Puis prenant en main son crucifix et une image de la sainte Vierge , il pria pendant quelque temps , les yeux fixés sur ces pieux objets , rendant grâce à Dieu avec une ferveur admirable de l'insigne faveur dont il venait de l'honorer. Il demanda ensuite l'extrême-onction , qu'il reçut avec non moins de dévotion , suivant attentivement les prières du prêtre , et y répondant avec une grande présence d'esprit. Il mourut ainsi, le 9 juin 1597 , en prononçant les noms de Jésus et de Marie , et s'unissant d'intention aux prières des agonisants que l'on récitait près de lui. Il avait alors soixante-quatre ans ; il en avait passé quarante-sept dans la compagnie , et quarante-quatre au Brésil dans l'exercice des missions. Le père Anchieta était de taille moyenne , d'une complexion robuste , maigre , vif , et d'une activité infatigable. Les qualités de son esprit et de son cœur annonçaient un homme destiné à de grandes choses. Il avait peu de barbe , les yeux bleus , la tête large. Son extérieur , majestueux et affable en même temps , inspirait à tous ceux qui l'approchaient , le respect , la confiance et l'amour.

Dès que la nouvelle de sa mort fut connue , ce fut dans tout le pays un deuil et une désolation générale. Européens , Indiens , riches , pauvres ,

petits et grands , tous sentaient qu'ils perdaient en lui un conseiller , un guide , un père , un appui , un protecteur. Tous voulaient le voir encore une fois , et tâcher de se procurer quelques reliques de lui qui pussent leur rappeler son souvenir , et leur servir de défense à l'occasion. Le concours fut si grand, que l'église où il était exposé se trouvant trop étroite , on résolut de le transporter à la ville du Saint-Esprit , où la dévotion des fidèles pouvait trouver plus facilement à se satisfaire. Son corps, enfermé dans une bière, fut porté pendant toute la route sur les épaules de ces bons Indiens qu'il avait tant aimés pendant sa vie. C'était à qui lui rendrait ce dernier service , que tous regardaient comme un honneur insigne. Quoique la distance de Reritigba à la ville du Saint-Esprit fut de trois jours , près de trois mille personnes voulurent accompagner le serviteur de Dieu, malgré toutes les représentations qu'on put leur faire ; et ils l'auraient suivi jusqu'au bout, s'ils n'en avaient été empêché à quelques milles de Reritigba. Ce qu'il y eut de miraculeux dans ce voyage , c'est qu'aucun de ceux qui le firent , sans excepter ceux-là mêmes qui portaient sur leurs épaules le cercueil, n'éprouva ni fatigue , ni lassitude : tous , au contraire , semblaient reprendre de nouvelles forces , à mesure qu'ils approchaient du terme de leur course. Etant

arrivés sur le bord d'une rivière que le reflux de la mer avait enflée , et dont les flots étaient agités par un vent furieux, ils furent incertains un instant s'ils n'attendraient pas pour passer que la tempête fût apaisée. Mais pleins de confiance en celui dont ils accompagnaient les restes , et qui avait tant de fois pendant sa vie commandé aux éléments , ils s'embarquèrent sans crainte avec le précieux fardeau dont ils étaient chargés. Or , à peine furent-ils entrés dans la barque qui devait les conduire à l'autre bord que les vents tombèrent, comme pour honorer aussi à leur manière le serviteur de Dieu, de sorte que le trajet se fit sans aucun accident.

Lorsque le convoi fut arrivé près du Saint-Esprit, la population entière de cette ville accourut en foule pour recevoir le précieux dépôt confié à sa dévotion. L'administrateur de l'église , le capitaine de la ville , les religieux de Saint-François , la confrérie de la miséricorde , tous un flambeau à la main , précédaient la foule , et l'on eut bien de la peine à porter le corps dans l'église , tant était grand le concours des fidèles qui se pressaient autour du cercueil, demandant à grands cris qu'on l'ouvrit , afin de se procurer quelques reliques. Lorsqu'on eut pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher la foule d'approcher, on ouvrit

le cercueil , et l'on trouva le corps non-seulement sans aucune trace de corruption, quoiqu'il y eût déjà cinq jours qu'il était mort , mais encore parfaitement flexible, coloré, et exhalant une odeur extrêmement suave , qui se répandit dans toute l'église et frappa d'étonnement tous ceux qui étaient présents. On lui fit des obsèques magnifiques auxquelles assistèrent tous les ordres de la ville. L'administrateur de l'église fit le panégyrique du défunt , dont il raconta les louanges dans un discours éloquent , ne craignant pas de l'appeler Apôtre du Brésil , nouvel Adam , ange de pureté , un homme enfin d'une perfection si consommé, qu'il pouvait rivaliser avec les plus grans saints invoqués par l'Église. Après les obsèques on ensevelit le corps dans un lieu honorable , où il resta jusqu'en 1611 , époque à laquelle le général de la compagnie Aquaviva ordonna qu'il fût transporté à Bahia et placé dans un tombeau plus digne de lui.

Le bruit de la sainteté du père Anchieta , et des prodiges qu'il opérait après sa mort , ne tarda pas à se répandre en Amérique et en Europe. Une foule de personnes se mirent à l'invoquer dans leurs besoins , et éprouvèrent les heureux effets de son intercession auprès de Dieu. Plusieurs témoignèrent hautement le désir que le saint-siège

reconnut solennellement la sainteté de ce grand serviteur de Dieu attestée déjà par tant de miracles évidents : et prévenant la décision de l'Eglise à ce sujet , ils ne craignirent pas de lui rendre les honneurs que l'on rend aux saints , vénérant son image , et célébrant le jour de sa mort avec une grande dévotion. Le général de la compagnie Aquaviva , voulant répondre enfin , autant qu'il était en son pouvoir , aux demandes qui lui étaient adressées à ce sujet , ordonna que l'on ouvrit le cercueil du père Anchietà , et qu'on envoyât une partie de son corps à Rome. Car il y a cette différence entre les serviteurs de Dieu et ceux du monde , que la mémoire des premiers est en bénédiction , et que ceux là mêmes qui les ont persécutés ou méprisés pendant leur vie sont contraints bien souvent de les admirer et de leur rendre hommage après leur mort ; tandis que le monde oublie ceux qui l'ont aimé , dès qu'il n'a plus besoin d'eux. La mort fait de leur cadavre un objet de dégoût et d'horreur , dont personne ne pourrait supporter la vue : tandis que les corps des saints , acquérant en quelque sorte un nouveau prix , et comme une nouvelle beauté après leur mort , deviennent un objet de vénération pour les fidèles , qui se disputent avec un saint empressement leurs moindres reliques.

CHAPITRE XXI.

Des miracles opérés par le père Anchieta après sa mort.

Dieu ne cessa point, après la mort du père Anchieta, de manifester sa sainteté, et une foule de miracles éclatants rendirent témoignage aux vertus héroïques du saint missionnaire, et continuèrent de faire bénir son nom dans tout le pays. Nous avons vu plus haut que ce grand serviteur de Dieu avait exercé pendant sa vie un pouvoir surnaturel sur les animaux, et que les bêtes les plus sauvages semblaient avoir oublié près de lui leur férocité naturelle. Ce pouvoir miraculeux, il continua de l'exercer encore après sa mort; plus d'une fois l'invocation de son nom suffit pour préserver ceux qui avaient confiance en lui des atteintes des bêtes les plus venimeuses. On a remarqué, non sans raison, que pendant tout le temps que la compagnie de Jésus a existé dans le Brésil, aucun de ses religieux n'a été mordu par les reptiles venimeux, si communs en ce pays.

Plusieurs ont attribué cette préservation vraiment extraordinaire au pouvoir surnaturel que le père Anchieta exerça sur ces animaux pendant sa vie : ils ont pensé qu'en vertu de ce pouvoir miraculeux, il leur avait défendu de nuire à aucun des siens, même après sa mort. Cette opinion semble en effet justifiée par un grand nombre de faits. Nous nous contenterons d'en rapporter ici quelques-uns.

Le père Jean Mathieu Falletti, revenant un jour à cheval de ses missions au collège d'Alinda, trouva la route embarrassée par les branches d'un arbre. C'était le soir, et il ne pouvait bien distinguer les objets. Voulant écarter avec la main une des branches de l'arbre, afin de se frayer un chemin, il saisit un horrible serpent. Mais le reptile, au lieu de s'irriter et de chercher à mordre la main qui le pressait, ne bougea pas, et attendit tranquillement qu'on l'eut lâché.

Au collège de Bahia, le père Antoine Rangel se tenait un jour près de sa fenêtre, la tête découverte, ayant un livre à la main. Il sentit plusieurs fois comme un léger mouvement sur sa tonsure ; mais il n'y fit aucune attention, et sans interrompre sa lecture, il se contenta de porter l'autre main à la

tête , pour se débarrasser de cette incommodité. Mais sentant toujours le même mouvement , il lève les yeux , et voit entortillé aux barreaux de la fenêtre un serpent très-venimeux , qui lui léchait la tête , plutôt par manière de caresses que pour lui faire du mal.

Le père Emmanuel Nunez était allé un jour à la cuisine , avec une cruche vide , pour prendre de l'eau chaude. Mais à peine y en eut-il versé quelques gouttes , qu'un serpent qui s'y était caché sauta avec impétuosité , et s'entortilla autour de son cou. Effrayé à cette vue , il jeta un cri et invoqua le père Anchieta. Le serpent se détacha aussitôt du cou du religieux , comme pénétré de respect et de crainte au nom du serviteur de Dieu , et s'enfuit sans lui faire aucun mal.

Le père Antoine d'Oliveira s'était avancé avec plusieurs autres religieux dans les terres des infidèles , afin d'aller gagner quelques âmes à Jésus-Christ. Etant arrivé près d'une rivière , fatigués et trempés de sueur , il s'assirent sur un tronc d'arbre , croyaient-ils , avec l'intention d'allumer du feu , et de se sécher. Mais à peine les flammes avaient-elles commencé à s'élever , qu'ils sentirent remuer sous eux l'arbre sur lequel ils étaient assis.

C'était un énorme serpent qu'ils avaient pris pour une souche , et qui dardait sur eux son regard de feu. Mais grâce au secours du père Anchieta , qu'ils invoquèrent en ce moment , il se retira sans leur faire aucun mal , et alla se cacher dans un bois voisin.

Cette protection du serviteur de Dieu ne se bornait pas aux religieux de la compagnie de Jésus ; mais elle s'étendit encore sur les étrangers , comme le prouve le fait que nous allons raconter. Un jeune homme avait une grande dévotion pour le père Anchieta. Il avait même suspendu au mur , à la tête de son lit , une image représentant ce saint missionnaire avec un serpent à la main. Or , un jour qu'il faisait la sieste après dîner , un serpent très-venimeux , glissant sur son corps , était déjà rendu tout près de son visage ; lorsqu'une esclave qui passait par la chambre aperçut le danger dont il était menacé. Epouvantée à ce spectacle , et n'osant faire du bruit , de peur d'irriter encore la férocity de cette bête , elle appela tout doucement plusieurs autres personnes. Le jeune homme sentant le serpent qui lui glissait sur le cou , leva la main par un mouvement instinctif , étant à moitié éveillé et ne pouvant encore se rendre bien compte du péril où il était. « Ah ! monsieur ,

s'écria l'esclave , ne bougez pas , autrement vous êtes mort. » Apercevant le danger qu'il courait , le jeune homme se tint immobile ; et le serpent , lui traversant le visage sans le mordre , monta le long du mur jusqu'à l'image du père Anchieta, qu'il se mit à lécher , comme s'il l'eut reconnu. Le mouvement qu'il fit détacha du mur la partie supérieure de l'image , qui en tombant sur le reptile le cacha. On eut beau chercher , et dans la chambre et dehors , il fut impossible de le retrouver , et l'on ne put savoir ce qu'il était devenu.

Nous raconterons encore ici un miracle d'un autre genre qui , commencé du vivant du serviteur de Dieu , continua après sa mort. Dans le territoire de Magé , à six lieues de Saint-Sébastien, près d'une église célèbre, connue sous le nom de Notre-Dame de la Pitié , il y avait un puits dont les eaux , quoique saumâtres et insalubres étaient une ressource précieuse pour le pays dans les temps de sécheresse. Or , un jour que le saint homme allait en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame , les habitants du lieu l'arrêtèrent , comme il passait près du puits, et se plaignirent à lui de la mauvaise qualité de ses eaux, le priant d'user de son pouvoir auprès de Dieu, pour les rendre meilleures. Le saint homme , ému de compassion au récit que lui firent

ces braves gens , lève les yeux au ciel , ramasse trois pierres , les premières qu'il trouva sous sa main , les jette dans le puits , en faisant avec elle le signe de la croix , afin d'en bénir l'eau. Au même instant, elle perdit son goût amer et ses mauvaises qualités, et devint non-seulement agréable à boire, mais encore efficace contre toutes sortes de maladies. Aussi à peine le bruit de ce prodige se fut-il répandu dans le pays qu'on vint de partout pour chercher de l'eau miraculeuse , afin d'en donner aux malades, et il était rare qu'ils ne recouvrasent pas la santé. Chacun voulait avoir de cette eau dans sa maison , et la gardait comme une relique précieuse. Les habitants du lieu , par reconnaissance pour le saint homme à qui ils devaient ce grand bienfait , donnèrent son nom au puits miraculeux , qui s'appelle encore le puits du père Anchieta. Ses eaux ont gardé après la mort du serviteur de Dieu leur vertu merveilleuse ; et plus de cent cinquante ans après sa mort , on cite encore des guérisons miraculeuses opérées par elles. Nous nous contenterons d'en rapporter ici quelques-unes.

Un certain Benoît de Barros avait apporté en naissant un asthme qui le faisait beaucoup souffrir, et prenait même à certaines époques un carac-

tère de gravité très-alarmanant. Il avait essayé tous les remèdes , sans éprouver aucun soulagement. On lui conseilla d'aller faire un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de la Pitié , et de boire de l'eau du puits du père Anchieta. Il le fit , et à partir de ce moment , il ne souffrit plus aucune atteinte de son mal , pendant les quarante années qu'il vécut encore.

Une enfant de quatre ou cinq ans avait le corps couvert d'une sorte de lèpre , qui l'avait réduite à l'état le plus déplorable. Les ongles, les cheveux , les cils lui étaient tombés , et son corps tout entier n'était pour ainsi dire qu'une plaie , d'où il coulait un pus infect et dégoûtant. Sa mère, Marie d'Abreu Rangella, désolée de l'état affreux de cette enfant, avait consulté tous les médecins de Saint-Sébastien et employé tous les remèdes. Mais ses efforts avaient été inutiles , et elle avait déjà perdu tout espoir. Cependant , ayant pris la résolution d'aller faire une neuvaine à Notre-Dame de la Pitié , pour recommander à la sainte Vierge une affaire qui lui tenait à cœur , elle se décida à mener sa fille avec elle , sans penser toutefois à demander sa guérison , tant la chose lui paraissait impossible. Mais une personne ayant aperçu dans le sanctuaire vénéré cette enfant, fut frappé de l'état où la mala-

die l'avait réduite. « Comment , dit-elle à la mère , ne conduisez-vous pas cette pauvre petite créature au puits de saint Anchieta , qui est à quelques pas d'ici , et ne la lavez-vous pas dans cette eau merveilleuse , qui fait tous les jours tant de miracles ? » La pauvre mère fit ce qu'on lui conseillait ; et à peine l'enfant avait-elle bu de l'eau du puits , que sa peau redevint naturelle ; les cils, les ongles, les cheveux lui revinrent aussitôt , et ceux qui l'avaient vu une heure auparavant ne pouvaient en croire leurs yeux , et pensaient rêver en la voyant si bien guérie.

Il n'était pas nécessaire d'avoir de l'eau du puits miraculeux , pour produire ces effets extraordinaires. Toute eau qui avait été sanctifiée par le contact de quelque relique du saint missionnaire avait la même efficacité , comme le prouve une multitude de faits parfaitement authentiques. Le licencié Laurent de Cunha de Cabedo , qui avait été commissaire général de la croisade à Fernanbouc, ayant entendu parler des merveilles opérées par les reliques du vénérable Anchieta , parvint à s'en procurer une petite parcelle , et il affirme avoir guéri miraculeusement plus de deux cents personnes, en leur donnant de l'eau sanctifiée par l'attouchement de cette relique.

Un jeune homme, nommé Emmanuel Tavares, était atteint d'une fièvre pernicieuse, et le danger était d'autant plus grand que la maladie avait un caractère contagieux, et faisait les plus grands ravages dans le pays. Ajoutez à cela que ce jeune homme, impatient et difficile, comme on l'est ordinairement à cet âge, refusait de se soumettre aux précautions que conseillait la prudence. Il s'était même, dans un accès d'impatience, exposé à l'air froid; et par suite de cette imprudence, il lui était venu aux aisselles, et dans plusieurs autres parties du corps, des tumeurs tellement dures qu'il semblait que les parties attaquées fussent de bois au lieu de chair. Tous les remèdes employés s'étant montrés inutiles, on eut recours au père Anchieta. Quelqu'un proposa de faire boire au malade de l'eau sanctifiée par ses reliques : et à peine en avait-il bu que les tumeurs et les pétéchies disparurent avec la fièvre; de sorte qu'il se trouva à l'instant même complètement guéri.

Ursule Fonseca était atteinte d'une esquinancie mortelle. Sa gorge, démesurement enflée, était outre cela couverte de pustules et d'ulcères. Sa langue, gonflée et toute noire, remplissait presque entièrement la cavité de la bouche; de sorte qu'elle ne pouvait rien prendre, pas même une

goutte d'eau. On avait inutilement employé la cautérisation pour la guérir, et l'on n'avait plus aucun espoir de la sauver. On lui administra donc les derniers sacrements de l'Eglise, en l'exhortant à se préparer à la mort. Cependant son médecin, Jean Ferrera, homme d'une grande vertu et d'une piété exemplaire, voyant que tous les moyens humains étaient inutiles, eut l'idée d'invoquer l'apôtre du Brésil. Il envoya chercher au collège de la Compagnie une relique du serviteur de Dieu, puis s'approchant du lit de la malade, cette relique à la main : « Allons, lui dit-il, tâchons de faire faire un miracle au père Anchieta : je ne connais pas d'autre remède pour vous. Au reste le saint homme a bien besoin aussi lui de faire des miracles, s'il veut que l'Eglise le place sur ses autels. C'est le bon moment pour lui d'en faire, puisque la cause de sa béatification est introduite à Rome. » Cela dit, il bénit de l'eau avec cette relique, et la donna à boire à la malade. Le premier miracle fut que cette eau put passer ; et quelques instants après, elle se trouva si bien, qu'elle put se lever, comme si elle n'avait jamais été malade.

Un serviteur de Dominique Nunez de Acugna souffrait d'une fièvre continue, accompagnée de

fréquentes défaillances. Or, un jour qu'il était évanoui, on lui introduisit de force dans la bouche de l'eau qui avait touché une dent du saint missionnaire, et on lui suspendit cette dent au cou. Le malade aussitôt ouvre les yeux, et se levant sur ses pieds : « Allons à l'église, dit-il, je suis guéri ; c'est le père Anchieta qui m'a guéri, afin que j'aie aujourd'hui assister aux Ténèbres du mercredi saint, et honorer la passion de notre Seigneur Jésus-Christ » Il se rendit à l'église en effet, et la fièvre ne revint plus.

Une enfant de six ans, Marie Suarez, avait avalé par mégarde une aiguille avec laquelle elle jouait. L'aiguille, placée en travers de la gorge, lui faisait souffrir d'atroces douleurs, et elle était sur le point d'étouffer, malgré tous les efforts du chirurgien. Dans cette extrémité, on eut recours au père Anchieta, et l'on donna à l'enfant de l'eau où l'on avait plongé une relique de lui. A peine en eut-elle bu, qu'elle rendit l'aiguille et fut guérie.

Le père Jean Fernandez, de la Compagnie de Jésus, se trouvait parmi les infidèles, occupé à leur prêcher l'Evangile, afin de les gagner à la foi de Jésus-Christ. Mais ces malheureux, au lieu d'accueillir la lumière qu'on leur présentait, transpor-

tés de fureur contre celui qui venait la leur apporter, cherchèrent à se défaire de lui en mêlant du poison dans son breuvage. Le pieux missionnaire sentant au bout de quelques heures tous les symptômes d'un empoisonnement ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Se rappelant néanmoins qu'il avait sur lui une relique du père Anchieta, il s'en servit pour bénir de l'eau, qu'il but ensuite. Sa foi fut récompensée, car le poison qui avait déjà fait de grands ravages à l'intérieur, sembla se déposer tout entier dans une tumeur extérieure, laquelle s'ouvrit d'elle-même peu de temps après, le laissant parfaitement guéri.

Dieu avait donné à son serviteur une telle puissance, que les moindres choses qui lui avaient appartenu opéraient des miracles. Ses ossements, ses habits, son image, son nom, sa signature, tout avait une vertu merveilleuse. Au collège de Bahia, un novice, nommé Augustin Carvaglio fut possédé du démon. Le père Joseph Costa, alors recteur du collège, employa pendant longtemps les exorcismes, sans produire aucun effet. Le malin esprit, se moquant de lui, protesta qu'il ne sortirait que lorsque le maître de la maison serait venu. On ne savait ce qu'il voulait dire par là. Un des religieux néanmoins crut découvrir à certains indices

que le démon voulait parler du père Anchieta. Il conseilla donc au supérieur d'envoyer chercher un gilet qui avait appartenu au saint missionnaire , et que l'on gardait précieusement dans la maison. A cette parole , le possédé , grinçant les dents , et les yeux enflammés , s'écria : « Ah ! chien , ah ! chien » Le recteur donna l'ordre d'aller chercher la relique, et déjà avant qu'elle fût arrivée, et que le novice pût l'apercevoir , le démon entra dans un accès de fureur épouvantable , criant : « Voilà, voilà celui qui doit me chasser. » A peine en effet eut-on mis le gilet sur le possédé , que le démon partit pour toujours , malgré les menaces qu'il avait faites de revenir bientôt.

Le père Pierre Fernandez souffrait depuis quatorze ans d'une fièvre tierce , qui l'avait réduit à la dernière extrémité. Outre ce mal , qui aurait déjà suffi à lui seul pour le faire mourir , il s'était formé au coude gauche une tumeur énorme , et du caractère le plus inquiétant. Le malade eut recours au père Anchieta , et le pria d'obtenir sa guérison de la sainte Vierge. La prière fut promptement exaucée ; car s'étant endormi le soir dans l'état le plus déplorable , il se réveilla parfaitement guéri.

En 1617, à Bahia, un certain Michel d'Abren s'était brisé une côte dans une chute. Le coup avait été si violent, qu'il vomissait le sang en grande abondance, et fut plusieurs jours ne pouvant se remuer et respirer qu'avec une extrême difficulté et de grandes souffrances. Michel, après avoir inutilement essayé tous les remèdes, eut recours au père Anchieta, dont le corps reposait dans l'église de la Compagnie de Jésus à Bahia, à côté du maître-autel. Pénétré de cette foi vive et de cette ferme confiance qui transporte les montagnes, il se fit traîner à l'église, et coucher par terre, tenant la partie malade appliquée au tombeau du serviteur de Dieu. La douleur disparut aussitôt, la côte brisée revint à son état naturel; et s'étant relevé frais et dispos, il put retourner chez lui sans le secours de personne.

Le père Pierre Leitan, qui avait été, comme nous l'avons vu plus haut, intimement lié avec le père Anchieta, et l'avait accompagné dans ses missions, fut pris de douleurs d'entrailles si violentes qu'on désespérait de le sauver. Après dix heures d'atroces souffrances, voyant qu'aucun remède ne lui apportait de soulagement, il invoqua l'assistance de son saint ami. Prenant en main une image qui le représentait, il lui dit avec une pieus

et naïve familiarité : « Mon bon père Joseph , comment , vous qui êtes au ciel , vous avez pu m'oublier si tôt ? Ce n'est pas ainsi que j'ai agi avec vous ; vous savez avec quel amour et quelle fidélité je vous ai assisté dans toutes vos infirmités , pendant que nous vivions ensemble sur cette terre. » A peine avait-il achevé ces paroles , qu'il fut pris d'un doux sommeil , pendant lequel le serviteur de Dieu lui apparut , et lui dit en souriant : « Lâche que tu es , tu te plains de moi : me voici , que me veux-tu ? » Puis lui posant la main sur le corps , il ajouta : « Allons , lève-toi , tu es guéri , » et il disparut. A l'instant même , le malade se réveillant raconta la vision qu'il avait eue , et sauta de son lit parfaitement guéri.

Jérôme de Vega était gravement malade de volvulus. Il y avait déjà quinze jours qu'il souffrait des douleurs atroces. La gangrène avait même déjà gagné une partie des intestins ; et abandonné des médecins , le patient ne songeait plus qu'à se préparer à la mort. Dans cette extrémité , la pensée lui vint d'invoquer le secours du père Anchieta. Or , à peine l'avait-il prié , qu'il se trouva en parfaite santé , comme s'il n'eut jamais été malade.

CHAPITRE XXII.

Décret du saint-siège relatif à la béatification du père Anchieta.

Tant de miracles opérés par le serviteur de Dieu pendant sa vie et après sa mort , devaient nécessairement appeler sur lui l'attention de l'Église et du saint-siège , toujours appliqué à relever les mérites des saints , et à procurer aux fidèles qui luttent encore sur la terre de nouveaux protecteurs dans le ciel. Les vertus héroïques qu'avait pratiquées pendant sa vie le père Anchieta , les travaux continuels et sans nombre qu'il avait entrepris pour étendre le règne de Dieu parmi les infidèles , et procurer sa gloire , les peines et les fatigues qu'il avait endurées pour gagner des âmes à Jésus-Christ , avaient rendu son nom célèbre non-seulement dans la Compagnie de Jésus qu'il avait illustrée par ses exemples , non-seulement au Brésil qu'il avait arrosé de ses sueurs et enrichi du fruit de ses travaux , mais encore dans l'Église tout entière. Jamais peut-être les caractères de la sain-

teté n'avaient brillé avec plus d'éclat que dans ce grand serviteur de Dieu , dont la vie extraordinaire et les miracles sans nombre rappellent les saints des premiers siècles. C'est qu'en effet le bras de Dieu n'est point raccourci, sa puissance et sa miséricorde sont toujours les mêmes, et semblent suivre toujours les mêmes voies dans la conversion des nations infidèles , qui n'ayant point encore connu l'Evangile, n'ont point par conséquent abusé des lumières dont il est la source , et ont besoin de miracles qui confirment la mission de ceux qui entreprennent de les convertir. La cause de la béatification du père Anchieta ne tarda donc pas à être introduite auprès du saint-siège , et elle serait probablement terminée aujourd'hui , à la gloire de ce grand serviteur de Dieu , si les circonstances n'en avaient arrêté le progrès. Espérons toutefois que l'œuvre commencée s'achèvera un jour, et que le premier décret porté par le saint-siège dans cette cause n'aura été que le prélude de ceux qu'attend la piété des fidèles , et particulièrement des religieux de la Compagnie de Jésus.

Nous ne pouvons mieux terminer la Vie du père Anchieta, qu'en insérant ici le décret porté par le saint-siège sur le caractère héroïque des vertus qu'il a pratiquées pendant sa vie.

Décret de béatification et de canonisation du vénérable serviteur de Dieu, Joseph de Anchieta, prêtre profès de la société de Jésus.

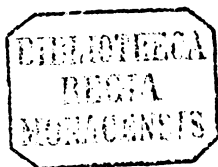
Le 31 juillet de la présente année 1736, en présence de notre saint père le pape Clément XII, s'est tenue la congrégation générale des rites, dans laquelle le révérendissime Seigneur cardinal Impériali a proposé la cause de la béatification et de la canonisation du vénérable serviteur de Dieu, Joseph Anchieta, prêtre profès de la société de Jésus. Dans cette congrégation, on a demandé : « S'il conste des vertus théologiques et cardinales du vénérable serviteur de Dieu, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit. » Sa Sainteté ayant entendu les vœux des consultants et des révérendissimes seigneurs les cardinaux, a pensé qu'il valait mieux selon la coutume différer la solution du doute proposé, et invoquer auparavant, tant par ses prières que par celles des autres, le secours particulier du père des lumières. La chose une foi faite, Sa Sainteté, ayant appelé en ce jour consacré à saint Laurent le révérend père Louis de Valentibus promoteur de la foi, et moi, soussigné, secrétaire, elle a ordonné de publier une réponse affirmative sur le doute proposé, et de

déclarer : « Qu'il conste des vertus du vénérable serviteur de Dieu , Joseph Anchieta , dans un degré héroïque , dans le cas et pour l'effet dont il s'agit , tant des vertus théologiques , à savoir la foi , l'espérance et la charité , que des vertus cardinales , la prudence , la justice , la force et la tempérance. »

Fait le 10 août 1736.

A.-F. Card. ZONDADARI, Préfet.

T. Patriarche de Jérusalem , secrétaire de la sacrée Congrégation des Rites.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface de l'Auteur. v

Vie du Père de Nobrega.

CHAPITRE I.

Premières années du père de Nobrega. — Il entre dans la compagnie de Jésus. — Ses premiers travaux en Portugal. 4

CHAPITRE II.

Le père de Nobrega est envoyé au Brésil. — Ses travaux, sa mort. 47

Vie du vénérable Joseph Anchieta.

CHAPITRE I.

Naissance et patrie du père Anchieta. — Sa première éducation et sa vie dans le siècle. 45

CHAPITRE II.

Joseph entre dans la compagnie de Jésus. — Sa ferveur pendant son noviciat. — Il tombe gravement malade et est envoyé au Brésil. 53

CHAPITRE III.

Courte notice sur le Brésil. — Etat de la foi et de la compagnie de Jésus dans ce pays, à l'arrivée d'Anchieta. 63

CHAPITRE IV.

Anchieta enseigne les humanités à Piratininga , connu aujourd'hui sous le nom de Saint-Paul. Sa vie sainte pendant ce temps , et ses immenses travaux pour le salut du prochain.

79

CHAPITRE V.

Joseph Anchieta est chargé du ministère des missions. — Les indigènes se révoltent pendant les premières années de son apostolat. — Les peines et les fatigues qu'il se donne afin d'assoupir la révolte.

94

CHAPITRE VI.

Anchieta se rend à Rio-de-Janeiro et de là à Bahia , où il est ordonné prêtre. — Ses relations avec le vénérable martyr Iguace d'Azevedo. — Il retourne à Rio , où il convertit un hérétique fameux.

403

CHAPITRE VII.

Missions apostoliques du père Anchieta. — Son excellente doctrine , et son talent dans la prédication.

444

CHAPITRE VIII.

De quelques faits miraculeux arrivés au serviteur de Dieu pendant le cours de ses missions.

423

CHAPITRE IX.

Le père Anchieta dirige le collège de Saint-Vincent. — Il fait la profession solennelle , et devient provincial du Brésil.

437

CHAPITRE X.

Le père Anchieta laisse le gouvernement de la province, et reprend l'exercice des missions, qu'il continue jusqu'à sa mort. — Il se prépare un élève et un successeur de son zèle dans la personne du vénérable père Jean d'Almeida. 447

CHAPITRE XI.

De l'amour pour Dieu du père Anchieta. 457

CHAPITRE XII.

De la charité du père Anchieta envers le prochain. 467

CHAPITRE XIII.

Avec quelle perfection le père Anchieta observa les vœux religieux et les règles de son institut. 477

CHAPITRE XIV.

De la profonde humilité du père Anchieta. 487

CHAPITRE XV.

Dévotion du père Anchieta envers l'humanité sainte de Jésus-Christ et la sainte Vierge. 497

CHAPITRE XVI.

De la puissance du père Anchieta sur les animaux. 205

CHAPITRE XVII.

Des dons surnaturels que Dieu départit au père Anchieta. 219

CHAPITRE XVIII.

De l'esprit de prophétie du père Anchieta.	231
--	-----

CHAPITRE XIX.

Miracles opérés par le père Anchieta pendant sa vie.	247
--	-----

CHAPITRE XX.

De la sainte mort du père Anchieta, et des honneurs rendus à son corps.	267
---	-----

CHAPITRE XXI.

Des miracles opérés par le père Anchieta après sa mort.	277
---	-----

CHAPITRE XXII.

Décret du saint siège relatif à la béatification du père Anchieta.	294
--	-----



FIN DE LA TABLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES DE LA MÊME LIBRAIRIE :

**VIE
DE GUSTAVE MARTINI**

de la compagnie de Jésus ;

Par le R. P. Alexandre **PRUVOST**, de la même compagnie.

Gr. in-8 de 268 pages, avec portrait et le fac-similé
d'une lettre adressée par le pieux religieux à sa mère, Madame la comtesse Martinik.

**SAINTS ET GRANDS HOMMES
DU CATHOLICISME EN BELGIQUE :**

par le Révérend Père **SMET**, de la comp. de Jésus,

collaborateur du P. Ghagguière pour les *Acta Sanctorum Belgii*.

Traduit du flamand par le R. P. Em. SPEELMAN, de la même compagnie.

3 volumes gr. in-8.

**SAINT PAULIN,
Evêque de Nole,
ET SON SIÈCLE (350-450);**

par le docteur Ad. **BUSÉ**,

professeur au séminaire de Cologne.

*Traduit de l'allemand par L. HANCMANNE, professeur à l'Ins'titution libre
de Mariv (près Lille), licencié es lettres.*

1 volume gr. in-8.

**LE CARDINAL XIMENÈS
ET LES AFFAIRES RELIGIEUSES EN ESPAGNE**

A la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième,
avec un chapitre particulier

SUR L'INQUISITION,
pour aider à l'histoire et à l'appréciation vraie de cette institution ;

par C.-J. **HÉFELÉ**,

docteur et professeur ordinaire de théologie, à Tubingue.

*Traduit de l'allemand par M. l'abbé *** ancien professeur.*

1 volume gr. in-8.

**VIE
DE SAINT STANISLAS KOSTKA**

par le Révérend Père **BARTOLI**, de la comp. de Jésus.

*Traduite de l'italien et enrichie de nouveaux documents par le R. P. **POUGET**,
de la même compagnie.*

1 vol. in-12.

